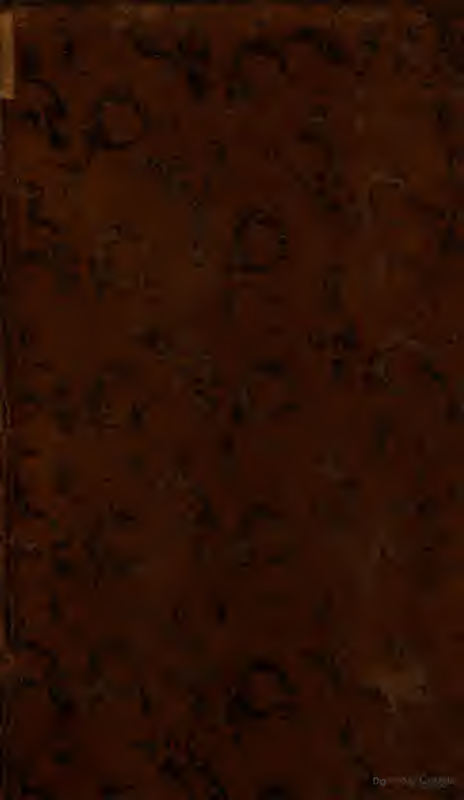
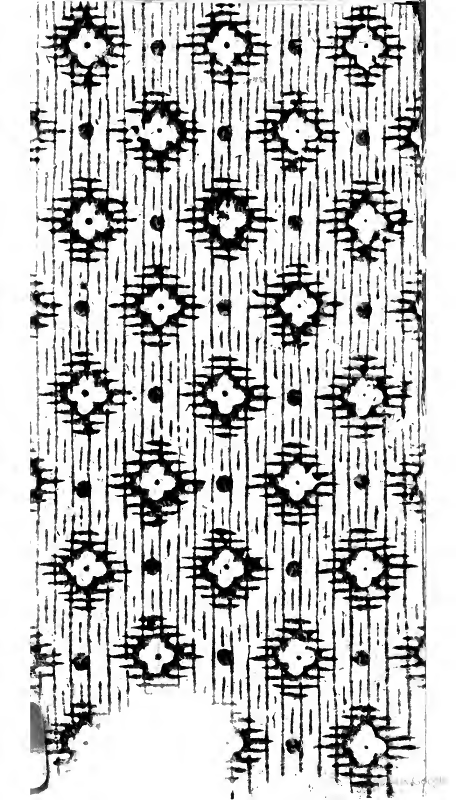
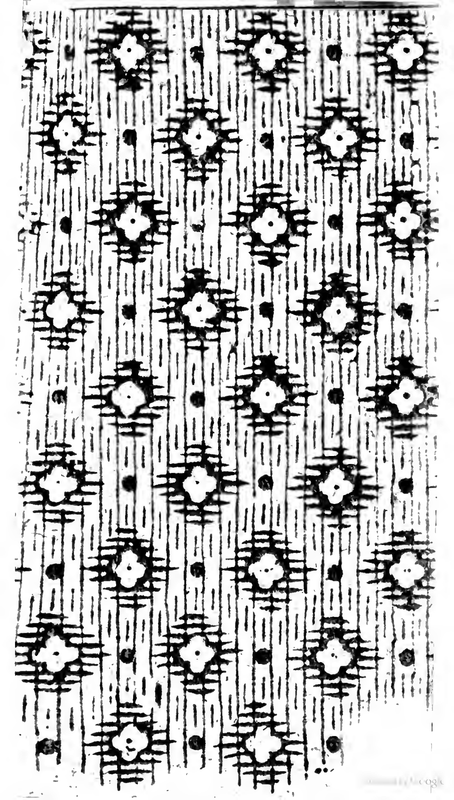






HISTOIRE
DU GRAND DUCHÉ DE TOSCANE,
SOUS LE GOUVERNEMENT
DES MÉDICIS,
TRADUITE DE L'ITALIEN
DE M. RIGUCCIO GALLUZZI.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

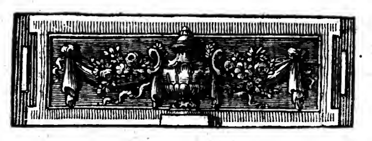


FERDINANDVS · II · MAG · ETR · DVX · 1664 ·

OBVIA VLTIO · QVÆSITA GRATIA ·







HISTOIRE
DU GRAND DUCHÉ
DE TOSCANE.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand-duc rompt tout commerce avec les Barberini, & l'animosité s'accroît encore entr'eux. Démêlés juridiques avec la cour de Rome, à l'égard de l'imposition sur la mouture des grains. Le duc de Parme vient à Florence, rappele tout son ressentiment contre le pape, & se déclare ennemi des Barberini. Le pape publie une interdiction contre la république de Lucques. Le grand-duc promet son assistance à cette république. Conduite du grand-duc dans les événemens politiques de l'Europe & de l'Italie.

LE grand-duc étoit satisfait d'avoir arraché le duc de Parme à la ven- 1637.

1637. geance des Espagnols, & d'avoir accompli son mariage avec la princesse Victoire; on jouissoit d'une douce tranquillité à sa cour, où le pape avoit permis à la vieille duchesse d'Urbin, de visiter sa petite-fille. La chasse, le jeu, les spectacles que le goût & la magnificence de la maison de Médicis sçavoient rendre plus agréables encore, occupoient ces illustres personnages, à qui cependant les plaisirs ne faisoient pas oublier le bien général. La guerre étoit allumée entre la maison d'Autriche & les François; ceux-ci se rendoient rapidement maîtres des places & des provinces entières, tandis que la monarchie espagnole couroit à grands pas vers sa ruine : ils s'étoient établis à Casal & à Pinarolo; ces villes étoient menacées de changer de maître, & le danger leur parut encore plus évident, lorsque la mort de Victor-Amédée, duc de Savoie, priva l'Italie d'un prince assez politique pour traverser secrètement les desseins des François, quoiqu'il fût leur allié. Le grand-duc & son beau-frère Odoard Farnèse réfléchirent sérieusement aux circonstances actuelles, dans un mo-

ment où la conduite de la duchesse veuve de Victor-Amédée, pouvoit décider du sort de l'Italie, si cette princesse penchoit en faveur de la France. 1637.
Le pape, qui toujours parlant de paix, fomentoit avec soin toutes les semences de guerre, afin d'agrandir sa maison; le pape, dont les vues étoient absolument dirigées contre les deux maisons de Farnèse & de Médicis, les détermina toutes deux à s'opposer à ses desseins. Le congrès qui s'étoit ouvert à Colonia, n'étoit qu'une simple formalité; sous les apparences de la meilleure volonté, du desir de la paix générale, on montroit les prétentions les plus insensées, & l'on rompoit à tout moment les voies à tout accommodement. Farnèse & Ferdinand se déterminèrent donc à s'adresser directement, l'un au comte-duc, & l'autre au cardinal de Richelieu, de leur offrir à chacun sa propre médiation, & de leur proposer les moyens qu'on croiroit les plus convenables pour conclure la paix sans l'aide de cette assemblée. Mais ni l'un ni l'autre de ces ministres n'en parurent satisfaits; l'ambition du pape & le desir de don-

ner une souveraineté à ses neveux,
1637. croissoit en proportion du feu de la guerre: affligé d'avoir suivi trop scrupuleusement la voix de sa conscience au commencement de son pontificat, & d'avoir perdu l'occasion d'investir don Taddée du duché d'Urbin, il ne négligeoit aucun moyen de réparer cette perte. Ce jeune homme jouissoit déja de soixante mille écus de rente; il en retiroit autant de ses charges, & le pape lui avoit confié l'administration de sa propre maison. Les trois cardinaux Barberini avoient trois cens mille écus de rente en biens ecclésiastiques, & le pape leur partageoit tous les ans deux cens mille écus des vacations de la chambre apostolique & de la daterie: ces richesses accompagnées du faste, de l'arrogance, & soutenues du pouvoir, rendoient les Barberini si orgueilleux, qu'ils ne craignoient pas même d'insulter les ambassadeurs du roi d'Espagne. Le duché de Castro étoit l'objet de leur ambition: ils se flattoient d'épouvanter Farnèse, de l'engager à le céder, ou de l'attirer paisiblement dans leur maison par une étroite alliance. Ils détestoient

le grand-duc, parce qu'il étoit le ſeul qui s'opposât à leurs deſſeins; ils tournèrent contre lui tous leurs projets de vengeance, abuſant à la fois & de la dignité du pontife, & de la vénération qu'inſpire naturellement au peuple le chef de la religion. 1637.

Il étoit néceſſaire à Florence de réparer les emprunts qu'on avoit faits au mont-de-piété, dans le tems des calamités qu'on y avoit ſouffertes, & qui montoient à la ſomme de huit cens mille ducats. Entre les moyens propoſés par le ſénat, on choiſit celui d'une augmentation d'impôt ſur la mouture des grains, & cette nouvelle taxe fut publiée dans le mois d'avril. Côme I, voulant ſuppléer aux dépenſes qu'exigeoit la guerre de Sienne en 1552 & en 1553, avoit établi cet impôt, qui tomboit également ſur les eccléſiaſtiques & ſur les ſéculiers, & la cour de Rome ne s'oppoſoit jamais à de pareilles nouveautés. La ſuprême puiſſance que les princes poſsèdent ſur toutes les eaux de leurs états, les autoriſe à mettre ſur ces mêmes eaux les impoſitions que ſemblent exiger leurs propres intérêts, proportionnés

1637. à la force de leurs sujets. Ce principe incontestable du droit public, qui n'avoit point été contraire à Côme I, induisit Ferdinand II à augmenter cet impôt. Mais il fut surpris des attentats hardis du nonce d'Urbain VIII. Celui-ci voulut effrayer les collecteurs & les soumettre aux censures ecclésiastiques. Lorsque le grand-duc produisit les raisons & la voix des théologiens, le nonce répondit qu'un arrêt rendu sans l'approbation du pape, n'étoit d'aucune valeur. Ferdinand offrit de faire connoître celle de ses droits, afin que le pape voulût bien suspendre la rigueur exercée contre les collecteurs. Mais plutôt que de modérer cette violence, le nonce obligeoit les ecclésiastiques à faire moudre leurs grains, afin de multiplier les occasions d'excommunication. Cependant les censures ne firent pas la moindre impression sur les collecteurs, qui en connoissoient parfaitement l'insuffisance, & l'on vit alors un rare exemple de modération, donné par un prince jeune, indépendant, doué de qualités supérieures & de vastes connoissances, qui craignant de s'ex-

poser à tant de perfidie, mais ne voulant pas abandonner ses projets, chargea les meilleurs canonistes de France & d'Espagne, de démontrer la justice de ses prétentions dans le sein de ses propres états. 1637.

La conduite des Barberini eût cependant été plus tolérable, si leur insolence ne se fût portée jusqu'à outrager le cardinal de Médicis même. Comme protecteur de la couronne d'Espagne, ce prince ne put se dispenser de passer à Rome, lorsqu'il reçut l'avis d'une dangereuse maladie du pape, afin d'être à portée de servir le roi dans le conclave : il s'y rendit suivi d'un brillant & fastueux équipage, tel qu'il convenoit à la dignité de son rang & de sa naissance. Quoiqu'il fût moins puissant en richesses que les neveux du pape, son revenu montoit cependant à quatre-vingt-dix mille ducats; il étoit généreux & magnifique; il aimoit tendrement le grand-duc de Toscane, & n'épargnoit rien pour lui procurer des intelligences favorables à la cour de Rome. On voyoit cette ville partagée en différens partis qui tous ani-

1637. més par l'orgueil & par l'envie, s'insultoient & s'outrageoient mutuellement. Les principaux seigneurs romains marchoient armés dans les villes, & suivis d'une troupe de *braves* à leurs ordres; les cardinaux mêmes n'étoient pas exempts de cette vanité. Antonio Barberini tenoit toujours auprès de sa personne Mancino, le plus vil de ces chefs de brigands, qui avoient désolé l'Abruzze & la Marche. Le cardinal de Médicis amenoit à sa suite un colonel à la tête d'une troupe d'Anspessades, & soudoyoit en même-tems beaucoup de Toscans, épars dans Rome, pour venir à son secours dans les occasions. A son arrivée en cette ville, il remarqua que la maladie du pape avoit rendu les Barberini plus dociles; & quoiqu'ils ne remplissent pas exactement le cérémonial dû à la naissance du cardinal & à sa dignité de protecteur de la couronne d'Espagne, ils ne sortoient point des bornes que leur prescrivoit la dissimulation.

Ce calme apparent dura peu; à peine le pape donna des espérances de rétablissement, que l'arrogance &

le mépris des Barberini reprit de nouvelles forces; deux mois de fièvre continue n'avoient pu détruire ce vieillard septuagénaire, dont la mort aussi desirée des peuples que des souverains, auroit épargné à l'Italie les malheurs dont l'ambition de ses neveux l'accabla. La politique minutieuse & piquante adoptée par ce Pontife, déplaisoit à tous les ambassadeurs : quoiqu'attaché à la cour de France, il prétendit affecter l'indifférence & la neutralité; il n'avoit pas permis au cardinal son neveu d'accepter le titre de protecteur de la couronne d'Espagne; il toléroit en même-tems au cardinal Antonio, celui de protecteur de la couronne de France, & cependant ne lui permettoit pas d'en remplir exactement toutes les fonctions : ainsi les Espagnols se plaignoient d'être outragés, & les François de ce que le pape autorisoit son neveu à ne servir qu'en secret les intérêts de leur roi. Excepté cette liberté, les François pouvoient tout, & tout étoit refusé au contraire à la maison d'Autriche; les François s'efforçoient d'obtenir de lui une déclaration formelle, 1637.

1637. & les Eſpagnols cherchoient à le contenir dans les bornes de la neutralité promiſe. Le vieillard jouiſſoit pendant ce tems des flatteries & des adulations de leurs ambaſſadeurs, il les entretenoit des récits emphatiques de ſes glorieuſes actions; & ſe riant de leur crédulité, les trompoit tous également.

L'arrivée du cardinal de Médicis avoit ranimé le parti eſpagnol, & l'ambaſſadeur de Philippe changeant avec le pape de ſtyle comme de ſituation, convertit la douceur de ſes paroles en une extrême gravité. Cette conduite ne put qu'aigrir une famille orgueilleuſe, accroître ſon animoſité, encourager ſes mépris : enfin la haine s'augmenta tellement, que l'on agita entre les principaux du parti eſpagnol, ſi l'on déclareroit la guerre au pape. Mais en examinant les forces de la monarchie, on convint qu'elles n'admettroient ni de nouvelles ſecouſſes ni de nouveaux dangers, & le cardinal de Médicis démontra qu'une rupture ouverte avec le pape, étoit juſtement ce que les François deſiroient, pour l'entraîner à une décla-

ration formelle d'alliance avec eux.
Le grand-duc avoit part à toutes ces 1637.
résolutions; quoiqu'il affectât avec la
France une extrême neutralité, il sentoit que l'oppression des Espagnols
ne produiroit aucun bien à l'Italie:
la cour de Madrid le retenoit par ses
flatteries, & quoiqu'il ne fût pas aussi
satisfait du nouvel empereur Ferdinand III, qu'il l'avoit été de son père,
il n'avoit pas lieu non plus d'en être
mécontent. Ainsi donc il travailloit
secrètement en faveur de la maison
d'Autriche, par le moyen du cardinal son oncle, & partageoit le dépit
qu'excitoient en lui les outrages des
Barberini. Ceux-ci parvinrent enfin
à un tel degré d'insolence, que le
cardinal fut rappelé, & que le roi
d'Espagne défendit à son ambassadeur
toute correspondance avec cette famille. Les affaires étoient dans cette situation, lorque le duc de Parme, prêt
à partir de Florence pour se rendre à
Castro, résolut de passer à Rome, afin
de ménager lui-même ses intérêts dans
cette cour. L'inconsidération avec laquelle ce prince s'étoit précipité dans
une guerre contre les Espagnols, sans

1637. être sûr des dispositions des François, avoit réduit ses finances à un état si déplorable, qu'à la fin il se trouva endetté à Rome de la somme de quatre cens mille écus sur l'état de Castro; les revenus de ce fief ne pouvoient suffire aux seuls intérêts d'un débet si considérable; les créanciers murmuroient, & les Barberini les excitoient à se plaindre vivement. On estimoit alors trois millions, ce fief, qui consistoit dans le duché de Castro & de Ronciglione, concédé par Paul III, & dans la baronie de Montalto, antique patrimoine de la maison de Farnèse: sa jurisdiction s'étendoit presque jusqu'aux portes de Rome, & les Farnèse l'avoient exercée avec indépendance, comme dans un fief noble & sujet à aucunes limitations. Quiconque résidant à Rome, pouvoit posséder ce fief, étoit sûr de jouir dans cette capitale d'un rang distingué, & cette réflexion animoit les Barberini à en tenter l'acquisition. Outre le revenu magnifique dont ils jouissoient, ils espéroient qu'un nouvel impôt sur le sel leur fourniroit encore deux millions, & se flattoient

qu'Odoard Farnèſe vexé par ſes créanciers ſeroit forcé de ſe rendre. On continuoit toujours à pourſuivre l'entrepriſe de le faire décheoir de ſes droits; on ſoutenoit avec obſtination les prérogatives accordées au préfet ſur les ambaſſadeurs des autres princes, mais on cherchoit en même-tems à ſéduire Odoard par de ſecrètes propoſitions d'alliance. Odoard prévenu par le grand-duc, ſut éluder avec ſagacité tous ces artifices, & après avoir donné au ſoin de ſes affaires la meilleure forme que permettoient les circonſtances, il ne crut pas le voyage de Rome néceſſaire, repaſſa par Florence, & ſe rendit directement dans ſon duché de Parme. 1637.

Les Barberini reconnurent les conſeils du grand-duc dans cette conduite prudente & modérée, & s'aigrirent encore plus contre lui; ils craignirent que ce prince n'eût formé le projet d'acheter lui-même le duché de Caſtro, & pour éviter ce malheur, Urbain VIII publia une bulle, qui défendoit à tout feudataire de l'égliſe de traiter des fiefs avec d'autres que les ſujets du ſaint-ſiége : s'ils modé- 1638.

1638. rèrent par politique leur animoſité contre Farnèſe, ils n'épargnèrent ni inſultes ni outrages au grand-duc. Les conteſtations ſur l'impôt de la mouture, recommencèrent avec plus de fureur de la part du nonce; un miniſtre envoyé à Rome par Ferdinand, pour appuyer ſes raiſons & ſes droits, ſur l'avis des théologiens & des canoniſtes les plus renommés de l'Europe, ne fut point écouté, & le prince fut même menacé d'interdiction. Ferdinand proteſta vis-à-vis des miniſtres des autres cours réſidens à Rome, qu'il n'abandonneroit pas ſon entrepriſe, & rejeta les propoſitions d'accommodement qui lui furent offertes par l'ambaſſadeur de France. Tous ces déſordres étoient le fruit de l'audace des Barberini, & comme on vouloit ménager la perſonne du pape & la dignité pontificale, on regardoit le ſaint-père comme un vieillard foible & débile, gouverné par une famille téméraire. Cette famille tenta de ſurprendre encore le grand-duc par la voie des armes, touchant la poſſeſſion du fief de Caſtel-Rio, & lui fournit un prétexte de les prendre

contre la cour de Rome. Depuis qu'on avoit injustement adjugé ce fief au domaine de la chambre apostolique, sans écouter les raisons des Alidosi qui le possédoient de tems immémorial, le pape avoit paru dédaigner d'en prendre possession. Sans doute, une famille noble & antique, dépouillée avec violence; les raisons & l'assistance du grand-duc outragées & méprisées, offensoient la délicatesse de l'homme injuste & avide, qui vouloit allier sa réputation & son intérêt; tel avoit été le pape jusqu'alors: mais enfin, résolu d'agir sans égard & sans ménagement, il envoya des gens de guerre, prit possession du fief & dépouilla tout-à-fait le malheureux feudataire. Ferdinand toujours prudent & réservé, prévint cet outrage en retirant ses enseignes du château & déclarant qu'il étoit inutile au pontife de prendre la voie des armes, parce que nul ne pensoit à lui résister. Cette déclaration fut inutile; on vit paroître des troupes vers la ville de Castello, élever des fortifications & transporter de l'artillerie; on eut quelques soupçons qu'on méditoit une sur- 1638.

1638. prise vers Borgo-san-Sepolcro. Afin d'éviter les dangers d'une attaque imprévue, le grand-duc rappela ses troupes sur les frontières, en introduisit un nombre suffisant dans la ville de Borgo, fortifia cette même ville & se prépara ainsi à la plus vigoureuse défense. Ces mouvemens déplaisoient aux autres princes & sur-tout aux Espagnols, qui comptant sur les secours qu'ils espéroient de Ferdinand, ne voyoient pas sans peine qu'il en eût besoin pour sa propre sûreté. L'ambassadeur d'Espagne déclara publiquement à Rome, que lorsque le pape tourneroit ses armes contre le grand-duc, Philippe ne pouvoit manquer de lui prêter les secours promis par le traité de 1557, & de se porter vers le royaume de Naples pour attaquer l'état ecclésiastique. Cette déclaration formelle réprima l'audace des Barberini, & le pape Urbain, naturellement timide, ne jugea pas à propos de s'engager dans une guerre contre l'Espagne, réunie aux Italiens, tandis qu'il avoit peu à espérer de l'assistance des François. On retira les troupes de la cité de Castello, on ne

mit plus d'obſtacles à l'impôt ſur la mouture, & le nonce adopta déſormais une conduite plus prudente & plus modérée. Mais la défiance & la mauvaiſe volonté ne s'affoibliſſent pas ainſi. Toute correſpondance avec les Barberini demeura interrompue, & cependant leurs ſecrets artifices ne ceſsèrent de répandre des ſoupçons contre le grand-duc, de lui ſuppoſer des alliances, & de feindre qu'il accordoit ſecrètement des ſecours. La cour de France qui regardoit ce prince comme attaché à la monarchie eſpagnole, le traitoit avec une rigueur qui l'empêchoit de ſe déclarer; l'Eſpagne au contraire cherchoit à l'unir ſecrètement à ſes intérêts, ou bien à lui fournir au moins quelque ſecours important. 1638.

Toutes les provinces de cette vaſte monarchie épuiſées de forces & d'argent, incapables de ſoutenir les nouveaux tributs qui leur étoient impoſés, menaçoient d'éprouver un bouleverſement général; cependant, à meſure que les déſordres augmentoient, l'orgueil d'Olivarez croiſſoit en proportion : ne ſachant plus où ſe jeter pour

1638. obtenir des secours, il se flattoit que le grand-duc ne lui manqueroit pas dans une si grande nécessité. Il envoya donc à Florence avec le caractère d'ambassadeur, don Jean d'Erasso, qui portoit avec lui l'expédition d'une pension considérable sur les biens ecclésiastiques pour le cardinal de Médicis, & l'offre du grade de généralissime des troupes de mer sur l'Océan & la Méditerranée, pour le grand-duc, avec la facilité de faire exercer cette charge par un des princes ses frères. Si le grand-duc eût accepté lui-même cette dignité, c'eût été sans doute une déclaration ouverte en faveur de l'Espagne, & c'étoit là que tendoient les soins de l'ambassadeur; il fit encore des offres plus flatteuses, il tenta l'ambition de Ferdinand, mais ce prince ne consentit jamais à rompre ses engagemens, & garda sa parole. Il demanda la charge de général des troupes de la mer Méditerranée pour le prince Jean-Charles, auquel elle avoit été promise autrefois; il la demanda avec les mêmes prérogatives dont avoit joui Philibert de Savoie; il promit aussi de procurer de nou-

veaux emprunts sur le mont-de-piété, & d'accorder toutes les facilités qui ne pouvoient exciter la jalousie & la vigilance des François. Le roi d'Espagne accorda le titre demandé pour le prince Charles, aux conditions exigées ; le duc de Tursi fut chargé d'en porter les patentes, & de recevoir le serment au nom de son maître. Le prince Charles célébra cette nomination à Florence avec une grande pompe, & les François n en dissimulèrent pas leur mécontentement, quoique la maison de Médicis eût établi, comme celle de Savoie, que le parti qu'embrasseroient les cadets, ne devoit pas décider les résolutions de l'état. Alors le grand-duc crut à propos de soutenir la neutralité par quelqu'action qui, sans compromettre sa dignité, fût agréable à la France ; le siège de Verceil entrepris par le gouverneur de Milan, lui en fournit presqu'aussitôt l'occasion. On lui demanda les secours dus aux termes du traité de 1557 ; il les refusa absolument, n'étant pas obligé de les fournir, puisque la guerre étoit offensive. Ce refus causa beaucoup de dissentions & de

1638.

1638. contestations avec les ministres espagnols, & les François se payèrent de cette apparence, comme aussi des marques d'alégresse que l'on fit éclater à Florence à la naissance du dauphin. Une conduite aussi adroite étoit nécessaire en des circonstances périlleuses, tandis que l'Italie divisée en différens partis, & désolée par l'ambition de ses princes, voyoit chaque jour anéantir sa tranquillité.

1639. Malgré cette foule d'inquiétudes, on n'avoit pas perdu en Toscane l'espoir de rétablir la paix. Les Barberini desirant transférer à Rome deux sœurs du pape, religieuses à Florence, se plièrent à des actes de respect envers le grand-duc, & ouvrirent la voie à une réconciliation. Un frère carme fut le ministre chargé de cette négociation, mais quoiqu'il eût beaucoup d'adresse & de subtilité, l'incertitude & l'ambiguité de la conduite des Barberini parvinrent à le fatiguer lui-même. Le grand-duc profita de cet intervalle de paix pour voir la duchesse de Parme sa sœur, & se réjouir des espérances de postérité que lui donnoit déjà la

grande-ducheſſe. Le prince Mathias vint encore à Florence pour rétablir ſa ſanté ; cette réunion parut faite exprès par le haſard pour rendre la cour brillante, & l'occuper à des plaiſirs nouveaux. On ne négligeoit cependant pas les intérêts réels de la Toſcane, & tandis que la flotte françoiſe parcouroit la Méditerranée, on s'occupoit plus que jamais à garder ſoigneuſement les côtes; mais cette tranquillité changea tout-à-coup dans un court eſpace. Le frère carme revint de Rome avec des propoſitions extravagantes : le grand-duc ne les rejeta pas ſans aigreur, & revint une ſeconde fois à ſa première fermeté. Les Barberini reprirent auſſi leur arrogance, & le pape menaçant encore d'interdiction, entreprit de violer les conditions du concordat d'Urbin. Ferdinand, sûr de ſa propre conſcience, attendoit avec intrépidité les effets de la fureur d'Urbain VIII, non ſans employer en même-tems tous les moyens poſſibles pour réprimer l'orgueil des eccléſiaſtiques. Le nonce avoit eu l'audace d'ériger une priſon dans ſon palais épiſcopal; Ferdinand la fit démolir; les 1639.

prétendues immunités eccléfiaftiques
1639. empêchoient les fonctions de la juftice; Ferdinand, à l'occafion d'un affaffinat commis dans la ville, ordonna que les meurtriers fuffent arrachés d'une églife où ils s'étoient réfugiés. Les marques d'animofité, les outrages réciproques redoubloient chaque jour, & l'orgueil de la cour de Rome devint l'objet d'une haine générale; Rome même ne fut pas à l'abri des crimes des Barberini; ils osèrent infulter la dignité de l'ambaffadeur de France, en laiffant affaffiner par leurs *braves* un de fes domeftiques : mais comme la dépravation de ce fiècle avoit mis l'affaffinat au rang des profeffions honorables, l'ambaffadeur d'Efpagne donna l'exemple le plus frappant non-feulement de mépris pour la dignité pontificale, mais encore d'audace & de témérité.

Parmi les chefs de brigands qui défoloient la Pouille & la Calabre, on entendoit retentir le nom de Jules Pezzuola, le plus hardi d'entr'eux : bien reçu à Rome, careffé par les Barberini qui vouloient l'attirer à leur fervice, il entretenoit en même-tems une

ſecrète intelligence avec l'ambaſſadeur d'Eſpagne & le vice-roi de Naples. 1639.
Ces deux miniſtres ne ſouffroient qu'avec chagrin, que le prince de Sanza, napolitain, banni du royaume, fût non-ſeulement accueilli des Barberini, parce qu'il étoit parent de la femme de Taddée, mais encore qu'il fût favoriſé du pape, par mépris pour la couronne d'Eſpagne, & qu'il traitât avec les François pour leur aſſurer un débarquement facile dans le royaume de Naples. La nuit de Noël, Pezzuola, eſcorté de vingt guerriers, attaqua ce prince, l'enleva, & réuſſit ſans bruit, ſans rumeur, à le conduire vivant à Naples, où il ſubit la peine de ſa rebellion. Un attentat ſi hardi ſurprit à la fois, Rome & toute l'Italie; Pezzuola en reçut des applaudiſſemens, & le grand-duc même qui ne dédaignoit pas d'être en correſpondance avec lui, donna des éloges à ſa valeur: les cris des Barberini ſe répandirent dans toute l'Europe; mais un évènement plus frappant encore & plus intéreſſant, éteignit bientôt la mémoire de ce rapt.

Dès l'année précédente, le duc de

1639. Parme avoit accru à son profit les revenus de l'état de Castro, dont les Barberini étoient devenus fermiers sous des noms empruntés. Les conditions de cette amodiation paroissant désavantageuses pour les amodiateurs, leurs réclamations obligèrent Odoard à faire un voyage dans le duché pour mettre ordre par sa présence aux recouvremens suspendus. Il traversa la Toscane rapidement & sans être connu, eut avec le grand-duc son beau-frère une courte entrevue, & passa dans le fief de Castro, d'où il envoya un gentilhomme rendre en son nom ses respects au pontife : pour éviter toute contestation avec les Barberini, il étoit déterminé à ne pas se rendre à Rome, mais il y fut invité par le pape d'une manière pressante. Il lui paroissoit étrange que le duc de Parme se fût par deux fois approché des portes de Rome, & se fût dispensé de rendre personnellement des devoirs à son seigneur direct : les Barberini qui regardoient sa conduite comme l'effet des conseils du grand-duc, résolurent de l'adoucir afin de les désunir tous deux. Il ne servit de rien à Odoard de s'excuser

cuſer & d'affecter des ſoins preſſans pour ſe diſpenſer de ce voyage ; les Barberini lui offrirent toutes les facilités néceſſaires ; lui promirent d'abord la réduction du Mont-Farnèſe ; & comme l'article du cérémonial étoit le plus difficile à régler, que le duc de Parme ne vouloit point céder le pas à don Taddée, il fut convenu que ce dernier alors abſent de Rome, n'y reviendroit point pendant le ſéjour du duc. Le pape ayant encore renouvelé la promeſſe de la réduction du Mont-Farnèſe, & pour la ſeconde fois invité le prince par un bref de ſa main, Odoard ne crut pas devoir réſiſter davantage. Accompagné par un des premiers officiers du pape & ſervi par les gens de ſa ſuite, il ſe rendit comme en triomphe à Monte-Cavallo, fut introduit auprès du pontife, accueilli avec beaucoup d'empreſſement, & logé dans le palais pontifical d'une manière convenable à ſon rang. Les premiers momens furent très-paiſibles ; Urbain VIII parut ſe plaire à l'entretien d'un prince ſpirituel & inſtruit, qui ſavoit charmer en lui cette triſteſſe habituelle, ſuite 1639.

1639. ordinaire de l'âge & des infirmités. Les anciens soupçons semblèrent s'effacer, & le pape parut oublier les offenses passées : leurs conversations devinrent fréquentes, Farnèse étudioit avec adresse les moyens de captiver la bienveillance du pontife. Parmi tous les objets qui excitoient la vanité de ce vieillard, ses prétentions à la poésie n'étoient pas les moindres qui l'occupoient. Quelques mauvaises pièces de vers qu'il avoit faites avant d'arriver à la grandeur suprême, & qu'il avoit depuis réimprimées, autorisoient son orgueil, du moins à ses propres yeux ; il les récitoit sans cesse, & cherchoit dans sa cour les plus basses adulations. Farnèse eut la constance d'apprendre ces vers par cœur, il les répétoit à son tour à leur auteur, les animant avec art par le son de sa voix & l'expression de ses paroles. Le pape entraîné par tant de flatterie, conçut une vive passion pour l'entretien du duc, & tandis que la guerre embrasoit l'Europe, que ses neveux animoient sa fureur, Urbain VIII étoit dans son lit, raisonnant de poésie avec Farnèse, & formant avec lui un plan pour corriger & interpréter Pétrarque.

Les Barberini pensèrent profiter de cette conduite, ils projettèrent une alliance entre la fille de Taddée & le fils aîné du duc de Parme; mais Odoard qui se jouoit de la crédulité du pape, sans prétendre en être la victime, fut blessé de cette proposition, la refusa absolument, disant que lui-même rougissoit de descendre d'une nièce des Aldobrandin. 1639.

Ce fut là l'époque de la mauvaise intelligence & la source d'une éternelle discorde: les Barberini se voyant méprisés, changèrent de conduite; don Taddée vint à Rome contre sa parole sous prétexte de servir le pape dans une cavalcade. Farnèse naturellement fier & sensible, fut encore irrité par l'ambassadeur de France, & par tous ceux qui haïssoient les Barberini: on lui représenta que ceux-ci s'étant vantés de *fouler aux pieds* tous les princes de l'Italie, pour les humilier, il falloit leur montrer de la vigueur & du mépris; que si le grand-duc leur avoit trop accordé dans son voyage à Rome, le duc de Parme remporteroit plus de gloire à leur refuser les prérogatives qu'ils avoient 1640.

1640. usurpées. Comme le duc avoit eu des entretiens fréquens avec l'ambassadeur de France, il apprit que le cardinal Barberini profitoit du séjour qu'il faisoit à Rome, pour inspirer des soupçons aux Espagnols, & les engager à porter les armes contre le duché de Parme : il n'étoit pas difficile à un esprit fier & ardent de s'enflammer à cette nouvelle; le duc résolut de partir avec célérité, mais auparavant, d'humilier les Barberini par quelqu'acte de mépris. Il fit armer de pistolets & d'épées environ une trentaine des gens de sa suite, & se présenta hardiment à leur tête à l'audience du pape; le maître de la chambre effrayé de voir cette troupe de gens armés dans l'appartement du pontife, témoigna au duc la crainte qu'il en concevoit & le desir d'appeller des troupes au secours de son maître. Farnèse le tenant par la main, & l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre, fit entrer tous ses gens dans l'antichambre, & pénétra ensuite auprès du pape qui étoit au lit; il lui exposa la nécessité où il se trouvoit de retourner à Parme, d'y prévenir quelques mouvemens que fai-

ſoient ſur les frontières les Eſpagnols, excités par le cardinal Barberini qui devoit être, diſoit-il, *le plus ſcélérat de tous les hommes*. Le pape lui répondit en pleurant qu'il voyoit l'effet des mauvais offices des miniſtres d'Eſpagne; mais Odoard irrité, lui montra combien il étoit trompé par ſon ambitieuſe famille, il reprocha les bienfaits que les Barberini avoient reçus de Paul III & de tous les Farnèſe, & proteſta, non ſans emportement, qu'à l'avenir, autant il ſeroit reſpectueux envers la perſonne du pape, autant il vouoit à ſes neveux de haine & de mépris. Pendant cet entretien, le grand-maître de la chambre avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit trouvé de gens armés dans le palais; mais ceux-ci ſe voyant inférieurs en nombre & en armes aux gens du duc de Parme, réſolurent prudemment de ne pas s'expoſer; en effet, les Parméſans avoient conclu que s'ils étoient attaqués, & que s'ils voyoient en péril leur vie & la liberté de leur prince, ils ſe vengeroient ſur la perſonne du pape, eſpérant que le parti de Farnèſe ſuſciteroit une révolte & pourroit 1640.

1640. abaiſſer les Barberini. Cette converſation entre le duc & le pape étant terminée, ce dernier pria inſtamment Odoard de ne pas rendre publiques les raiſons d'un départ ſi précipité; Odoard le quitta avec des apparences de reſpect & ſuivi de ſa garde, retourna paiſiblement à ſon palais, d'où il partit le lendemain pour la Toſcane. Lorſqu'il communiqua cette ſcène au grand-duc, il s'attribua la gloire de l'avoir vengé des inſultes des Barberini. Ceux-ci remplirent Rome & le palais pontifical de cris & de murmures; mais aucune puiſſance ne voulut les aſſiſter, & bientôt ils ſe virent même écartés de la correſpondance de tous les miniſtres des princes. Le grand-duc qui avoit déjà témoigné ſa propre indignation, applaudit à la conduite de ſon beau-frère, comme toute l'Italie qui loua ſon courage & ſa fierté. L'orgueil de la maiſon de Barberini étoit devenu inſupportable, & toutes les cours laſſes d'attendre impatiemment la mort d'un pape, qui ſortoit toujours heureuſement de toutes ſes infirmités, ſe réunirent enſemble pour l'humilier. Ce ſentiment com-

mun à tous les princes italiens, avoit fait résoudre le grand-duc à protéger la république de Lucques, dont la foible puissance ne pouvoit se dérober aux attentats de la cour de Rome. 1640.

Le port d'armes étoit défendu à tout citoyen ou sujet de cette république sous des peines fort graves; prohibition dangereuse dans un état militaire, mais sage & nécessaire chez une nation républicaine où tout doit se gouverner par la seule puissance législative. Le cardinal Franciotti, citoyen de Lucques, en étoit évêque, & en cette qualité, il se croyoit supérieur aux loix: il souffroit le port d'armes aux gens de sa maison, & leur laissoit ainsi le pouvoir d'offenser des citoyens sans défense. La république lui ayant plusieurs fois demandé d'arrêter ces désordres, & n'ayant pas trouvé en lui le caractère d'un prélat, encore moins celui d'un citoyen, se plaignit au pape même, quoiqu'avec beaucoup de modération; le pape répondit que la république devoit faire au cardinal de nouvelles instances, & que si elles n'étoient pas écoutées, il falloit arrêter ses gens lorsqu'on les

1640. trouveroit armés : la république n'abusa pas de cette permission ; un domestique du cardinal qui fut arrêté, fut conduit au tribunal de l'Officialité, mais comme il fut aussi-tôt relâché ; cette marque de mépris aigrit la république ; elle fit arrêter ce même homme une seconde fois, & se hâta d'envoyer un ministre se plaindre au pape de l'abus que l'on faisoit de la jurisdiction ecclésiastique. L'envoyé fut rejetté & chassé de Rome, quoique l'ambassadeur d'Espagne offrît au pape & au cardinal Franciotti des satisfactions honorables. Cette injuste rigueur irrita beaucoup les Lucquois : ils firent saisir deux frères du cardinal pour leurs délits personnels, & l'un d'eux fut dégradé de la magistrature & condamné à deux ans de prison. Aussi-tôt à Rome, on mit en sequestre tous les fonds que la république avoit dans cette ville, & le pape envoya un commissaire chargé du procès & de l'excommunication de l'état. Un procédé si violent détermina les Lucquois à implorer la protection du grand-duc ; ce prince étoit intéressé lui-même à ne pas souffrir

d'innovations, une partie du grand-duché se trouvant comprise sous le domaine ecclésiastique de l'évêque de Lucques. Si la cour de Rome eût appuyé son excommunication par la force des armes, le grand-duc se seroit opposé à cette violence; mais il commença par unir ses soins à ceux de l'ambassadeur d'Espagne, afin qu'elle se désistât de sa volonté. Le commissaire apostolique se rendit cependant en Toscane, mais il n'osa y exercer aucun acte de sa commission; en arrivant sur les frontières de la république, il trouva un de ses ministres, qui exigea de lui l'exposition des motifs qui le conduisoient; les contestations furent longues; & la république ne voulant permettre aucun acte sur les choses temporelles, le ministre de Rome fut obligé de se retirer, & se contenta de publier un monitoire qui fut soudain brûlé par ordre des magistrats. Le grand-duc ordonna que le commissaire apostolique fût toujours gardé & accompagné dans son passage en Toscane, comme un homme suspect & dangereux; cette précaution l'obligea de se retirer dans le

1640.

1640. Bolonois, où faisant enfin sa résidence au Bagno, à la Poretta, il y érigea un tribunal, où il entreprit le procès des Lucquois, prononça le 29 mars la sentence d'excommunication, & se contenta d'en faire afficher les cédules aux églises les plus voisines de la république.

Toute l'Italie jugea que la conduite des Lucquois avoit eu plus de dignité que celle de toutes les autres puissances; elle se confirma encore dans cette opinion, par l'inébranlable fermeté qu'ils montrèrent à ne pas admettre le commissaire apostolique; quoique la république tentât elle-même des voies d'accommodement, elle soutint avec vigueur l'exercice de sa propre jurisdiction, elle fatigua les ecclésiastiques par sa longue patience, & parvint à se délivrer honorablement de leurs vexations. Le grand-duc, convaincu par cet exemple, que les actes d'un pouvoir illimité n'étoient pas toujours favorables à la cour de Rome, résolut de tenir une extrême rigueur aux Barberini. Mais ce qui occupoit l'ame de ce prince, étoient les conséquences que pouvoit produire en

Italie la crise où se trouvoit généralement toute l'Europe & sur-tout celle où étoit l'Espagne. Les François possédoient Casal & Pinarolo, dominoient dans tout le Piémont & menaçoient le Milanois. La flotte françoise commandée par l'archevêque de Bordeaux, parcouroit les côtes d'Italie, & l'on craignoit qu'elle ne formât le projet d'une surprise dans le royaume de Naples, ou dans quelque place espagnole de l'état de Sienne. Cette flotte fut reçue dans le port de Livourne, & le grand-duc voulant conserver cette apparence de neutralité qu'il affectoit avec la France, ne manqua pas de fournir cette flotte de vivres & d'en faciliter le rétablissement. 1640.

Dans ce moment, le Portugal rebelle à l'autorité usurpée de Philippe IV, venoit de placer sur le trône Jean, duc de Bragance, descendant de ses anciens rois, & la Catalogne suivant cet exemple, s'étoit mise sous la protection du roi de France: l'Andalousie murmuroit à son tour; à peine le royaume de Naples pouvoit-il se contenir dans l'obéissance; les Hol-

1640. landois occupoient les plus beaux établissemens dans les Indes, & faisoient en Flandre des progrès continuels. La fortune abandonnoit l'armée impériale, & les François marchant de conquête en conquête, gouvernoient déjà toute l'Allemagne. Les dispositions à la paix étoient fort reculées, parce que le desir du bien public n'étoit dans la bouche des ministres qu'un langage spécieux : le cardinal de Richelieu dictant ses loix à la France, non moins qu'à Louis XIII, n'avoit pas encore satisfait son ambition ; & le comte-duc, quoiqu'avili par tant de pertes & de disgraces, ne pouvoit encore céder à la fortune de son rival. Comme l'équilibre entre les grandes puissances produisoit la tranquillité des plus foibles, il est facile de penser combien le grand-duc étoit alarmé de cette révolution, & de ce que les Espagnols ses alliés naturels ne pouvoient le garantir de l'oppression : l'exemple de la Lorraine & la guerre du Piémont prouvoient à toute l'Europe, que les François n'étoient guidés que par l'ambition & par la fortune. L'Italie étoit alors dans la

plus violente fermentation, & cette foule de maux dont elle étoit menacée, confondant les intérêts & les desseins de chaque prince, ne pouvoit leur permettre aucune résolution certaine.

CHAPITRE II.

Le pape commence les hostilités envers le duc de Parme. Il envahit le duché de Castro. Les princes italiens s'alarment, & le grand-duc forme une ligue défensive avec la république de Venise & le duc de Modène. Incursions d'Odoard Farnèse dans l'état ecclésiastique, & son passage en Toscane. Congrès de Castel-Giorgio, rompu par la mauvaise foi des Barberini. Résolution des alliés, de faire la guerre au pape.

LOIN d'affoiblir l'orgueil des Barberini, le désordre qui régnoit dans les cours & dans les états de l'Europe, ne faisoit que l'accroître. Ils avoient adopté cette maxime des an- 1641.

1641. ciens pontifes, que la discorde & la guerre entre les princes chrétiens les rendoit plus soumis au saint-siége. Ainsi le pape Urbain VIII & ses neveux voyoient avec une égale tranquillité les humiliations qu'ils essuyoient de quelques souverains, & les efforts qu'employoient les autres à s'acquérir leur bienveillance : ils poursuivoient leurs projets sans s'inquiéter des légers mépris, l'opposition & la variété des intérêts entre les différens princes, faisant présumer au pape qu'il seroit plus facile d'agir avec indépendance contre tous. D'après cette confiance, il crut à propos d'écouter son ressentiment contre le duc de Parme, & d'envahir l'état de Castro en faveur de ses neveux. Son premier acte d'hostilité, fut de contester au duc les privilèges que lui accordoient les investitures; il fit publier le 20 mars, un édit qui défendoit l'exportation des grains de l'état de Castro, comme étant compris dans les domaines du siége apostolique. L'exécution de cet édit portoit préjudice, non-seulement à la dignité d'Odoard, mais encore à ses revenus; le pape en fit appuyer

la publication par des troupes qui s'avancèrent vers les frontières du duché de Caſtro ; Farnèſe fit promptement de nouvelles levées, les fit débarquer à Montalto, & fit augmenter les fortifications de Caſtro. On prétendit à Rome qu'un feudataire ne pouvoit armer ni fortifier des places ſans l'aveu de ſon ſeigneur direct, & en conſéquence le pape dreſſa un monitoire, aſſigna au duc de Parme un terme pour déſarmer, comparoître perſonnellement à Rome & y rendre compte de ces innovations. Cette fois les monitoires étoient accompagnés de tout l'appareil de la guerre ; auſſi le duc s'y prépara vigoureuſement, & publia dans toute l'Italie, que la dureté du pape ne lui permettant pas de défendre ſes droits par les voies de la juſtice, il ſe trouvoit obligé de les ſoutenir par celle des armes. 1641.

Autant ces nouvelles ſemences de guerre parurent naître mal-à-propos en Italie, autant elles répandirent d'allarmes parmi les ſouverains ; quelques-uns penſoient aux fatales conſéquences que pouvoit produire

1641. l'agrandissement excessif des papes ; les autres craignoient que le duc de Parme, incapable de résister aux forces des Barberini, fût contraint par le désespoir & la nécessité de se jeter entre les bras des François & de les introduire dans ses places. Lequel de ces deux mouvemens qu'eût produit la guerre, il est certain qu'il menaçoit l'Italie d'une révolution & mettoit ses princes dans un danger éminent. Les plus intéressés à l'objet actuel, étoient le grand-duc & le duc de Modène, non-seulement parce qu'ils étoient joints au duc de Parme par les liens du sang & de l'amitié, mais encore parce que son oppression ouvroit une route certaine à leur propre décadence. Ferdinand ne balança pas à rassembler des troupes, à les discipliner, à ordonner des levées en Allemagne & dans le Tirol, afin de résister aux attaques. Le duc de Modène suivit cet exemple à proportion de sa puissance, & les Vénitiens redoutant le voisinage des François, armèrent sur leurs frontières & prévinrent les suites d'une révolution quelconque. Chacun s'empressoit à mettre

ſes propres états à l'abri, nul n'oſoit ſe déclarer pour Farnèſe, & tous enſemble auroient voulu le défendre. Le grand-duc tenta d'accommoder encore ce différent avec le pape même; ce vieillard hautain dédaigna les paroles de paix, & répondit que le ſeigneur direct ne devoit pas capituler avec un vaſſal, mais en exiger les reſpects, les humiliations, & lui accorder quelque grace ſuivant ſon mérite. Il éprouvoit ainſi l'ame de ce prince, afin de l'intimider & de l'abaiſſer; mais Odoard, ſûr de la juſtice de ſa cauſe, demeura conſtant dans la réſolution d'oppoſer la force à la force & de ſe perdre les armes à la main, plutôt que de s'avilir par des actions indignes de ſon rang, de ſon caractère & de ſa vertu. L'intérêt général lui faiſoit penſer que les autres princes ne verroient pas ſa ruine avec indifférence, & cet eſpoir joint à ſon génie indépendant, ſoutint ſon courage & ſes réſolutions. 1641.

Ainſi les Barberini raſſembloient leurs troupes dans l'état eccléſiaſtique. Le pape réitéroit la publication des monitoires, & celles des raiſons

1641. qui lui mettoient les armes à la main ; ces raisons étoient, la désobéissance d'Odoard à l'exécution de l'édit portant défenses d'exporter des grains : l'accroissement des fortifications & l'introduction des milices contre les loix féodales ; le refus d'éteindre le Mont-Farnèse, & de payer les dîmes ; enfin la résistance à tous les décrets émanés de la cour de Rome. Le duc de Parme lui répliquoit qu'Urbain VIII ne pouvoit révoquer les concessions accordées par Paul III, confirmées par les autres pontifes ; & par une longue suite de faits vrais & de bonnes raisons, il prouvoit que la justice n'étoit pas la véritable cause de cette rupture, mais l'ambition & l'animosité des neveux du pape. Tandis que les esprits s'aigrissoient des deux côtés, le grand-duc redoubloit ses soins auprès du pape & du duc de Parme pour éviter la guerre : les ambassadeurs des princes y travailloient également ; mais ils trouvèrent tous le vieillard obstiné à exiger d'Odoard des bassesses, au moyen desquelles on lui faisoit seulement espérer quelque grace. Tandis que la fierté de ce prin-

ce combattoit avec l'orgueil du pape, le terme preſcrit par les monitoires expira; auſſi-tôt les armées eccléſiaſtiques, ſous le commandement du baron Mattei, s'emparèrent de Montalto; bientôt après elles prirent également Caſtro, qui ne ſe défendit que trois jours, bien que fortifiée & pourvue d'une garniſon conſidérable. 1641.

La conquête de ce fief heureuſement conſommée, le pape publia un troiſième monitoire, ordonnant au duc de Parme de comparoître perſonnellement à Rome, de s'y purger de ſes délits; & en attendant, le pontife mit en ſequeſtre les portions allodiales de ſes biens en faveur des Montiſti. Taddée, général de la ſainte égliſe, parcouroit tout l'état eccléſiaſtique pour raſſembler une armée, qui déjà montoit à quinze mille hommes, tant fantaſſins que cavaliers, & faiſoit craindre que l'on ne portât ſes vues juſqu'à la priſe de Parme & de Plaiſance. Viterbe étoit le centre où ſe réuniſſoient les troupes du pape, & ce voiſinage obligea le grand-duc de Toſcane à réunir auſſi ſur les frontières de l'état de Sienne, un corps de ſix

1641. mille hommes : il diſtribua en quartiers entre Piſe, Prato & Mugello, un nombre égal de troupes choiſies & bien diſciplinées, & prépara en cas d'événement un corps de quinze cens cavaliers. Cet armement, la célérité qu'on y avoit employée, excita les ſoupçons des Barberini ; le pontife proteſta qu'il n'avoit d'autres projets que de réduire un vaſſal à l'obéiſſance légitime, & de rendre la juſtice due aux créanciers d'Odoard, avec les revenus de l'état de Caſtro. Les Eſpagnols ne furent pas plus tranquilles à la vue des préparatifs du grand-duc : le vice-roi de Naples envoya un miniſtre à Florence, demander poſitivement la cauſe de ces mouvemens imprévus. On ne concevoit pas le véritable intérêt ni le but direct de ces armemens ; on ne voyoit aucun des princes ſecourir ouvertement le duc de Parme, tous cependant ſe préparoient à la guerre : on entendoit différens bruits d'alliances ſecrètes, & l'Eſpagne avoit lieu de craindre que toutes ces forces réunies, ne ſe repliaſſent ſur elle, afin de la chaſſer de ſes états d'Italie.

Le duc de Modène étoit cependant le ſeul qui auroit eu le courage de s'unir avec Farnèſe, & de courir les mêmes haſards ; l'un & l'autre devoient être en effet les plus irrités contre le pape ; mais ils étoient malheureuſement les plus foibles. La république de Veniſe, & le grand-duc n'avoient d'autre objet que d'empêcher Urbain VIII, d'opprimer entièrement Odoard, & de flatter ce Prince lui-même, afin qu'il n'appellât pas les François à ſon ſecours ; comme le pape s'étoit en apparence maintenu dans les bornes de ſes prétentions ſur le duché de Caſtro, le grand-duc & les Vénitiens eſpéroient que leurs offices & leurs intelligences ſuffiroient auprès de lui. Leur politique avoit réduit Farnèſe à condeſcendre aux ſatisfactions exigées ; mais l'exceſſif orgueil des Barberini ne pouvoit s'accorder pour les formalités avec la fierté d'Odoard ; M. de Fontenay, ambaſſadeur du roi de France, aſſuroit que ſon maître étoit prêt à ſecourir le duc de Parme, & pendant tous ces mouvemens, le pape ſourd à toutes les menaces comme à toutes les prières, 1641.

1641. formoit une autre armée dans le Bolonois.

Ces évènemens affligeoient encore plus les Espagnols que les autres puissances; ceux-ci naturellement jaloux de voir les princes italiens en état de défense, souffroient encore le dommage de n'en pas recevoir des secours dans leurs pressans besoins : un magistrat de Milan demandoit à Florence de l'argent & des secours de troupes, offrant en échange la vente de Pontremoli, tandis que le vice-roi de Naples faisoit la même demande avec l'offre des ports de Sienne. Le grand-duc pressé par eux, rejeta les propositions des ministres d'Espagne, dissipa leurs soupçons, & soumettant en bon prince la considération qu'il avoit pour eux, à la nécessité de conserver ses états & de défendre ses sujets, se délivra de l'assujétissement & leur refusa toute espèce de secours. Les François étoient presqu'aussi ombrageux que les Espagnols; le souvenir de leurs défaites dans les siècles passés leur faisoit craindre de nouveau les mêmes désavantages. Si les forces rassemblées dans chaque état se fussent réunies en faveur des

Espagnols, tout auroit tourné à leur gloire. Fontenay s'occupoit donc à réconcilier le pape & le duc de Parme; mais voyant que son crédit ne suffisoit pas, il demanda au cardinal de Richelieu d'envoyer un ambassadeur uniquement pour cet objet. L'Espagne & la France proposoient également une confédération à tous les princes; mais le grand-duc de Toscane croyoit qu'une alliance avec la France ne ménageoit pas ses intérêts auprès de la cour d'Espagne, & qu'en même-tems une union plus étroite avec les Espagnols, donneroit lieu au pape de s'attacher ouvertement à la France: cette crainte paroissoit d'autant plus raisonnable, que jamais le pontife ne s'étoit vu dans une circonstance si délicate. 1641.

L'évêque de Lamégo envoyé à Rome par le nouveau roi de Portugal, pour rendre au saint-père les devoirs accoutumés, & l'engager à le reconnoître pour monarque légitime, étoit arrivé à Civitavecchia. L'ambassadeur espagnol protesta, que si le pape lui accordoit le caractère d'ambassadeur, il se retireroit, & que son maître son-

1641. geroit à la vengeance ; l'ambaſſadeur de France aſſura de ſon côté, que ſi ce titre lui étoit dénié, le pape s'expoſeroit à toute l'indignation de Louis XIII. Urbain VIII étoit trop adroit pour ne pas ſe tirer de ce double embarras; il déclara qu'il ne pouvoit refuſer l'entrée de Rome à un évêque, & ſe donna le loiſir par cette réponſe de flatter & d'amuſer chacun des deux ambaſſadeurs. Ce n'étoit pas le moment pour lui d'offenſer aucune des deux puiſſances; Farnèſe avoit raſſemblé ſix mille fantaſſins & deux mille cavaliers; il attendoit la ſaiſon favorable pour entrer en campagne & déſoler l'état eccléſiaſtique. L'Italie en ſuſpens attendoit l'iſſue de cette criſe importante; tous les princes étoient ſous les armes, & les termes accordés par la cour de Rome avant de prononcer la ſentence, étoient près d'expirer. Don Taddée faiſoit défiler des troupes dans le Bolonois, Urbain VIII avoit donné ſa parole de pape de ne point porter la guerre eu Lombardie; & cependant il n'acceptoit aucune voie de réconciliation avec le duc de Parme. Qui pourroit comprendre comment

ment à l'âge de soixante & dix ans, 1641.
Urbain prétendoit détrôner un prince, jeune, puissamment allié, & dont la nombreuse postérité devoit faire craindre aux Barberini & à leurs descendans, une haine héréditaire & perpétuelle?

Les termes juridiques des monitoires étant expirés, le 3 janvier, la 1642.
sentence fut prononcée & le duc de Parme excommunié, déclaré rebelle & déchu de tous les fiefs qu'il possédoit: le pape glorieux de cet acte de sa puissance, le publia en plein consistoire. Il fit procéder en conséquence à la vente forcée, & comme il ne comparut aucun offrant, il supposa un chirographaire (*a*) à la chambre apostolique, ordonnant qu'il achetât tout ce qui se mettroit en vente; & déclarant que le reste de ce qui seroit payé aux Montisti, devoit être incorporé au Fisc. Ce procédé irrita les princes de l'Italie; ils accélérèrent leurs armemens. M. de Lionne, envoyé

(*a*) Chirographaire est un créancier dont la dette n'est fondée que sur un billet sous seing-privé, & qui n'est pas reçu en Justice. (*Note du Traducteur.*)

1642. particulier de Louis XIII pour cette affaire, voyoit avec déplaisir ses offices inutiles ; le pape continuoit à protester que sauf la restitution de Castro & l'indemnité due aux Montisti, il auroit consenti à des compensations avec le duc de Parme. Farnèse juroit de périr les armes à la main plutôt que de céder un pouce de terre. M. de Lionne proposoit au pape de donner Avignon en compensation de l'état de Castro, tandis que le duc de Modène traitoit avec les Espagnols, avec les Vénitiens & le grand-duc, pour satisfaire les Montisti, & arracher au pape ce prétexte spécieux de retenir ultérieurement la possession de ce fief. Mais les Espagnols n'avoient point d'argent, le grand-duc ne vouloit pas s'en priver en de pareilles occurrences, & la république, quoiqu'elle augmentât tous les jours ses préparatifs de guerre, ne vouloit pas se déclarer si ouvertement en faveur du duc de Parme. Comme les intrigues de M. de Lionne étoient également suspectes aux Espagnols & aux Italiens ; comme elles pouvoient également induire le duc à se jeter sous la protection

de la France, le vice-roi de Naples fit entendre que dans cette occasion, il falloit lui laisser tenter la voie des armes, & le secourir secrètement avec de l'argent. Il promettoit au nom du roi d'Espagne vingt-cinq mille écus par mois, & d'après cette promesse, il exhortoit les autres puissances à donner en proportion. Ces offres ne plaisoient point au duc de Modène; en différens entretiens qu'il avoit eus avec Odoard, il avoit trouvé les moyens de le tirer du précipice, ou du moins de prévenir la révolution universelle de l'Italie. Puisque les représentations des plus grands princes, même celles du roi de Pologne, n'avoient pu faire revenir le pape de son obstination, le duc de Modène convint, comme le grand-duc, qu'il étoit enfin nécessaire de former une ligue avec la république de Venise, & de tenter si les armes produiroient un meilleur effet que la simple menace. Par rapport au pontife, cette union ne devoit avoir d'autre objet que celui de le contenir dans les bornes d'une juste modération; de l'empêcher de tenter de nouvelles entreprises, se flat- 1642.

1642. tant sur son grand âge, que c'étoit beaucoup de gagner du tems, & d'attendre qu'un nouveau pape rendît par la voie des traités l'état de Castro. Il falloit employer beaucoup d'adresse à montrer cet unique objet, & à ne pas porter les armes directement contre le siége apostolique. D'après leurs intérêts particuliers, les princes vouloient balancer les forces respectives; ne pas donner la prépondérance à la république de Venise; rendre Farnèse libre, le dérober à la puissance injuste de ses ennemis, & se réunir tous en sa faveur, de sorte qu'il eût à chacun une obligation égale de son salut. Ces vues étant contraires à celles des François & des Espagnols, ils devoient être exclus de la ligue, avec d'autant plus d'empressement que les premiers étoient soupçonnés d'une secrète intelligence avec le pape.

Le tems se consumoit cependant en discussions aussi subtiles, la république avec ses réponses embarrassées, inspiroit une secrète défiance, & retardoit, l'exécution des desseins des princes: le duc de Parme étoit dans l'obligation ou d'entrer en campagne

ou de licencier ses troupes. Le général Taddée qui regardoit la marche de ce prince comme inévitable, se détermina tout-à-coup à le prévenir & à l'attaquer dans ses propres états; il demanda le passage de son armée au duc de Modène, & celui-ci moins pourvu de forces que de résolution, accorda ce qu'il ne pouvoit empêcher. Aussi-tôt Odoard bouillant de courage & de fureur, marcha vers ses frontières pour se mesurer avec le général du pape; mais M. de Lionne accourut avec de nouvelles propositions de paix. Il offroit au nom d'Urbain VIII une trève pendant laquelle il devoit abandonner au duc la libre possession du duché de Parme & de Plaisance, pourvu qu'on remît l'état de Castro à la décision d'un nouveau pontife. Ces négociations infructueuses donnèrent le tems à la république de s'expliquer clairement. Avant de fixer les termes d'un traité, Ferdinand fit tenir au duc de Parme la somme de trente mille ducats, la république lui en fournit autant, & fit passer par la Lunigiane dans le Modenois deux mille fantassins, dans le

1642.

cas où Taddée auroit formé quelque
1642. entreprise sur le duché d'Este. L'armée du pape étoit composée de dix mille hommes & de quinze cens chevaux', tous gens ramassés sans choix, sans discipline, conduits par des capitaines ignorans & sans expérience. Taddée prétendoit inspirer la terreur par sa seule présence, ou du moins fatiguer le duc de Parme & empêcher la sortie de ses états. Ce prince étoit suspendu entre de continuelles & pressantes sollicitations de ne pas mettre son armée en mouvement, & le danger de la voir se débander faute de paye, sans en avoir fait usage; le grand-duc de Toscane & le duc de Modène avoient envoyé à Venise leurs plénipotentiaires pour dresser & former la ligue projetée. La république convenoit de laisser au duc de Parme sa liberté, par rapport à l'état de Castro, & de se borner simplement à empêcher l'invasion de Parme & de Plaisance; il y eut des difficultés seulement à l'égard de ce que devoit fournir chacun des alliés, & après de longues discussions, on conclut que la ligue mettroit sur pied une armée

de douze mille hommes & de dix-huit cens chevaux, que la république en fourniroit la moitié, & que de l'autre partie le grand-duc y contribueroit des deux tiers & le duc de Modène d'un tiers, & dans une même proportion, tous devoient concourir dans les occasions; ce fut encore dans cette même proportion, qu'on régla les voix du conseil établi pour diriger les opérations. Cette ligue devoit durer dix ans, & tous les princes italiens pouvoient y être reçus en acceptant les conditions établies : elle fut signée par les plénipotentiaires le 31 août, & le jour suivant, ils signèrent également un article secret, par lequel ils s'obligèrent d'assister le duc de Parme par tous les moyens qui leur parurent les plus convenables; le préambule du traité annonçoit au public l'objet de la ligue, en ces termes étudiés : « On regarde comme un » événement si important, la marche » de plusieurs armées contre le duc » de Parme, que n'en pouvant tirer d'exactes conséquences, mais » jugeant au moins que c'est une occasion des plus grands troubles en 1642.

1642. » Italie, la république de Venise qui » a toujours desiré la conservation de » la paix, le grand-duc de Toscane » qui ne la desire pas moins, & le » duc de Modène également jaloux » d'y concourir, se proposent de chercher conjointement ensemble tous » les moyens de remédier aux maux » qui en résulteroient; ils ont reconnu » comme un des meilleurs pour concilier leurs soins & leurs opérations, » de conclure & d'établir une ligue & » une union, tant pour leur propre défense que pour conserver la paix entre les princes leurs alliés de la manière la plus stable ». On ne concevoit pas quel étoit le but de tant de précautions & de finesses entre les alliés; les conditions précises de la ligue furent inconnues pendant quelque tems, & les événemens qui suivirent dévoilèrent suffisamment les passions & les intérêts de ces princes.

L'armée des Vénitiens postée à Rovigo, & les milices du grand-duc près de Frignano, avoient rendu plus docile le général du pape, & suspendu l'invasion du duché de Parme; la médiation des princes contenoit à peine

Odoard, qui frémissoit de courroux en voyant un corps de cavalerie de 1642. trois mille hommes, qui vouloient marcher à l'ennemi ou se retirer faute de paye. L'Italie étoit impatiente de voir le développement de ces grandes affaires, & cependant le grand-duc célébroit à Florence la naissance de son premier enfant. Après deux accouchemens malheureux, la grande-duchesse donna un héritier à ses états le 14 août ; la joie extraordinaire que le grand-duc & ses peuples témoignèrent de ce favorable événement, n'interrompit point les préparatifs de guerre. L'armée, au nombre de huit mille fantassins & de mille chevaux, marcha vers les frontières ; Cortone étoit le centre de réunion. Le prince Mathias en eut le commandement ; on lui donna pour lieutenant, le mestre-de-camp del Borgo : le général Piccolomini, comme vassal de la maison de Médicis, avoit offert de servir le grand-duc en cette occasion, mais la valeur de ce guerrier fut regardée comme plus utile à la maison d'Autriche.

Les ambassadeurs des différentes

1642. puissances combattoient à Rome par le moyen de ces vils assassins surnommés *les braves* ; le marquis de Los-Velez, ambassadeur d'Espagne, ne pouvant souffrir que l'évêque de Lamégo voyageât avec le titre & le train d'un ambassadeur, cherchoit tous les moyens possibles de l'attaquer lâchement. Mais l'évéque escorté de son côté par une troupe de ces mêmes gens, osa le prévenir ; il s'éleva entre ces gens armés une querelle au milieu de laquelle il en périt quelques-uns, beaucoup furent blessés, & cette batterie excita dans Rome une extrême confusion. L'évêque ayant quitté la ville fut poursuivi par la vengeance des Espagnols ; le vice-roi Médina-las-Torrès sachant qu'il devoit débarquer à Livourne, y envoya le hardi Pezzuola avec soixante hommes armés pour l'enlever & le conduire à Naples ; par un heureux hazard, le grand-duc fût instruit de ce dessein avant que Pezzuola fût arrivé à Livourne, & eut le tems d'en prévenir l'exécution. Les Espagnols s'étoient retirés de Rome, le vice-roi de Naples menaçoit l'état ecclésiastique ; tous ces évènemens imprévus décon-

certoient les gens du pape & de son général ; à peine informés de la conclusion de la ligue, voyant qu'on préparoit de tous côtés une puissante résistance, ils retirèrent leurs armées plutôt que de se jetter sur le duché de Parme. 1642.
Odoard au contraire, encouragé par l'union conclue entre les princes, & par les dissentions intérieures de la cour de Rome, préféra au parti de licencier son armée, celui de la faire agir & de tenter le sort. Il obtint le passage par les états du duc de Modène, & le 12 septembre entra dans l'état ecclésiastique, à la tête de trois mille chevaux; il sema la terreur parmi le peuple qui l'habitoit, & s'ouvrit une route glorieuse sous de favorables auspices; il s'approcha du fort d'Urbain, & après quelques coups de canon, s'en étant rendu maître, il s'y arrêta quelque tems sans que personne osât s'y opposer. L'armée du pape qui s'étoit avancée à peu de distance, fut saisie d'une telle frayeur que plusieurs compagnies prirent la fuite, quoique les généraux Mattei & Malavigia présentassent la pointe de l'épée aux officiers, & même en eussent blessé quelques-

1642. uns à mort : l'exemple de ces fugitifs en entraîna tant d'autres, qu'il ne resta que quinze cens hommes avec les généraux ; cette troupe retirée à Bologne y devint l'objet des huées & des moqueries du peuple. Farnèse poursuivit sa marche le long des remparts de Bologne, qui, saisie de crainte, avoit fait murer ses portes ; il fut paisiblement reçu à Imola, passa à Faenza, & le soir du 18 septembre il arriva à Forli. Dans toute sa marche, ce prince n'exigea que des logemens, des vivres & des fourages pour son armée ; il retint ses troupes dans les bornes de la justice ; il respecta religieusement le droit des gens, & s'acquit une réputation immortelle de modération & d'équité : son armée grossissoit à chaque pas par le concours perpétuel des volontaires qui venoient s'attacher à sa fortune. Il étoit résolu de reprendre l'état de Castro, il se flattoit même de pénétrer jusqu'à Rome, & d'y porter le trouble & la confusion.

Une résolution si hardie & si périlleuse fut hautement désapprouvée par le grand-duc de Toscane & par la

république de Venise ; au moment où il avoit fait marcher son armée, ce prince avoit déclaré trop ouvertement ses projets à ses collègues. Quoiqu'il témoignât sa reconnoissance aux alliés, il leur avouoit en même-tems que tous leurs secours étoient infructueux s'il ne s'aidoit de ses propres forces ; il employa même avec eux ce proverbe « *que le fol voit mieux dans* » *ses propres affaires que le sage dans* » *celles d'autrui* (a) ». Il convint que la résolution étoit violente, comme toutes celles qui étoient l'effet de la nécessité : il ajouta qu'ayant mis son armée sur pied plutôt par l'attachement de ses sujets que par l'espoir du gain, il couroit risque de tout perdre s'il ne se mettoit en campagne avant l'hiver ; qu'enfin ces réflexions l'avoient déterminé à ne pas attendre les longues & incertaines négociations de la ligue. Quoique ces déclarations fussent raisonnables en apparence, la république & le grand-duc imaginèrent que Farnèse n'avoit d'autre objet que 1642.

(a) Il pazzo sà meglio fatti suoi, che il savio, quelli delli altri.

1642. de précipiter la ligue dans un extrême embarras.

Rome étoit cependant fort déconcertée des événemens qu'elle n'avoit pas prévus ; le pape craignant que le grand-duc ne réunît aux troupes d'Odoard celles qu'il avoit rassemblées sur les frontières, fut surpris d'une telle épouvante, qu'il croyoit déjà voir ces deux princes aux portes de Rome. La mémoire du connétable de Bourbon, & la prison de Clément VIII, se retracèrent à l'imagination du vieux Urbain, & pour ne pas irriter le vainqueur, il daigna suspendre l'excommunication lancée contre lui. Dans son extrême confusion, il se hâta de faire de grands approvisionnemens pour soutenir le siége, fit réparer les murailles, élever des fortifications, députa des cardinaux & des prélats pour diriger toutes ces opérations ; il se transporta dans le palais du Vatican, afin d'être à portée de se refugier dans le château avec les trésors de Sixte V, & le peuple qui craignoit les horreurs du pillage étoit dans un trouble excessif. M. de Lionne profita de cet effroi général pour tâ-

cher d'induire le pape à se contenter d'un accord réciproque, & à mettre Castro en dépôt entre les mains de quelque prince neutre. 1642.

Si le grand-duc moins exact à observer les précautions de la ligue, avoit uni ses forces à celles d'Odoard, la surprise de Rome étoit facile, & les ennemis des Barberini auroient aidé les vainqueurs à saccager la ville: c'étoit là où tendoient les vues de Farnèse, & dans ce dessein, au lieu de poursuivre sa marche par la Romagne, il demanda le passage par le grand-duché. Ferdinand l'accorda, mais Odoard demeura fort surpris lorsqu'il vit son beau-frère dans des sentimens tout-à-fait contraires aux siens; Ferdinand lui fit les plus pressantes instances, afin de le dissuader de son entreprise, & le prince Mathias n'omit auprès de lui ni avis ni conseils. Etant entré dans le grand-duché à Galeata, ayant passé par le Casentin à Arezzo, il étoit résolu de poursuivre sa route & d'entrer de nouveau dans l'état ecclésiastique vers Pérouse. Si la ligue eut consenti au recouvrement de Castro & à l'entretien de l'armée jusqu'au

moment où il seroit en possession de
1642. cet état, Odoard eût consenti à ce qu'on lui demandoit; il n'écouta point d'autres propositions, & rempli des idées peut-être chimériques que lui inspiroit la frayeur du pape & celle des Romains, il se hâta de poursuivre sa marche dans l'état ecclésiastique, se plaignant amèrement de la foiblesse du grand-duc & de ses conseils. Ferdinand réfléchissoit, que Taddée sorti de Bologne à la tête de deux mille fantassins & de mille cavaliers, suivoit le duc de Parme, qu'il devoit se réunir près de Rome à une armée conduite par le cardinal Antonio, qui venoit au-devant de lui: il considéroit que si le duc se trouvoit au milieu des Barberini, il n'avoit d'autre refuge que la Toscane, où les armées du pape ne manqueroient pas de le poursuivre, ce qui attiroit la guerre dans le sein de la Toscane. Malgré tout cela, le duc de Parme protégé jusque sur les frontières par l'armée du grand-duc, poursuivit sa course, exigeant des contributions des sujets du pape & s'empara de la ville de Piève, où il jugea qu'il étoit à propos

de faire repoſer ſes gens ; ayant ſoumis à ſon obéiſſance tout le voiſinage 1642.
de cette place, il envoya un trompette à Orvietto, ſignifier à la ville de ſe rendre, menaçant de brûler tous les environs en cas de réſiſtance. Lorſqu'il fut ſûr que le grand-duc de Toſcane lui refuſoit de s'unir avec lui contre l'état eccléſiaſtique, il comprit qu'il lui étoit difficile de pénétrer dans l'état de Caſtro, & réſolut de ſe fortifier dans le poſte qu'il occupoit, de conſerver la ville de Piève & celle de Caſtiglione ſur le lac de ce nom, afin d'y attendre un ſecours de quatre mille hommes d'infanterie & de cinq cens chevaux, que le prince François ſon frère devoit lui amener de Parme par la Toſcane. Mais le trouble & l'effroi croiſſant à Rome de plus en plus, on permit à M. de Lionne de faire la propoſition de dépoſer entre les mains des princes ligués le duché de Caſtro, l'objet de la guerre : le cardinal Spada ſe rendit à Viterbe pour y conclure & y ſigner le traité.

Cette propoſition trouva auprès de Ferdinand l'accueil le plus favora-

1642. ble, & de la part d'Odoard Farnèse une extrême résistance; il étoit toujours désespéré de se voir arracher l'espoir de passer dans l'état de Castro, & de profiter de l'épouvante d'Urbain VIII; il se plaignoit que le grand-duc adoptant servilement l'indolence de la république, l'eût arrêté au milieu de ses triomphes, & l'exposât sans aucune sûreté aux fourberies & à l'incertitude d'une négociation de prêtres. Il lui paroissoit d'autant plus vraisemblable qu'on l'avoit sacrifié à d'autres intérêts, qu'il avoit reconnu dans le prince Mathias un vif desir de s'unir à lui, de le seconder & de tenter la surprise de Rome: ce jeune prince dans les premiers mouvemens de sa chaleur avoit même exposé à son frère les avantages de la réunion des forces du grand-duché à celles d'Odoard; le duc de Modène alloit se joindre à eux, & les Barberini n'ayant point alors de forces rassemblées, le triomphe paroissoit immanquable, & avec lui la gloire de donner des loix à celui qui jusqu'alors avoit semé dans la triste Italie tant de désordres & de dissentions. Mais la république

s'y opposoit, & le grand-duc joignoit à ses égards pour elle la crainte d'attirer sur ses états le fléau de la guerre. 1642.
Comme cette négociation inutile avoit interrompu la marche de Farnèse, elle avoit aussi donné le tems au cardinal Antonio de rassembler six mille hommes de pied & mille chevaux pour lui fermer tout accès dans l'état de Castro. L'ambassade d'un cardinal chargé des pouvoirs nécessaires pour conclure un traité; la parole donnée à M. de Lionne, pour le roi de France, de déposer Castro & de s'en rapporter au jugement du dépositaire, paroissoient au grand-duc des preuves certaines que le pape inclinoit à la paix; le duc de Parme plus éclairé ne voyoit dans cette conduite qu'un nouvel artifice concerté pour lui faire licencier ses troupes, & donner aux Barberini le tems d'augmenter le nombre de leurs soldats. Cependant, Odoard étoit désormais réduit au point de ne pouvoir rien faire à son avantage, & couroit risque de se voir enfermé par les deux armées des Barberini. Il aima mieux encore suivre le conseil de son beau-frère, quel qu'il

1642. fût, & soutenant à la fois la dignité de son rang & la réputation de ses armes, il consentit au traité.

Le grand-duc avoit sur les frontières de ses états un corps de troupes assez considérable pour donner du crédit à sa médiation; le pape exigeoit la garantie de la ligue, & d'après cette demande, il fallut que chacune des puissances alliées envoyât un plénipotentiaire au congrès. Farnèse étoit révolté de la lenteur qu'entraînoit l'intervention de tant de ministres, & le grand-duc offroit de traiter seul au nom de la ligue, & de recevoir aussi le dépôt en son nom: M. de Lionne vouloit qu'il fût remis entre les mains du roi de France; mais le pape ne vouloit pas souffrir les François aux portes de Rome; le grand-duc d'un autre côté craignoit qu'en admettant près de ses états des garnisons espagnoles, le feu de la guerre ne s'allumât sur les frontières, & la ligue ne vouloit appeller aucun des princes ultramontains. Le plénipotentiaire dont l'unique but étoit de gagner du tems, fomentoit avec adresse ces objets de division, tandis qu'Odoard frémissoit

de colère de se voir la victime, bien plus de ses alliés que de ses ennemis : la nécessité des vivres & des fourages l'obligeoit à poursuivre ses courses, mais le cardinal Spada ne se pressoit pas davantage de hâter l'accord. 1642.
Les ministres s'étant enfin réunis, le congrès s'ouvrit à Castel-Giorgio, dans le territoire d'Orviéto, où le traité fut arrêté, & signé entre le cardinal & M. de Lionne : tandis qu'on attendoit la ratification du pape, les plénipotentiaires de la ligue se rendoient auprès du grand-duc de Toscane qui s'étoit approché de ses frontières, afin d'appuyer & de hâter par sa présence le fruit des négociations. Le duc de Parme s'étoit retiré dans le grand-ducé, ayant mis ses troupes en quartier à Sforzesca pour s'en retourner en Lombardie.

On attendoit cependant la ratification du pape, lorsqu'il s'élva de nouvelles contestations de sa part ; il étoit convenu que le duc de Modène accepteroit le dépôt avec la garantie du roi de France, & le pape exigeoit encore celle de la ligue, ce qui blessoit directement la dignité de Louis XIII,

1642. Le duc de Parme ne devoit pas être appelé dans ce traité ; le pape voulut qu'il le souscrivît lui-même, & cet acte de sa part eût été un consentement tacite de ce qui avoit été juridiquement agité contre lui aux tribunaux de Rome. Les plénipotentiaires avoient accordé que le roi de France demanderoit pardon à sa sainteté au nom du duc, & le pape demandoit qu'Odoard se rendît à Rome personnellement pour cet objet : cette démarche étoit presqu'une confession publique, & Farnèse ne pouvoit certainement l'admettre : le pape exigeoit de nouvelles sûretés pour les Montisti, & substituoit aux expressions les plus claires des clauses captieuses propres à enchaîner le duc de Parme & à l'envelopper de nouveaux embarras. On reconnut l'artifice, & tous se récrièrent contre la mauvaise foi du pontife. M. de Lionne protesta contre l'injure faite à son roi, contre un manquement de parole aussi formel : mais les plus adroits l'accusèrent d'intrigue avec les Barberini. On avoit proposé une trève pour trois mois, elle fut rejettée, Odoard ayant juré

qu'à son retour en Lombardie, il porteroit les armes dans le Ferrarois aux dépens de l'état ecclésiastique. Ainsi finit le congrès de Castel-Giorgio; l'artifice des Barberini l'emporta sur la fureur d'Odoard; ils gagnèrent du tems pour accroître leurs forces, & le réduisirent à manquer de vivres & de fourages aux approches de l'hiver. Ce prince traversa la Toscane, & conduisant sa cavalerie affoiblie par une désertion de près d'un tiers, passa les montagnes de Postoie, & arriva dans le duché de Modène, exposé à la risée des Barberini, & de nouveau couvert de l'espèce d'infamie qu'attiroit sur lui l'excommunication. 1642.

On publioit hardiment à Rome que la rupture du traité n'étoit l'effet que du manque de foi d'Odoard; mais cependant la marche & la réunion des armées obligea le grand-duc à établir son camp à Pienza, afin de préserver ses frontières d'invasion. Ce changement de scène donnoit sans doute aux indifférens un exemple de ridicule dans les secrets politiques. Qui n'eût en effet observé, avec quelle finesse des prêtres avoient réprimé seuls

1642. l'ardeur d'un prince vaillant ; & peut-être même téméraire ? & comment une ligue formée pour soutenir ce prince, une ligue qui avoit tant de forces réunies, pouvoit demeurer spectatrice de cette insulte ? Chacun accusoit les alliés de crainte & de foiblesse, & l'on attribuoit aux conseils du grand-duc l'humiliation du duc de Parme (*a*).

(*a*) En effet la pusillanimité des deux princesses qui avoient élevé Ferdinand, influa non-seulement sur les premières années du gouvernement de ce prince, mais ensuite sur tous les événemens de sa vie. Accoutumé dès l'enfance à un respect servile pour les décrets de la cour de Rome, il en conserva toujours une terreur panique ; quoiqu'il eût éclairé par l'étude, l'esprit qu'il avoit reçu de la nature, quoiqu'il eût appris par elle à juger des choses humaines, il ne put jamais acquérir la force d'agir comme il savoit penser. Combien d'hommes faits, qui conservent encore l'impression des frayeurs qu'ils ont eues dans le premier âge, bien que leur génie, leur expérience & leur raison les désavouent ! Combien est il donc essentiel de choisir celui qui doit compte à tout un peuple, à d'autres nations encore, des instructions qu'il donne à un homme qui doit répondre à son tour du sort de ces millions d'hommes ? (*Note du Traducteur.*)

Les

Les maximes de la république de Venise en étoient cependant la cause principale; elle avoit consenti à la formation de cette ligue, moins pour empêcher que Farnèse se livrât aux Espagnols ou aux François, que pour s'assurer des autres princes, & disposer ainsi des plus grands intérêts de l'Italie. Elle s'inquiétoit peu que le duché de Castro appartînt plutôt au pape qu'au duc de Parme, elle fuyoit toutes les occasions de faire la guerre; & tandis qu'elle jouissoit de sa propre sûreté, elle croyoit satisfaire les autres puissances par ses offices & sa médiation. Les peines d'Odoard la touchoient peu; en cas d'évènement sinistre, ce prince ne pouvoit avoir recours qu'à la ligue ou bien à elle-même, & volontiers elle l'eût accueilli pour le dominer. Les suites du traité de Castel-Giorgio l'auroient difficilement émue, si d'après leurs propres désavantages, les alliés ne l'eussent par de nouvelles impulsions, forcée de prendre à eux-mêmes un intérêt plus sincère. 1642.

A peine le duc de Parme fut-il arrivé dans ses états, qu'il chercha les moyens de venger ses injures; ses pre-

miers desseins étoient d'envahir le Fer-
1642. rarois ; & le duc de Modène jaloux de recouvrer cet état ravi à ses ancêtres par la même injustice, n'eût pas manqué de lui prêter son appui. Ces deux princes, désormais fatigués de l'indolence de la république & de l'opiniâtreté avec laquelle le grand-duc embrassoit son parti, avoient concerté l'union de leurs forces pour envahir l'état ecclésiastique ; ils étoient encouragés à ce dessein par cette épouvante qu'avoient causée à Rome les armes du duc. Mais quoique Ferdinand fût persuadé que le pape ne restitueroit le duché de Castro que par la force, & qu'on ne pouvoit attendre de tranquillité que par la voie des armes, il ne pouvoit approuver une résolution si inconsidérée : il voyoit la ligue entraînée à faire la guerre, non par son propre mouvement, mais par le caprice des autres, & cette contrainte devoit nécessairement entraîner sa dissolution : il ne pouvoit approuver une guerre dont le succès étoit fondé seulement sur la terreur des ennemis, & sur le seul motif, qu'on ne pouvoit maintenir autrement ses forces : il ob-

jeƈtoit que n'en ayant pas aſſez pour s'emparer de Bologne ou de Ferrare, 1642.
la ſaiſon étoit déſavantageuſe pour entrer en campagne; ſi les mouvemens d'un prince allié devoient obliger la ligue à le ſécourir, cela ne ſe pouvoit dans l'inſtant préſent avec aucune apparence de ſuccès. Si la ligue ſe déterminoit jamais à l'attaque, ce devoit être mûrement, & de manière à conſerver le crédit qu'elle avoit acquis en Italie & parmi les ultramontains. Ces conſidérations furent communiquées par le grand-duc à la république de Veniſe, afin qu'elle réprimât l'impétuoſité de ces princes, & qu'au moyen de projets plus ſages & de délibérations plus mûres, on pût agir de concert contre l'ennemi du repos public. Le grand-duc avoit un intérêt d'autant plus particulier à prévenir cette téméraire entrepriſe, que les Vénitiens pouvoient tirer de grands avantages de la nature de leur pays où il leur étoit facile de ſe défendre avec peu de troupes, au lieu que le moindre mouvement pouvoit attirer ſur le grand-duché toutes les forces de l'état eccléſiaſtique. Mais il paroiſſoit difficile

de faire changer de résolution au duc
1642. de Modène, tandis qu'il avoit formé avec le duc de Parme un plan de campagne qui leur promettoit de grands avantages. Ils devoient surprendre Cento, s'en emparer, & fortifier ce poste de manière qu'il pût résister à toutes les attaques. Cette ville défendue par le Rhin, ayant devant elle Bologne & Ferrare, soutenue par les états de la république, leur paroissoit une situation favorable pour inquiéter les ecclésiastiques sans les craindre. Ils se flattoient de faire impunément contribuer les villages voisins du Bolonois & du Ferrarois à l'entretien de leurs troupes, jusqu'à ce que le printems leur fournît les moyens d'agir avec plus de gloire. Mais le duc de Mantoue convaincu qu'il étoit plus expédient de déclarer formellement la guerre, que de se consumer à de petites attaques inutiles & ruineuses, résolut sous différens prétextes d'abandonner Farnèse, d'envoyer vers la république de Venise, & de former avec elle une ligue offensive. Il étoit alors moins facile d'appaiser le courroux d'Odoard, de l'engager à concourir à ses desseins & de

ſe ſoumettre à ſes délibérations. Mécontent de ſon beau-frère, il ne put ſe taire ni diſſimuler ; il reprocha publiquement à ſon envoyé que depuis la retraite de l'ambaſſadeur de France, il n'étoit reſté à Rome que ceux *de Toſcane*, *de Bologne & de Ferrare*, aſſimilant ainſi la Toſcane aux fiefs dépendans de l'égliſe. La fierté de ce prince, ſon courage n'admettant point les conſeils d'autrui, le rendant incapable de ſe conformer aux vues de la ligue, fut cauſe que les alliés ſe déterminèrent enfin à le laiſſer en pleine liberté. 1642.

Si le grand-duc de Toſcane ſe fatiguoit à maintenir l'union entre les princes de la ligue, les Barberini n'oublioient rien pour y introduire la diviſion ; pleins de dépit d'avoir un frein qui les empêchât d'exercer à leur gré la fraude & la violence, ils imaginèrent de flatter le grand-duc de le ſéparer de l'alliance des autres princes, eſpérant qu'elle ſeroit bientôt rompue entre les Vénitiens & le duc de Modène. François Barberini, le plus fourbe de tous, ne rougit pas d'écrire lui-même à Ferdinand, « que le pape n'avoit pas

1642. de plus grand desir que de regarder le grand-duc comme son fils aîné ; qu'en acceptant ce caractère, il pouvoit demander toutes les satisfactions possibles pour lui & pour ses frères ; que ce seroit une gloire plus solide de procurer la paix à l'Italie, que de concourir avec les autres à faire la guerre au vicaire de Jesus-Christ, & de porter du dommage aux domaines de la sainte église ». Barberini chargea le nonce du pape de communiquer cet écrit au grand-duc. Ce prince répondit « que les Barberini avoient à se reprocher de graves erreurs ; qu'ils l'avoient de bonne heure averti de ne plus croire à leur parole ; que sans cette expérience, il n'auroit pas refusé des offres si gracieuses ; mais que sa volonté étoit liée à celle de ses collègues, & que d'ailleurs son devoir ne lui permettoit pas de les écarter du respect qu'ils devoient au pape & au saint-siège ». Ils continuèrent cependant à répandre la division parmi les alliés. Ils avoient donné au roi d'Espagne la satisfaction de bannir de Rome l'évêque de Lamégo, & le vice-roi de Naples avoit promis de conduire quelques troupes de cavalerie sur les fron-

tières pour défendre le pape des incursions de Farnèse : le roi d'Espagne s'étoit chargé d'interposer sa médiation auprès du grand-duc, & cette médiation fut même appuyée par celle de l'empereur. Ils s'efforçoient tous de lui persuader que les négociations pour le duché de Castro n'étoient pas encore rompues ; & par les fausses & artificieuses insinuations d'un moine son frère, le cardinal Spada cherchoit à persuader à toutes les cours que le duc de Parme seul avoit manqué de foi à Castel-Giorgio. La cour de Rome vouloit combiner ces négociations de manière, ou que la ligue ne les regardât que comme suspendues, ou qu'au moins saisie d'une défiance secrète, elle demeurât dans l'inaction tout l'hiver ; l'ambassadeur de l'Empire proposoit de comprendre dans la ligue le pape & l'Espagne, & de maintenir par une telle réunion, la restitution de Castro, telle qu'elle avoit été arrêtée ; ce qui pouvoit sans effusion de sang rendre le repos à l'Italie. Le grand-duc se défendit avec fermeté de toutes ces intrigues : il répondit qu'il n'étoit pas l'arbitre de la ligue ; il renvoya

1642.

1642. les ministres de l'Espagne & de ceux l'Empire aux volontés de la république, & persuadé que la force étoit le seul moyen de réduire à la raison le pape & ses neveux, il ordonna de nouvelles levées, & pressa la république de déclarer ses intentions sur les opérations qu'on pourroit entreprendre au printems.

CHAPITRE III.

Les princes alliés concluent à Venise une nouvelle ligue offensive, & portent la guerre dans l'état ecclésiastique. Suites de cette guerre en Lombardie & en Toscane. Il s'ouvre un nouveau congrès à Venise, & la paix est enfin conclue par la médiation de la France. Les conditions sont à peine remplies, que le pape meurt.

On discutoit à Venise les intérêts de la ligue dans les conseils que tenoient ensemble les ministres des alliés; le duc de Modène y avoit envoyé

le prince Louis son frère ; le grand-duc y députa Jean-Baptiste Gondi, 1642. premier secrétaire d'état en Toscane : ce cavalier avoit donné en France de si grandes preuves d'intelligence & de sagacité dans les affaires, qu'après la mort de Cioli, Ferdinand lui avoit remis ses emplois. On n'avoit jamais rien examiné si mûrement & si scrupuleusement que le fut cette ligue offensive, qu'on vouloit former pour attaquer l'état ecclésiastique ; jamais aussi les intérêts des princes italiens ne furent si compliqués : il falloit de grandes précautions & une adresse infinie pour ne point se brouiller avec les princes ultramontains, & soutenir à la fois l'autorité de la ligue & sa réputation ; les changemens arrivés à la cour de France, & dont on ne prévoyoit pas encore les suites, embarrassoient les plénipotentiaires. Marie de Médicis avoit fini ses jours à Cologne dans la misère, jointe aux humiliations qu'elle entraîne; après avoir joui de ce triomphe barbare, le cardinal de Richelieu avoit lui-même terminé sa carrière, & consolé par sa mort un peuple las de son gouverne-

1642. ment. Le cardinal Mazarin lui avoit succédé ; il étoit moins cruel, moins entreprenant, moins audacieux, mais aussi méchant & peut-être plus dissimulé : créature des Barberini, quoiqu'il se montrât mécontent de la cour de Rome, il ne laissoit pas de nuire secrètement à la ligue. D'un autre côté, les humiliations dont les ministres d'Espagne ne rougissoient pas de se couvrir vis-à-vis du pape, & les fâcheuses suites qu'auroit eues pour les alliés la réunion des forces de la monarchie & celles des Barberini, donnoient à ces princes de vives inquiétudes ; le grand-duc avoit plus lieu d'en avoir que tout autre, une nouvelle disgrace l'ayant instruit de la mauvaise volonté des Espagnols.

Le prince Jean-Charles, général des troupes de mer sur la Méditerranée, alloit commencer l'exercice de sa charge ; les escadres de Naples, de Sicile, de Gènes, réunies à celles du grand-duc, formoient une flotte de vingt-quatre galères & d'un nombre de vaisseaux proportionné à celui des galères : ce prince devoit conduire en Espagne des troupes destinées à ré-

duire les rebelles de Catalogne, & se présenter à la cour qui, pour être plus voisine des opérations, résidoit alors à Sarragosse. Après un nombre infini de débats & de contestations, le cérémonial avoit été fixé, le prince avoit obtenu la préséance sur les grands, quel que fût leur rang ou leur dignité. Lorsqu'il approcha des côtes de Valence, il notifia son arrivée à la cour, qui envoya aussi-tôt à sa rencontre avec empressement & magnificence. Mais comme il se rendoit à Sarragosse, il fut joint par un courier extraordinaire, qui le prévint que Philippe étoit parti pour retourner à Madrid. L'orgueil des grands n'ayant pu se plier à céder au prince, malgré les ordres du roi, ils s'éloignèrent de la cour, & le comte-duc ne voulant pas leur donner cette mortification, tandis que les circonstances exigeoient plutôt qu'on les caressât, se servit pour les satisfaire de ce grossier artifice. Il fut aisé de découvrir une tromperie si mal-adroite, & le prince Charles en témoigna le plus vif ressentiment. On voulut attribuer cette erreur à l'intelligence bornée

1642.

d'un ſecrétaire, mais le prince ne put
1642. raiſonnablement admettre une ſi mauvaiſe excuſe, & la regarda comme auſſi injurieuſe que l'affront même qu'il avoit reçu. En vain Philippe preſſa ſon retour avec de nouvelles inſtances, il colora ſes refus de quelques raiſons frivoles; plein de dépit, & de mépris pour le comte-duc & les grands, il courut ſe rembarquer & revint à Livourne. Une injure auſſi ſenſible irrita tellement la reine & les gens les plus ſages du royaume, que cette audace ſervit même à précipiter la chûte de ce miniſtre odieux. Le grand-duc s'en plaignit hautement à tous les ambaſſadeurs du roi en Italie, leur reprocha l'ingratitude de cette couronne, & le peu de ſouvenir qu'elle conſervoit des ſervices que lui & ſes prédéceſſeurs lui avoient rendus dans les circonſtances les plus importantes. Si la monarchie ne ſe fût trouvée dans un extrême degré de foibleſſe, cet évènement auroit bien pu détourner le grand-duc des intérêts généraux de l'Italie & des négociations de la ligue.

1643. Les véritables réſolutions des pléni-

potentiaires étoient toujours incertaines dans les assemblées de Venise : 1643.
c'étoit moins la faute de la république, que l'effet du nombre infini de contradictions qu'apportoient chaque jour les divers projets des alliés. Le duc de Parme offroit de s'unir, si l'on vouloit lui assurer la restitution de Castro, & le garantir de toute autre injure personnelle. Le duc de Modène exigeoit à son tour la restitution de Ferrare, & le grand-duc de Toscane prétendoit, que si chacun s'approprioit le pouvoir d'expliquer ses droits, il en avoit de meilleurs & de plus étendus que personne. Il convenoit cependant avec la république que c'étoit le moyen d'éterniser la guerre, & de détruire à jamais le repos de l'Italie. Il n'étoit pas à propos de s'écarter des vues du premier traité, ni prudent de concerter les opérations d'après lui. Ainsi cette contrariété de desseins & d'intérêts, donnant lieu à beaucoup de petites négociations particulières, ne fit que rendre la conclusion plus difficile, & fournir à la cour de Rome des occasions de répandre la défiance contre les alliés. Le duc de Modène

1643. s'étoit transporté à Venise pour engager la république à embrasser comme les siennes propres, ses prétentions sur le Ferrarois, & ce point lui ayant été absolument refusé, occasionna entre la république & lui de nouveaux soupçons. Le prétexte de déclarer la guerre embarrassoit autant que la guerre même. L'inobservance du traité de Castel-Giorgio ne paroissoit pas un point suffisant; la restitution de Castro sembloit inutile, parce qu'il étoit très-facile à un autre pape de le reprendre. Mais aussi le duc de Modène trouvoit étrange de faire la guerre pour autrui sans recouvrer son propre patrimoine, & cependant le tems s'écouloit en négociations infructueuses. Les Barberini plus adroits à en profiter, se fortifioient dans le Ferrarois sur les rives du Pô, malgré les conventions faites entre la république & l'état ecclésiastique; alors les Vénitiens se persuadèrent qu'il ne falloit pas se consumer en discours académiques, mais qu'il falloit enfin résoudre & agir.

La république dirigea donc ses forces de ce côté, & le duc de Parme s'offrit de la servir avec deux mille

cinq cens chevaux. Déjà ce prince avoit médité une nouvelle expédition vers le duché de Castro, ayant fait embarquer sur la rivière de Gènes des troupes pour surprendre la roche de Montalto, croyant les rejoindre par terre en traversant la Toscane. Mais le grand-duc désapprouvant cette résolution inconsidérée & craignant toujours d'attirer la guerre dans ses états, lui refusa le passage, ce qui l'engagea de se tourner du côté de la république & de s'unir avec elle. Mais celle-ci ne voulut pas se rendre suspecte à la ligue, qui ne craignoit plus désormais que le duc de Parme se laissât séduire à aucun des princes ultramontains. La ligue même ne les redoutoit plus, & se trouvoit en pleine liberté d'agir pour le bien de l'Italie. La cour d'Espagne étoit occupée des révolutions qui devoient suivre la chûte du comte-duc; la France avoit en ce moment plusieurs entreprises commencées, & la mort de Louis XIII étoit toute récente. Les plénipotentiaires résolus de ne plus ajouter foi aux tromperies des serviteurs du pape, déclarèrent que le motif de leurs opérations 1643.

1643. étoit de terminer les troubles occasionnés par l'invasion du duché de Castro, & de pourvoir aux droits & aux intérêts de chacun selon que les circonstances l'exigeroient. On résolut de répartir également les opérations de la guerre entre la Toscane & la Lombardie, afin que les avantages ou les pertes fussent en même proportion pour les alliés. Le grand-duc proposa de redoubler les forces de la ligue, & d'en former deux armées, l'une en Lombardie & l'autre en Toscane ; on invita d'abord le duc de Parme de s'y joindre, mais sa fierté, ses prétentions au commandement général empêchèrent les alliés de l'admettre. Les Vénitiens commencèrent les hostilités par mer & sur le Pô, & enfin le 26 mai, les plénipotentiaires conclurent & signèrent le traité de la ligue offensive.

Les forces de la ligue montoient à dix-huit mille fantassins, & à deux mille sept cens cavaliers ; on partagea ce nombre de troupes en deux corps d'armée ; on en destina un pour la Lombardie, sous le commandement de celui que choisiroient la républi-

que & le duc de Modène ; l'autre devoit ſe rendre en Toſcane ſous les ordres du grand-duc, afin d'agir de concert, & dans le même inſtant contre l'état eccléſiaſtique. Ces deux armées devoient marcher ſous les drapeaux de la ligue ; on y voyoit deſſinées les armes des princes alliés avec ces mots, *Pro bono pacis*. On promit tous les efforts poſſibles pour la réintégration d'Odoard Farnèſe qui fut de nouveau expreſſément invité à concourir aux opérations ſous les conditions acceptées par les alliés. On fixa dans une juſte proportion les voix des collègues dans le conſeil qui devoit diriger les opérations, & chacun des alliés promit de n'accepter aucun accommodement ſans le commun conſentement de toutes les parties. 1643.

La publication de ce traité fut précédée par les hoſtilités ; la république qui avoit occupé les rives du Pô, étendit d'abord ſes conquêtes vers la Poleſine : le duc de Parme ne pouvant plus contenir ſon armée dans ſes états, s'avança vers le Ferrarois, & s'empara facilement de Bondeno & d'Oſtellata : il s'y fortifia de manière à pouvoir

1643. tirer des pays circonvoisins la subsistance de ses troupes. Le cardinal Antonio Barberini, ayant substitué à la pourpre romaine la lance & le bouclier, commandoit l'armée du Bolonois; le pape se préparant un quartier à Castel-Saint-Angelo, jouissoit de la valeur de ses neveux & du pouvoir qu'ils avoient en Italie. Il fit circuler dans toutes les cours de l'Europe un bref dans le goût des lamentations du prophète; il y déploroit l'aveuglement des enfans de l'église, qui déchiroient le sein de leur mère, & protestoit qu'il n'avoit pris les armes qu'avec le seul desir de réprimer tant d'impiété. Déjà le duc de Modène fatigué de tous les délais, son avant-garde appuyée par les Vénitiens, entra dans le Ferrarois, & prit son poste à Scorteghino voisine d'Ostellata, pour y attendre avec le duc de Parme, l'instant où la république seroit maitresse de toute la Polesine: alors ils comptoient réunir toutes leurs troupes aux siennes, & s'avancer avec plus de forces dans l'état ecclésiastique. Le grand-duc ne tarda pas à s'ébranler lui-même; il fit partir de Florence le 5 juin,

tous les équipages d'artillerie, & lui-même avec toute sa cour prit la route de la Valdichiane, où devoit se réunir toute son armée. Florence après un siècle de tranquillité, n'étoit plus accoutumée à tout l'appareil de la guerre; le peuple suivit son prince jusqu'aux dehors de la ville, accompagna sa marche de vœux & de bénédictions, & la plus grande partie de la noblesse le suivit volontairement. La grande-duchesse resta chargée du gouvernement; le prince Jean-Charles étoit avec le grand-duc; Mathias commandoit l'armée, & Léopold gouvernoit l'état de Sienne. On fit la revue des troupes à Montepulciano (a); le général marquis del Borro commandoit toute l'armée comme lieutenant général du prince Mathias, qui en étoit généra- 1643.

(a) L'armée se trouva composée de huit régimens d'infanterie, partie de nouvelles levées & partie des troupes ordinaires; d'un régiment allemand, de seize compagnies de cavalerie, quatre desquelles étoient des cuirassiers allemands, d'un régiment de dragons, & de cinquante pièces de canon. (*Note de l'Auteur.*)

lissime. Aussi-tôt l'ambassadeur du
1643. grand-duc & l'envoyé de la république
partirent de Rome pour s'en retourner chez eux; le nonce du pape à Venise & celui de Florence reçurent ordre de se retirer. L'ambassadeur de France & les cardinaux della Cueva & d'Albornoz, au nom du roi d'Espagne, firent de nouveaux projets d'accommodement, & proposèrent l'entière observance des articles de Castel-Giorgio : le cardinal Bichi expédié par la cour de France, avec le caractère de son plénipotentiaire, se rendit à Bondeno pour induire le duc de Parme à quelques arrangemens particuliers. Mais il répondit & ses alliés répondirent comme lui, que les traités & les paroles ne servoient plus avec ceux qui avoient manqué de foi, & que la force étoit le seul remède à leurs injustices.

Le conseil de guerre assemblé, on résolut d'abord d'entrer dans l'état ecclésiastique & de partager les troupes en deux divisions; mais ensuite on reconnut qu'il étoit plus avantageux de ne pas diminuer les forces, & l'on se fixa enfin à l'attaque de la

ville de Piève. C'étoit la première ville du domaine de l'église, elle étoit distante d'environ trois milles des frontières du grand-duché, elle étoit défendue des deux côtés par les marais de la Chiane, située sur une colline; les rochers qui l'entouroient étoient les plus puissantes fortifications qui pussent la défendre d'une armée ennemie. Le pape qui en avoit prévu le siége, avoit cependant fait faire quelques travaux, & il avoit envoyé une garnison de deux mille soldats. Ces soins furent inutiles, à peine eut-on fait pointer contre la place quelques pièces de canon, qu'elle commença à parlementer, & au bout de quelques jours la capitulation fut dressée. Le grand-duc vint lui-même de Chiusi pour entrer dans la place, voir sortir la garnison, sans armes, sans enseignes, sans instrumens de guerre, & l'envoyer à Orvietto. De si heureux commencemens annonçoient les heureux succès de cette campagne, & encourageoient les Toscans. Mais les invasions des troupes du pape dans le Modénois, & l'indécision du duc de Parme, dé-

1643.

1643. concertèrent les premiers desseins des alliés. Farnèse voyant désormais la ligue engagée à favoriser sa réintégration, réfléchit que c'étoit sacrifier sa liberté que de s'allier avec les princes, & qu'il tireroit plus de gloire & de profit de son indépendance dans le cas particulier d'un traité. Refusant d'unir ses forces avec celles de la république & du duc de Modène, il résolut de se conserver dans la situation où il étoit à Bondeno, croyant se préparer une route à pénétrer dans l'état de Castro, dès qu'il s'en offriroit une occasion favorable.

Le cardinal Antonio profita de ces désordres; il entra dans le Modénois, où il s'empara sans résistance de différens châteaux; ces évènemens firent changer la disposition où étoient auparavant les alliés d'accroître l'armée toscane, mais le grand-duc voulut poursuivre l'entreprise. Après avoir assuré la possession de Piève par une nombreuse garnison & de nouvelles fortifications, il entreprit le siége de Castiglione du Lac. Cette ville située dans une péninsule sur le lac de Perouse, bien fortifiée, munie d'artille-

rie, étoit encore défendue par une garnifon de trois mille hommes, fous les ordres du duc de la Cornia, feigneur de cette même ville. La fituation ifolée de la place en rendoit l'accès difficile, & les tranchées établies fur la langue de terre qui l'uniffoit au continent, l'affuroient contre toute furprife, tandis que plufieurs châteaux placés autour d'elle en amphithéâtre, & dans une fituation prefqu'auffi favorable, rendoient les fecours & la retraite d'autant plus faciles à ceux qui la défendoient, qu'ayant fur le lac une flotille, compofée de petites barques chargées de gens armés, on pouvoit prévenir l'approche de l'ennemi. A la faveur de la nuit le général del Borro fit travailler fes troupes dans l'eau, s'ouvrit une route par le moyen des fafcines, & gagna trois poftes importans, pour y placer de l'artillerie, dans le deffein d'obliger la place à capituler. Il rencontra dans les affiégés une réfiftance extraordinaire & qu'il n'avoit pas prévue : ils efpéroient un prompt fecours mais la place ayant été battue pendant quatre jours, n'étant plus en état de

1643.

soutenir les assauts, les assiégés ne
1643. pouvant s'assurer d'une retraite, se rendirent à des conditions honorables. Le duc de la Cornia consigna tout ce qui dépendoit de ses domaines & se mit sous la protection de la ligue; le pape à cette nouvelle le déclara rebelle & déchu du fief. Les Toscans se glorifièrent de ce succès, non pas tant par la difficulté de l'entreprise, que parce qu'ils apprirent qu'au moment de sa reddition, le secours du pape, consistant en dix mille fantassins & en deux mille cavaliers, n'étoit qu'à quatre milles de la place. Cette acquisition fournit aux alliés les moyens d'armer une flotille sur le lac, & aux Toscans la jouissance du lac même & la possession de plusieurs châteaux qui étoient sur les bords, sur-tout de Passignano, qui ouvroit l'entrée du Pérugin. Les garnisons nécessaires pour conserver ces conquêtes, énervèrent l'armée du grand-duc, & la république n'expédia pas le renfort qu'elle avoit promis. Le duc de Modène ne pouvant se contenir dans les limites de la guerre défensive, diminua les forces de la ligue, qui séparées en deux

deux corps, se trouvoient affoiblies par l'extraction d'un tiers. Ferdinand 1643.
fit recruter avec précipitation des troupes en Toscane; & pour occuper sur mer le pape & ses neveux, il fit expédier six galères pour désoler les côtes de l'état ecclésiastique, & s'opposer à l'entrée des convois de vivres & de munitions dans les ports du pape.

Les Toscans poursuivoient cependant leurs conquêtes dans le Perugin & sous les yeux de l'armée pontificale, qui s'approchant toujours, n'osoit en venir à une bataille; ils brûloient des châteaux & dévastoient les campagnes. Le premier essai de valeur que fit l'armée du pape, fut de tenter avec un détachement de trois mille fantassins & de mille chevaux le recouvrement de la ville de Piève; mais y ayant trouvé de nouvelles fortifications, ayant donné le tems aux secours d'arriver, ils furent repoussés avec perte (*a*). En même-tems, sous la ville de Nomentola, également assiégée

(*a*) Il y eut quatre-vingts morts & cent vingt blessés.

1643. par les troupes du pape, le duc de Modène rompit un corps de quatre mille combattans, en laissa huit cens sur le champ de bataille, & fit environ trois cens prisonniers. Depuis ces succès, les armées du Perugin demeurèrent presqu'oisives, sinon qu'au moyen de quelques détachemens, on contestoit de part & d'autre la possession de ces petites terres.

Cependant une guerre plus dangereuse s'allumoit entre le pape & le grand-duc au sein de la Toscane: les ecclésiastiques animés par leur chef suprême se révoltoient, & par une conduite séditieuse, offensoient également le pouvoir & la dignité du prince. L'évêque de Montepulciano déclara *ex cathedrâ* que cette guerre étoit de la dernière injustice, & qu'aucun prince ne pouvoit sans impiété porter les armes contre le pontife. Les moines en faisoient le sujet perpétuel de leurs discussions théologiques, & Ferdinand se vit enfin obligé d'exiler de ses états tous ceux d'entre eux qui n'y étoient pas nés: il mit en sequestre les revenus que possédoient en Toscane les Barberini & leurs par-

tisans : il y mit également toutes les commanderies de l'ordre de Malthe, 1643.
parce que cet ordre avoit envoyé ses galères au secours du pape & commis plusieurs hostilités contre les Toscans. Les autres princes de la ligue se comportèrent avec une heureuse conformité dans cette occasion, & n'épargnèrent aucun acte de rigueur contre les plus séditieux.

Les alliés assemblèrent de savans ingénieurs de leurs états, & l'on parvint à détruire au moyen de la poudre, l'antique muraille fondée par les Romains pour empêcher les eaux de la Chiane de se dégorger dans le Tibre & les repousser dans l'Arne. L'opinion où étoient les Romains & les Florentins, que les inondations de leurs villes étoient causées par cet amas d'eaux, les avoit engagés à se les renvoyer mutuellement ; mais enfin Rome superbe & puissante avoit élevé cette fameuse digue, que Clément VIII fit encore accroître. Les Toscans en firent sauter environ trente-cinq brasses, & firent refluer vers Rome une grande quantité d'eaux.

Cet événement mit la désolation

1643. dans cette ville, le pape pleuroit & paroiſſoit deſirer la paix; les tréſors de Sixte V ſe diſſipoient, le peuple étoit accablé ſous le poids des impôts; mais les Barberini ne pouvoient ſe réſoudre, ni à reſtituer l'état de Caſtro, ni à recevoir des conditions d'autrui. Cependant comme le cardinal Bichi traitoit à Florence au nom du roi de France, il fallut élire un plénipotentiaire, qui traitât avec la ligue au nom du pape. Ce fut le cardinal Donghi, qui par les promeſſes de l'obſervance du traité de Caſtel-Giorgio, vouloit aſſembler un congrès, & ne ſe promettoit pas moins que les autres, d'endormir les alliés par de nouvelles intrigues & de nouveaux artifices. Cependant le grand-duc rejeta toute eſpèce de traité, & avec de nouvelles milices, formant une diviſion qui parcourut l'Ombrie, avança ſes conquêtes juſqu'auprès de la ville de Caſtello. Le prince Mathias fatigué de ſon inaction dans le Perugin, eſſaya pluſieurs fois d'attirer l'ennemi au combat & de tenter le ſort d'une bataille; mais un corps de trente mille fantaſſins & de deux mille cavaliers, avec quatre pièces de canon;

s'étant détaché de l'armée des Barberini pour tenter quelque surprise sur les frontières du grand-duché, le prince Mathias le sut, le poursuivit & le joignit près de Mongiovino. Quoique les troupes du pape se fussent fortifiées avec avantage sur la colline, elles furent attaquées avec tant de vigueur, qu'elles se virent contraintes à se renfermer dans le château. Les Toscans brisèrent facilement les foibles barrières que leur opposoient les fortifications, prirent cette petite place d'assaut, s'emparèrent de l'artillerie, firent périr plus de mille des soldats du pape & firent les autres prisonniers. Au nombre de ceux-ci, étoient le mestre-de-camp général Saint-Vincent de la Marre, dix officiers généraux & dix-huit capitaines. On juge aisément de l'allégresse des Toscans; les prisonniers & les drapeaux furent conduits en triomphe à Florence, & depuis cette journée les armes du grand-duc ne trouvèrent plus d'opposition dans le Perugin; son armée s'empara de toutes les terres circonvoisines; elle s'avança vers Perouse & campa à trois milles de cette ville.

1643.

Une ſemblable victoire demandoit
1643. que les vainqueurs s'occupaſſent à en tirer quelque fruit; l'armée des Barberini demeuroit campée ſous la forteresse de Perouſe, & cette ville bien fortifiée étoit auſſi bien munie : les garniſons avoient affoibli l'armée du prince Mathias, qui ne ſe croyoit plus aſſez de forces pour entreprendre un ſiège ſi long & ſi périlleux. On crut que le blocus étoit l'opération la moins haſardeuſe, quoique la plus longue, & d'un ſuccès plus incertain, parce qu'il donnoit le tems à l'arrivée des ſecours promis par la république. L'armée s'étant ainſi poſtée entre Perouſe, Aſſiſi & Todi, ravagea tous les environs, elle en retira un butin conſidérable ; & par la démolition de tous les moulins ſur le Tibre, déſeſpéra les habitans qui menaçèrent de ſe révolter, quoique ſoutenus par la préſence du cardinal Barberini. Ce plan d'opérations auroit conduit le prince Mathias à ſe rendre maître de cette ville ; mais par une fatalité attachée à toutes les aſſociations, rarement les membres agiſſent de concert. La foibleſſe & la lenteur des Vénitiens

dans la Lombardie, la situation purement défensive où s'étoit restreint le duc de Modène, avoient donné aux Barberini le tems de rappeller toutes leurs forces dans le Perugin. Ils connoissoient toutes les conséquences du progrès des Florentins; ils rassemblèrent des troupes de tous côtés dans l'état ecclésiastique, & formèrent une armée de vingt-quatre mille hommes qui arrêta le cours des victoires du grand-duc. Ce prince avoit de justes sujets de blâmer des alliés qui négligeoient si fort les intérêts communs. Il protestoit que bien qu'il eût à lui seul la charge de toute la guerre, il auroit encore su la conduire avec ses propres forces sans le secours des autres. Ces reproches engagèrent la république à lui accorder quelque renfort; mais pour affoiblir son armée devant Perouse, les Romains partagèrent leurs troupes en trois corps, & obligèrent le prince Mathias à réunir toutes celles qu'il levoit dans l'Ombrie, afin de résister à leurs attaques. Ensuite, ils séparèrent de leur armée du Bolonois un détachement de quatre mille hommes d'infanterie & de mille cavaliers 1643.

1643. qui traversèrent l'Appenin, s'introduisirent dans le grand-duché, pénétrèrent sur la montagne de Pistoie, & s'apprêtèrent à surprendre cette ville. Elle étoit dépourvue d'hommes & de munitions pour soutenir un siège; le grand-duc ne s'étoit pas cru obligé de garder ses frontières: aussi les Romains n'ayant rencontré aucune résistance, furent animés par l'espoir certain d'une si belle conquête. Mais des ordres prompts & bien exécutés rassemblèrent les bandes des lieux circonvoisins, on amena de Florence & de Prato des munitions & de l'artillerie. Tous les habitans de Pistoie prirent les armes, il se forma dans un moment quatre compagnies de jeunes Pistoyens, animés par ce courage intrépide qu'inspire dans le premier âge, l'amour de la patrie & la gloire de la défendre. La nuit du 2 octobre, à la faveur de la neige & de l'obscurité, les Romains tentèrent l'assaut, & déjà l'échelle étoit appuyée contre les murs; cette attaque n'avoit pas été combinée sans une secrète intelligence avec quelques moines; les généraux du pape ayant trouvé dans les

habitans une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, crurent avoir été trompés & le dirent. Après trois heures d'un combat sanglant & opiniâtre, les Romains furent obligés de se retirer dans leur camp, laissant une grande partie des leurs sur le champ de bataille & leurs machines au pouvoir des braves assiégés. Ils ravagèrent, le jour suivant, les campagnes voisines, & reprirent la route de la montagne, répandant sur le villageois craintif & désarmé, le dépit & la fureur dont ils étoient animés. Florence fut effrayée, cependant, d'une ardeur si peu attendue dans les ennemis, l'allarme s'y répandit, & le prince Mathias accourut du camp pour la calmer & donner les ordres nécessaires à sa sûreté. On ne diminua point l'armée du Perugin; on mit des garnisons dans Pistoie & dans Prato, on les pourvut de vivres & d'artillerie; on leva dans la ville de Florence & aux environs un nouveau corps de milice de quinze mille hommes pour garder le Mugello, & empêcher une nouvelle descente de l'ennemi dans le Bolonois.

1643.

La crainte qu'inspiroient à Rome

1643. les progrès des Toſcans dans le Perugin, engagea le pape & les cardinaux à ne rien négliger pour faire lever le blocus de Perouſe; ils dépeuploient les provinces de l'état eccléſiaſtique, entraînant les jeunes gens à la guerre avec violence & ſans les payer. Si les Florentins euſſent pris Perouſe, ils auroient pu ſans réſiſtance paſſer à Rome, & cette réflexion qui rendit dociles les cardinaux qui s'oppoſoient à l'emploi des millions de Sixte V, ſoumit auſſi les Romains au poids énorme des impoſitions. Le pape ſe recommandoit en même-tems à la cour de France, rappellant la généroſité de Pepin & celle de Charlemagne envers le ſaint-ſiège; & ne manquant pas d'accompagner ſes inſtances du ſtyle myſtique & plaintif de ces tems reculés, il imploroit des ſecours contre l'orgueil & l'impiété des alliés. Les Barberini tous d'accord à refuſer la reſtitution de Caſtro, deſirée de toutes les puiſſances médiatrices, la promettoient cependant à chacune d'elles pour les amuſer, & n'omettoient aucun artifice, ou pour retarder l'effet de leur promeſſe, ou pour

ſe la faire rendre. Depuis que le cardinal Bichi au nom du roi de France avoit engagé les alliés à aſſembler à Veniſe un congrès, & à nommer des plénipotentiaires, le cardinal Barberini y apporta, par de nouvelles fourberies, une foule de nouveaux obſtacles. 1643.

Il ne ceſſoit de ſe flatter qu'il feroit une diverſion en Toſcane, & qu'il y logeroit ſes troupes pendant l'hiver qui s'approchoit; & quelque malheureux qu'eût été l'aſſaut de Piſtoie, & de même une autre attaque près du bourg du Saint-Sépulcre & d'Anghiari, il ſe croyoit certain d'entrer dans l'état de Sienne & d'emporter Petigliano. Un nouveau mouvement du duc de Modène dans le Bolonois avoit aſſuré Piſtoie & le Mugello contre de nouvelles incurſions, & donné lieu au prince Mathias de recouvrer ce que les ennemis avoient pris ſur les frontières : mais ces légers ſuccès n'empêchoient pas que le grand-duc ne portât tout le poids de la guerre; ce prince tenoit ſous les armes, ſoit pour attaquer ou pour défendre, vingt-deux mille combattans, nombre ſupérieur

à ses forces, quoiqu'inférieur à celui
1643. que les Vénitiens tenoient dans la Lombardie. Les Romains avoient en effet mis le siége devant Petigliano; ils étoient venus d'Acquapendente au nombre de quatre mille hommes de pied & de six cens cavaliers. La prise de cette place assuroit au pape le pouvoir de placer ses quartiers d'hiver dans le grand-duché; Ferdinand y envoya promptement un corps de trois mille hommes pour la secourir, sans diminuer l'armée du Perugin. Ce siége dura huit jours, mais enfin les Florentins ayant attiré l'ennemi au combat, le défirent complettement, il en périt deux cens sur le champ de bataille; les Toscans firent plus de six cens prisonniers, & les Romains abandonnèrent avec huit pièces de canons, tout le bagage & les machines préparées pour l'assaut. Après cette défaite, les invasions dans le grand-duché cessèrent: l'armée du Perugin auroit profité des nouveaux renforts pour suivre les opérations, si les pluies de l'automne n'avoient rendu la campagne impraticable, ou n'eussent arrêté l'exécution de tous les projets. La même

cause existant dans le Ferrarois, l'effet en fut semblable, & tout l'avantage qu'on retira cette année, fut de placer les quartiers d'hiver dans les deux meilleures provinces de l'état ecclésiastique. 1643.

L'expérience avoit enseigné au grand-duc qu'une nouvelle campagne demandoit des soins & des préparatifs considérables ; il chargea le cavalier Gondi de se rendre à Venise pour concerter ses opérations avec la république, & lui demander des secours, d'autant plus nécessaires que la couronne d'Espagne refusoit désormais de tenir les conditions du traité de 1557. Lorsque le grand-duché avoit été attaqué de quatre différens endroits par le pape, Ferdinand demanda au vice-roi de Naples & au gouverneur de Milan, de fournir les secours promis par ce traité, duquel il s'étoit toujours montré religieux observateur. Si un corps de dix mille fantassins & de mille cavaliers eût pu gêner les facultés actuelles du roi d'Espagne, Ferdinand consentoit à le recevoir en différentes parties; & tant de précautions dans ses demandes lui

1643. faisoient espérer raisonnablement quelques égards de la part de Philippe. Mais comme le pape prétendoit en même-tems que ce prince devoit lui fournir des secours comme souverain du royaume de Naples & aux termes des investitures, la cour d'Espagne profitant de la contradiction apparente d'accorder du secours aux deux parties belligérantes, se servit de ce prétexte pour ne fournir ni à l'une ni à l'autre ce qu'elles demandoient. Les loix ont toujours un sort égal dans les débats du puissant avec le foible, & la maison de Médicis persuadée que Côme II s'étoit trompé lorsqu'il s'étoit lié par ce traité, ne manqua pas de rompre cette chaîne lors du traité de Munster.

1644. Le cavalier Gondi agissoit fortement à Venise pour engager la république à faire de nouvelles levées, à augmenter le nombre des troupes, à mettre plus d'uniformité dans les avis & dans les actions : & dans le cas où les Barberini procéderoient sérieusement à un traité de paix, il vouloit que la république en dressât les articles. Le sénat étoit en effet porté à conclure,

s'il étoit possible, une paix qui le délivrât de tous les embarras, & qui pût assurer la tranquillité de l'Italie : il craignoit que cette guerre ne vînt à s'étendre, tandis que le trésor étoit épuisé, que les Turcs menaçoient la république, & que les particuliers craignoient la perte de leurs biens dans la Polésine. Le cardinal Bichi proposoit d'accorder la libre restitution de Castro, & de sauver au duc de Parme l'affront de demander pardon au pontife. Ces offres ne déplaisoient pas au grand-duc, puisqu'elles accordoient la dignité des alliés avec la sûreté publique, & qu'une fatale expérience lui avoit appris que c'étoit sur lui que tomboit le fardeau de la guerre. Mais le duc de Modène ne trouvoit pas juste d'avoir sacrifié ses deniers & risqué son repos sans aucun fruit. D'un autre côté, le duc de Parme prenoit tant de détours, apportoit tant d'incertitude, qu'on prévoyoit des difficultés & des longueurs infinies. La dispute élevée entre la France & l'Espagne au sujet de la médiation, allarmoit encore les esprits ; ces deux puissances ambitionnoient

1644.

1644. toutes deux de faire leur cour au pape; la France avoit la confidence de la république & des Barberini; elle avoit interposé la première son autorité dans le congrès de Castel-Giorgio. Le cardinal Bichi, jaloux de sa grandeur, n'admettoit point de partage, & menaçoit du courroux de la France, tous ceux qui se seroient accordés avec la maison d'Autriche. Arrivé à Venise, il y travailloit avec chaleur pour la conclusion de ce traité, lorsqu'une maladie du pontife interrompit ses progrès; d'ailleurs, malgré ses négociations, il avoit été résolu de s'armer à tout événement, & les Vénitiens étoient convenus d'accroître les forces de la ligue jusqu'à trente mille fantassins & six mille cavaliers; de plus ils préparoient une flotte considérable; une certaine jalousie les animoit à tenter quelque grande entreprise: ce n'étoit pas celle d'étendre la gloire de leurs armes, mais celle de forcer l'ennemi à demander la paix, & de la partager avec le grand-duc. Comme ce prince avoit eu jusqu'alors la supériorité dans toutes les conquêtes, les Vénitiens craignoient qu'il n'usât de ses avanta-

ges, & qu'il ne les ménageât ſans leur participation. Cette rivalité ne fut pas inutile, le cardinal Bichi ayant arrêté avec ſes collègues les articles de la paix, les Barberini que le rétabliſſement du pape rendoit plus hardis, y apportèrent de nouveaux obſtacles. Cette mauvaiſe foi irrita enfin les alliés, & bientôt ils ſe diſposèrent à l'ouverture d'une nouvelle campagne : les petites attaques recommencèrent ſur les frontières du grand-duché, & les Vénitiens aſſaillirent les forts que les Romains avoient élevés de l'autre côté du Pô. Il falloit une action conſidérable pour contraindre les Barberini à la paix ; elle eut enfin lieu à Lagoſcuro où ils furent totalement défaits, & où même le cardinal Antonio ne dut ſa liberté qu'à la viteſſe de ſon cheval. Le vice-légat Caraffe y reſta priſonnier avec beaucoup d'officiers, & d'autres illuſtres perſonnages qui furent conduits à Veniſe. Il n'y eut dans le Perugin que de légères eſcarmouches. Le grand-duc prévoyant la concluſion de la paix fort prochaine, préféra les conquêtes déjà faites à la gloire frivole d'en entreprendre qu'on

1644.

1644. n'auroit pu conserver. Les Barberini ayant fait l'expérience de leur mauvaise fortune, jugeant que la vie du pape étoit désormais de courte durée, consentirent de leur propre mouvement à la conclusion d'un traité. Il fut signé à Venise le 31 mars avec de grandes formalités & après beaucoup de débats, non-seulement pour arrêter les conditions, mais pour fixer le sens grammatical des paroles. La prudence & l'activité du cardinal Bichi reçurent beaucoup d'éloges ; les peuples ressentirent une vive allégresse de cette conclusion, sur-tout les sujets du pape, & ceux des duchés de Parme & de Modène, les plus accablés par les taxes & les malheurs de la guerre.

Ce traité se trouvoit divisé en deux parties différentes ; l'une entre le pape & le roi de France, l'autre entre la ligue & le pape ; par le premier de ces deux traités, le pape, à la considération du roi de France, daignoit absoudre le duc de Parme & lever la sentence d'excommunication : il promettoit de lui rendre l'état de Castro dans le terme de soixante jours, aux conditions qu'Odoard rendroit éga-

lement Stellata & Bondeno, & que chaque partie resteroit exactement 1644. comme avant la guerre. Le second contenoit une récapitulation de vingt & un articles, entre le pape & les alliés, non pas tout-à fait pour régler les accords du roi de France & du pape à l'égard du duc de Parme, mais pour déterminer le tems & la forme de la restitution des conquêtes faites sur l'état ecclésiastique, & la démolition des forts élevés pendant la guerre. On convint que tout seroit remis dans le premier état; & par rapport à la Chiane, on s'en remit aux anciens accords faits entre le saint-siège & le grand-duc de Toscane. On invoqua contre les traîtres les armes françoises, & l'on se promit mutuellement des ôtages. Les princes alliés ne tirèrent aucun fruit de cette guerre, & tous s'affoiblirent au point que leurs états se ressentent encore de cette époque fâcheuse. On fut généralement surpris de ce que les alliés, supérieurs aux Barberini en forces & en avantages, se contentoient d'obtenir d'eux la restitution de Castro, sans ménager leurs propres intérêts; on ne le fut

pas moins de leur voir accepter un
1644. cardinal pour médiateur. Leurs résolutions parurent foibles & mal adroites, les historiens ont parlé de cette guerre comme d'une chose ridicule, & n'ont pas épargné aux alliés les reproches d'ignorance & de lâcheté. Mais aucun n'a pénétré les véritables motifs qui formèrent cette association, ni le véritable état politique de l'Italie. Si l'on considère l'ambition effrénée du pape, & la crainte qu'inspiroit l'agrandissement des François, une révolution sembloit inévitable : si le duc de Parme réduit au désespoir, s'étoit jetté dans les bras de cette nation, elle n'auroit pas plutôt mis le pied dans l'intérieur de l'Italie, qu'elle s'en feroit facilement rendue maitresse. La première ligue défensive obvioit aux deux inconvéniens; & lorsque les révolutions arrivées en France eurent détourné de dessus l'Italie les vues du gouvernement, la ligue défensive devint bientôt offensive pour s'opposer aux usurpations du pape. Quoique cet objet général intéressât également les alliés, il ne pouvoit bannir entr'eux la crainte,

la défiance & la jaloufie de l'agrandiffement d'autrui, paffions habituelles, & alors plus enracinées que jamais parmi les Italiens : elles furent caufe de toutes les rufes, des intrigues & de la foibleffe des réfolutions qui fe prenoient dans ces confeils fi méprifés par Siri. Cette défiance réciproque étoit encore une raifon pour qu'aucun d'eux ne fe détachât de l'intérêt commun, parce que l'examen des droits particuliers, celui des ufurpations des papes, les réclamations & les débats auroient éternifé la guerre, & produit avec le tems cette altération dans l'équilibre des forces qu'on craignoit & qu'on vouloit prévenir. Ceux qui ont répandu du ridicule fur les opérations militaires, auroient pu réfléchir que les premières courfes d'Odoard Farnèfe dans l'état eccléfiaftique, furent dictées par le caractère impétueux & bouillant de ce prince, & que les troupes du pape étoient formées de payfans arrachés par force à la charrue, & tremblans au premier bruit d'artillerie qu'ils entendoient. La république, le grand-duc & le duc de Modène avoient des troupes aguerries, des

1644.

1644. généraux expérimentés, comme le prince Mathias, Montecuculi & Del-Borro. Cependant le grand-duc avoit imaginé pour l'ouverture de la nouvelle campagne un nouveau moyen de nuire à ses ennemis. Le capitaine Fra-Paolo, chef de bandits, avoit déjà ravagé les frontières de l'état eccléfiaftique dans la première campagne, tandis que Tagliafero, autre chef d'affaffins, aux ordres du pape, défoloit l'état de Sienne; le premier avoit paffé fecrètement par ordre de Ferdinand dans le royaume de Naples pour raffembler tous ces affaffins; Pezzuola offroit d'en réunir cinq cens dans un fief du grand-duché appellé Accumon dans l'Abruzze, & de porter le fer & la flamme jufqu'aux portes de Rome. Le capitaine Pagani offroit mille fcélérats armés pour faire foulever Spolette & furprendre Rieti: la conclufion du traité de paix épargna à ces peuples malheureux, les ravages & les malheurs auxquels l'expofoit la férocité de ces miférables (*a*).

(*a*) Si la guerre eft un fléau, dont le nom feul doit imprimer la terreur parmi les peu-

La paix fut publiée dans les états des alliés le premier de mai, ainsi que les plénipotentiaires en étoient convenus ; la publication en fut accompagnée à Florence de beaucoup de faste & d'appareil ; il y eut des réjouissances publiques, des feux de joie, des fêtes à la cour & parmi les troupes. Mais elles n'effacèrent pas la crainte des troubles ; tandis que l'exécution du traité rencontroit des obstacles de la part de la république, & même du côté du grand-duc. Comme les termes du traité obligeoient à démolir toutes les fortifications sur les frontières, Venise demanda la démolition 1644.

ples, dans l'ame des hommes éclairés & dans celle des rois justes, que penser des princes d'Italie, qui avilissoient le caractère d'homme, leur dignité, leur pouvoir, jusqu'à autoriser le rebut de la société, de vils assassins, à commettre les crimes qui méritoient le juste châtiment des loix civiles, la rigueur du prince même & l'exécration de leurs semblables ? C'étoit une guerre digne de ces peuples sauvages, de ces habitans des forêts, peu différens dans leur barbarie des bêtes féroces qu'ils poursuivent, qu'ils tuent quelquefois, & dont ils sont quelquefois dévorés. (*Note du Traducteur.*)

des nouveaux forts élevés à Comacchio.
1644. Les Barberini trouvèrent cette prétention injuste : ces fortifications étant destinées à la sûreté d'une place éloignée des frontières de trente milles, & hors d'état d'inspirer aucune méfiance à la république. Ils s'opposèrent à cette demande, & leur résistance suspendit encore l'exécution des autres conditions. Bientôt il s'éleva de nouvelles disputes à l'égard des marais de la Chiane : les Barberini prétendirent que les Toscans devoient relever la muraille qu'ils avoient démolie, comme elle étoit avant l'instant de la guerre, mais les termes du traité vouloient qu'elle fût rétablie selon les anciennes capitulations des papes & des princes de Toscane, & le grand-duc démontroit que l'accroissement du mur par Clément VIII avoit été une violence du pontife, qu'aucun acte des souverains du grand-duché n'avoit jamais autorisée. Cependant les Barberini qui voyoient le pape languir & s'approcher enfin du terme de sa vie, résolurent de prévenir les conséquences de ces démêlés, & d'accorder au grand-duc que la décision en seroit remise

remise à des ingénieurs nommés de part & d'autre, & qui examineroient sur les lieux mêmes les droits & les motifs des deux parties; en même-tems, ils lui firent des offres flatteuses dans le dessein de le détacher de la république : ils prodiguèrent les protestations de zèle & d'attachement pour la maison de Médicis; ils proposèrent à Ferdinand une ligue défensive avec le saint-siège, & promirent toutes sortes de satisfactions de la part du pape. Outre le desir qu'ils témoignoient à ce prince de le voir soutenir leurs droits auprès de la république, ils vouloient encore qu'il se chargeât d'engager Odoard à leur céder volontairement l'état de Castro. Ils offroient en échange de ces bons offices des chapeaux de cardinal, la cession de Castiglione & la bienveillance du pape. Quoique Ferdinand rejettât avec dignité tout ce qui pouvoit flatter son intérêt & celui des Barberini, il ne refusa pas d'appaiser les nouveaux différens auprès de la république de Venise & d'éviter une rupture formelle. En effet, ses soins combinés avec la prudence du cardinal Bichi, assou- 1644.

1644. pirent ce nouvel incendie, & rendirent le repos à l'Italie au moment où il lui étoit le plus néceſſaire. A peine les conditions furent entièrement remplies, qu'Urbain VIII mourut après un règne de vingt & un ans : les faits qu'on vient de lire ſont un tableau ſuffiſant de ſon caractère (*a*), & jamais la mort d'un pape n'a tant cauſé d'allégreſſe aux Romains, qui la deſiroient depuis tant d'années.

(*a*) *Orbem bellis, urbem gabellis implevit* : « Il a fait de l'univers le théâtre de la » guerre & accablé le peuple d'impôts ». (*Note de l'Auteur.*)



1644.

CHAPITRE IV.

Intrigues du conclave. Election d'Innocent X. Le prince Jean-Charles est fait cardinal. Le nouveau pape se maintient dans la meilleure intelligence avec la ligue & avec les Espagnols. Les Barberini persécutés, se mettent sous la protection de la France. Cette couronne attaque les ports de l'état de Sienne, épouvante le pape & oblige le grand-duc à un traité de neutralité. Les Espagnols s'irritent contre le grand-duc, & le pape s'accommode avec les François & avec les Barberini.

SI jamais l'élection d'un pape avoit été pour les souverains & pour les peuples un objet d'intérêt, elle réclamoit une attention majeure au moment où toute l'Europe éprouvoit pour ainsi dire un bouleversement général. La maison d'Autriche affoiblie par des pertes considérables en Espagne & en Allemagne, dénuée des forces suffisantes, ne pouvoit se sou-

1644. tenir que par les négociations; Philippe IV, toujours incapable de gouverner sans le secours d'un favori, avoit donné sa confiance à don Louis de Haro, ministre qui n'étoit pas éloigné des principes de l'administration espagnole, mais qui étoit exempt des défaut du comte-duc, & qui réparoit lentement & avec prudence les ruines de la monarchie. La cour de France enrichie par de nouvelles conquêtes, avoit en même-tems acquis une autorité supérieure dans l'Europe; mais un degré de foiblesse inévitable, même dans la situation la plus avantageuse, accompagne toujours les premiers momens d'une régence, & les mouvemens intérieurs qui agitoient l'état demandoient tous les talens & la prudence de Mazarin. Jusqu'à sa mort, Urbain VIII avoit secondé ses vues, mais après lui un pape espagnol pouvoit détruire son plan, & mettre obstacle à de nouveaux projets d'agrandissement. Les princes italiens desiroient trouver enfin sur le trône pontifical un père commun, exempt de l'ambition & des maximes de Barberini, qui contribuât sincèrement à la paix

générale. L'état eccléſiaſtique, oppreſſé, miſérable, accablé par le faſte 1644.
& l'orgueil des Barberini, ne pouvoit ſans courroux les voir triomphans, inſulter à la misère publique, & deſiroit un pape qui les perſécutât à leur tour. L'autorité paiſible de pacificateurs exercée par les prédéceſſeurs d'Urbain VIII, avec tant de gloire & de profit, avoit été anéantie par ce pape ambitieux; il y avoit ſubſtitué la diſcorde & le pouvoir arbitraire. Les peuples irrités deſiroient dans un ſouverain plus doux, les vertus & les talens propres à rétablir la gloire & la dignité du ſaint-ſiège. Mais les deſirs des électeurs, réglés ſeulement par leurs propres intérêts, conſultoient peu celui du public. Fatigués d'un règne de vingt & un ans, ils avoient réſolu de choiſir un vieillard, duquel on pût regarder la fin comme prochaine; & d'un autre côté, la tyrannie des familles des pontifes déteſtée du peuple, promettoit à un grand nombre de cardinaux un ſort trop heureux, pour qu'ils vouluſſent y mettre des obſtacles. Le cardinal de Médicis & les principaux du ſacré

collège proposèrent une réforme dans
1644. la constitution du gouvernement de Rome ; ils vouloient qu'on ôtât au pape l'administration du temporel, & qu'en la conférant toute entière au collège même, on arrêtât les effets de l'ambition démesurée des familles. Le pape auroit eu des occupations suffisantes dans la simple représentation de son rang ; & dans l'exercice de son autorité spirituelle, tandis que le sacré collége exerçant la souveraineté, auroit distribué les revenus de l'état, avec cette prudence que toute sage république observe dans son administration. Ces vues sages auroient sûrement empêché tous les maux qui naissoient de l'ambition des familles & des fréquentes révolutions qu'occasionnoit le changement des pontifes. Mais cet esprit du bien public n'étoit pas celui qui animoit les membres du conclave, chacun au contraire étudioit les moyens d'arriver à la papauté, de s'assurer de sa propre grandeur ou de s'ouvrir une route à la fortune en servant un des partis. Aussi-tôt après la mort d'Urbain, l'esprit ambitieux & violent des Barberini, que n'avoit

encore pu réprimer la crainte de le perdre, se déploya encore une fois. 1644
Rome étoit remplie de gens armés, & ces troupes s'accrurent par la réunion de celles qu'avoient auprès de leur propre personne & pour leur sûreté personnelle, les ministres des princes de l'Europe. Le cardinal de Médicis même, craignant une rencontre malheureuse avec les Barberini, se faisoit accompagner d'une troupe de gens de guerre commandés par leurs officiers : il avoit ordre du grand-duc d'éviter avec eux toute correspondance, & de n'avoir aucun entretien qu'avec beaucoup de réserve, & seulement en cas d'une nécessité très-pressante dans le conclave & pour l'élection immédiate d'un pape.

Soixante-deux cardinaux composoient le sacré collége, divisé en trois factions ; la plus nombreuse étoit celle des Barberini : elle se flattoit de sa propre autorité sur les deux autres, & portoit au trône pontifical le cardinal Sacchetti, florentin, sujet formé pour les desseins & les intérêts des neveux d'Urbain VIII. La seconde faction étoit celle des Espagnols ; elle

n'avoit fait aucun choix particulier,
1644. mais elle étoit dans la résolution d'exclure tout ce qui seroit favorisé par les deux autres. Enfin le parti françois ne pouvoit exclure ni choisir personne, mais en se réunissant aux Espagnols ou aux Barberini, il pouvoit accélérer ou retarder l'élection. Comme protecteur de la couronne d'Espagne, le cardinal de Médicis étoit à la tête de la faction espagnole, & avec ces trois partis opposés on voyoit encore disputer entr'eux les cardinaux attachés aux princes alliés. Il falloit beaucoup d'artifices pour écarter les mécontens du parti des Barberini, pour balancer leurs forces & faire un choix qui convînt à tous les intérêts. Cet ouvrage demandoit un tems considérable, dans une saison dangereuse, dans le lieu le plus mal-sain de toute la ville, tandis que les médecins annonçoient la malignité de l'air, & que l'habitation du conclave devenoit insupportable. Les Barberini pensoient se prévaloir précisément de ces circonstances pour fatiguer les vieillards, les malades & les reduire à leurs volontés. Lorsqu'ils les crurent au mo-

ment de céder, ils eurent la témérité de demander un entretien au cardinal 1644.
de Médicis : celui-ci ne refusa pas de leur parler en présence de tous les cardinaux ; après quelques complimens bien étudiés & fort courts, il leur déclara l'exclusion formelle qu'il donnoit au nom du grand-duc, au sujet qu'ils proposoient. Le pompeux étalage qu'ils firent de ses vertus, fut inutile ; les promesses & les sermens le furent aussi, & le cardinal de Médicis irrité, les quitta d'un air de mépris. Loin d'abattre leur orgueil, cette sévérité l'irrita encore, & malgré tous les efforts de la maison d'Autriche, ils résolurent d'insister sur l'élection de leur protégé. Les Romains instruits de ces débats, se désoloient de leur durée, & protestoient de ne jamais se soumettre à un Florentin méprisé par le grand-duc, qui avec ses moines & ses impôts, succeroit jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ces longueurs déplaisoient universellement ; les Barberini en rejettoient la cause sur la maison d'Autriche, & l'accusoient d'user de violence dans le conclave, d'accord avec le grand-duc de Toscane. Cepen-

1644. dant les factions s'animoient de plus en plus, paroissoient résolues à ne pas céder les unes aux autres, & en même-tems la santé des cardinaux s'affoiblissoit & les maladies se répandoient parmi eux. Don Taddée faisoit de nouvelles levées dans Rome même, & fortifioit son palais avec de l'artillerie. Odoard Farnèse étoit entré dans l'état de Castro avec des troupes nombreuses, demandant au sacré collége la réparation des outrages & de la perfidie des Barberini. L'ambassadeur de l'empereur, celui d'Espagne & celui du grand-duc, s'assemblèrent & proposèrent ensemble de dégager leurs maîtres de l'obéissance du saint-siége, dans le cas où le cardinal Sacchetti seroit élu; ils examinèrent s'il falloit appeller des troupes du royaume de Naples, & armer de nouveau pour assurer la liberté du conclave & vaincre l'obstination des Barberini. Comme ce premier conseil parut violent, on discuta s'il convenoit de faire retirer tous les cardinaux de la faction espagnole; mais ces deux partis extrêmes conduisant l'un & l'autre à faire élire un anti-pape, les ambassadeurs rougirent

de renouveller les vieilles & ridicules controverſes des ſiècles barbares : cependant l'ambaſſadeur eſpagnol déclara poſitivement à tous les cardinaux ſujets de Philippe IV, que ceux qui contribueroient à élire le cardinal Sacchetti, s'expoſoient de ce moment à l'indignation du monarque, qui même en étendroit les marques juſque ſur les parens & les alliés de chacun d'eux. Après cette déclaration, au moment où les Barberini ſe flattoient de l'emporter ſur la maiſon d'Autriche ; lorſqu'ils ſe glorifioient du nombre de leurs créatures, & qu'ils ſe croyoient au point d'élever au trône leur protégé, ils eurent la mortification de voir leur projet renverſé, & de ſe voir abandonnés du plus grand nombre. Le grand-duc n'approuva pas la conduite ſévère du cardinal de Médicis dans cette école de diſſimulation ; le développement de l'intérêt qu'il avoit à exclure les uns ou à ſoutenir les autres, étant propre à faire naître des inimitiés irréconciliables. Ce fut d'après de ſi ſages réflexions, que le cardinal dépoſa toute apparence de reſſentiment contre les Barberini, &

1644.

1644. qu'il prêta l'oreille à leurs nouveaux projets d'élection. Déchus de toutes leurs espérances à l'égard des Sacchetti, ils cherchèrent au moins à favoriser une créature du pape Urbain : le cardinal Jean-Baptiste Panfili, Romain, âgé de soixante & un ans, & d'une famille fort attachée au grand-duc & à l'Espagne, leur parut préférable. Il étoit ennemi particulier du cardinal Antonio Barberini, qui pour l'écarter dès les commencemens du conclave, lui avoit attiré l'animadversion de la cour de France. Sans cette circonstance, tout le sacré collège auroit facilement concouru à son élection. Mais le cardinal Antonio ayant réfléchi que si lui-même lui procuroit la voix de la France, il se reconnoîtroit redevable à sa famille de son exaltation, il en traita avec l'ambassadeur, & sa négociation eut tout le succès possible, bien qu'on soupçonnât dans la suite que cela n'étoit pas arrivé sans le consentement de Panfili lui-même. Quoi qu'il en soit, les intrigues d'Antonio & des Médicis le firent élire le 15 septembre, sous le nom d'Innocent X.

Au sortir du conclave, le cardinal de Médicis reçut les applaudissemens 1644. de toute la ville de Rome, non-seulement parce qu'il avoit achevé ce grand ouvrage, mais parce qu'il avoit rétabli sa maison dans l'ancien droit d'élire les papes. Rome accoutumée à croire toujours au premier mouvement des élections qu'on lui donnoit un héros pour souverain, n'épargna pas en faveur d'Innocent X les démonstrations de joie; & ce nouveau pontife, conformément à la conduite de ses prédécesseurs, donna comme eux les plus favorables espérances. Cette élection paroissoit satisfaire à la fois la politique & l'orgueil de Ferdinand; les expressions du pape même étoient de nature à flatter l'un & l'autre. Dans son premier entretien avec Gondi, « le cardinal de Médicis nous a » donné la thiare, dit-il, notre obli» gation sera éternelle envers lui, le » grand-duc éprouvera notre recon» noissance, & verra que pour le bien » de sa maison, il n'y aura aucune » différence de ce tems à celui où les » nôtres ont été sujets de son altesse ». Pour marque de sa gratitude & de sa

1644. ſincérité, il offrit le chapeau de cardinal au prince Jean-Charles, & montra des inclinations pacifiques envers les princes de la ligue, en licenciant la plus grande partie des troupes réglées; les alliés perſuadés par de telles preuves d'attachement & de bonne volonté, l'imitèrent en ce point. Le duc de Parme alors dans l'état de Caſtro, renvoya ſes troupes en Lombardie, & reſta ſeul avec une ſimple garde pour la ſûreté de ſa perſonne. Le pape ſe montra complaiſant & rempli d'égards pour les ambaſſadeurs, auxquels il accorda le droit de préſéance ſur le préfet de Rome, déclarant publiquement que pour avoir le droit d'exiger des princes, des devoirs envers le ſaint-ſiége, il falloit les reſpecter eux-mêmes dans la perſonne de leurs miniſtres. Cette mortification donnée au préfet, fut priſe par les Barberini pour un augure défavorable; mais le pape accorda des faveurs à cette famille, envers laquelle l'honneur lui preſcrivoit de paroître reconnoiſſant. Une des marques de gratitude qu'il leur donna, fut de chercher à les remettre dans les bon-

nes graces du grand-duc de Toſcane : ils prévoyoient les conſéquences funeſtes de reſter expoſés à l'indignation d'une maiſon puiſſante en Italie, crainte & conſidérée à Rome ; & dont la maxime favorite étoit de ne pardonner jamais. Ferdinand ſe vit fort embarraſſé entre le deſir de ſe rendre aux inſtances modérées du Pape, & celui de conſerver à la fois ſa grandeur & ſa dignité. Après avoir reçu des injures ſi graves & ſi publiques, il craignoit avec raiſon d'être taxé de foibleſſe & de lâcheté ; il prévoyoit encore qu'un pardon ſi facilement accordé, eût donné à la famille d'Innocent X & de ſes ſucceſſeurs un exemple dangereux, ſi les parens des papes encouragés par l'impunité s'étoient flattés d'obtenir leur grace après les offenſes les plus impardonnables. Ces réflexions l'engagèrent à réſiſter abſolument au pape : il daigna ſeulement permettre que le cardinal de Médicis communiquât avec le cardinal Barberini, lorſqu'il s'agiroit des objets de leur miniſtère ; mais il lui défendit toute eſpèce de reconciliation & même de commerce direct avec don Taddée.

1644.

1644. Pour rendre cet acte de fermeté moins ſenſible au pape, il conſentit au rétabliſſement du mur de la Chiane, les députés l'avoient cru néceſſaire, & le peuple romain le demandoit avec de fortes inſtances, dans la crainte que ſes eaux épanchées dans le Tibre, ne produiſiſſent, l'hiver ſuivant, de fortes inondations. Cette bonne intelligence entre le pape & le grand-duc inquiétoit vivement; ils imaginèrent pour en troubler le cours, d'engager Innocent X à marier don Camillo Panfili, ſon unique neveu, avec une fille de don Taddée; ils offroient une dot conſidérable, de riches préſens; & n'épargnoient aucun des moyens ſecrets de l'intrigue & de la corruption. Les plus anciens du ſacré collège conduiſoient & appuyoient ce deſſein, mais le grand-duc & le cardinal de Médicis n'oublièrent rien pour le rompre, & dona Olympia Maidalchini Panfili, toute-puiſſante ſur l'eſprit de ſon beau-frère, femme adroite & intelligente, avoit déjà réſolu de faire de ſon fils un cardinal, pour lui aſſurer un plus haut degré de puiſſance & d'élévation : elle appuya ſes pré-

tentions de tout le crédit de la maison de Médicis, ce parti l'emporta, & Camillo obtint le cardinalat en même-tems que le prince Charles. 1644.

Ce fut-là le premier présage des disgraces des Barberini ; quoique le grand-duc fût en partie la cause de ce mauvais succès, il étoit dans l'ordre des choses possibles, que le pape eût lui-même dissimulé envers eux, & contribué en secret à détruire leur espoir. Le saint-père trouva le pontificat presque dépouillé, les Barberini en possession des meilleurs revenus ecclésiastiques, & la chambre apostolique endettée d'un million d'écus. Il se vit ainsi dans la nécessité d'une réforme considérable dans sa maison, & de l'étendre jusque sur sa propre table. Une pareille extrémité produisit sur les désordres de l'ancienne administration, un examen fâcheux pour cette famille & pour son parti. Le mécontentement de la cour de France contre le cardinal Antonio, coupable envers elle d'avoir publié l'exclusion supposée qu'elle donnoit au cardinal Panfili dans le tems du conclave, d'avoir demandé le brevet de pro-

1644. tecteur de cette couronne, & fait arracher de son propre palais les armes de France, se joignit aux autres griefs qu'on avoit contre sa famille & son nom. Quoique les Barberini fussent infiniment mortifiés de ces événemens, le pape n'étoit guère moins agité qu'eux; il ignoroit si les secrètes pratiques employées au conclave pour son élection, viendroient jamais à la connoissance du public, & plusieurs fois il en avoit demandé compte au cardinal Antonio, qui le lui avoit toujours refusé. Cette dénégation constante avoit peut-être contribué beaucoup à éloigner le pape de cette famille, dans la vue de gagner la confiance des princes alliés. Les Barberini privés de toute protection, persécutés à Rome, abhorrés du peuple, ne perdirent pas courage, & se retournèrent promptement du côté de l'Espagne. Pour sûreté de leur foi, ils offrirent d'acquérir dans le royaume de Naples un grand nombre de fiefs; ils vouloient que le roi prît à son service leur faction, qui étoit nombreuse, & proposoient d'entretenir à leurs dépens durant un an, cin-

quante mille hommes, ou dans le Milanois ou dans la Catalogne. La prudence espagnole ne se laissa pas éblouir par ces offres pompeuses. Le résultat du conseil des ministres à Rome même, fut que d'accorder à ce prix la protection royale aux Barberini, c'étoit tout-à-la-fois, perdre la confiance du grand-duc, & courir le risque que le pape & les collègues s'unissent avec les François, pour chasser les Espagnols de l'Italie. Le roi n'ayant plus d'autre ressource pour y conserver ses états au milieu des ruines de la monarchie, que la bonne intelligence qu'il y entretenoit avec les princes, ils déclarèrent donc que Philippe n'accordoit à personne sa protection immédiate, sans la foi & la caution de la cour de France. Les Barberini repoussés encore de ce côté, s'en consolèrent en voyant la discorde s'allumer entre le pape & les François. La partialité d'Innocent X pour les Espagnols & pour les princes de la ligue, la promotion de deux cardinaux attachés à l'Espagne, faisoient ombrage à la France, & le refus du chapeau à un frère du cardinal Mazarin, avoit

1644.

1644. irrité cet adroit miniſtre, qui menaçoit déjà de publier les intrigues du conclave, & de faire rendre par des théologiens le témoignage de l'invalidité de l'élection: les billets écrits par le cardinal Antonio à l'ambaſſadeur de France, contenoient des faits intéreſſans; l'honneur de dona Olympia n'y étoit pas ménagé, & le repos du pape fort haſardé. Le pape ſe flattoit encore de tenir les François dans le ſilence, en s'appuyant de la maiſon d'Autriche & des princes de la ligue, deux puiſſances auſſi fortes que celle de la France. A Paris, on ſuppoſoit que le grand-duc gouvernoit le pape & ſon conſeil; les deux cardinaux de Médicis étoient devenus odieux à la couronne; le prince Charles avoit refuſé le titre de protecteur de France, & l'autre s'étoit excuſé de rendre de bons offices au frère Mazarini, ſur ce que le protecteur de la couronne d'Eſpagne ne devoit, diſoit-il, accorder ſa protection qu'à des cardinaux eſpagnols. Mazarin murmuroit publiquement contre le grand-duc, & ſes ſoupçons furent confirmés par l'accueil que reçut à Florence le car-

dinal de Vendôme ſon ennemi, & par le demande que fit le prince Charles 1644.
de la grace de Beaupuis, qui avoit tenté de l'aſſaſſiner. Le cardinal Valençay, que les Barberini envoyèrent en France, irritoit encore ce miniſtre par leurs ordres, afin de lui inſpirer le deſir de la vengeance, & le conduire inſenſiblement à recevoir leur maiſon ſous la protection de la France.

La fermeté du grand-duc à l'égard 1645.
de cette famille, engageoit ce prince à une conduite délicate; il falloit éviter que la France & l'Eſpagne ne ſe prévaluſſent de leur nom, pour l'engager à quelque acte indigne de ſon rang, ou pour l'entraîner à des troubles nouveaux : l'Eſpagne cherchant à l'attacher de plus en plus à ſes intérêts, le faiſant adroitement ſervir aux paſſions du pape, le conduiſoit inſenſiblement à une rupture ouverte avec la France. Philippe IV, étoit veuf, & faiſoit entrevoir quoique foiblement, qu'il ſe détermineroit à un ſecond mariage en faveur de la princeſſe Anne, ſœur de Ferdinand; eſpoir flatteur, qui pouvoit attirer ce prince dans le piège qu'on lui pré-

sentoit. La France au contraire, cer-
1645. taine de ses propres forces, offroit sa faveur & sa protection dans le tems même où sur le bruit de quelques menaces, le grand-duc craignoit sa puissance & n'osoit se déclarer ni pour le pape ni pour les Espagnols: ce fut pour ces nouveaux sujets de dissention, que le gouvernement donna ordre au sieur de Grémonville, destiné pour l'ambassade de Venise, de se rendre à Florence, & d'y exposer au souverain de Toscane tous les griefs des Mazarin. Ces griefs devinrent plus graves encore par la promotion de huit cardinaux attachés à l'Espagne & alliés à la maison de Médicis. Grémonville exagéra le tort que faisoit à la prudence de Ferdinand, le soin qu'il prenoit de détourner Innocent X de la conduite de père commun des fidèles, qui lui étoit imposée par son ministère, & de soutenir en lui une coupable partialité, qui ne pouvoit qu'entretenir entre les princes de l'Europe la méfiance & la discorde. Le grand-duc à son tour se justifia de la part qu'on lui supposoit dans les intrigues du pape, qui, disoit-il, étoit

guidé par ſon amour propre, & qui indépendant des conſeils d'autrui, ne ſuivoit que ſes paſſions. Il repréſenta que le prince Charles, qui vivoit aux dépens du roi d'Eſpagne, comme général des troupes de mer, ne pouvoit accepter le titre de protecteur de la France ſans offenſer ſon propre honneur, & ſans mériter en même-tems les marques du mépris dont ſe couvre tout homme qui oublie ſes devoirs. Il ajouta que l'accueil fait au cardinal de Vendôme, étoit ſimplement un de ces actes d'hoſpitalité, auxquels la maiſon de Médicis n'avoit jamais manqué envers les perſonnes d'un rang ſi élevé; que le cardinal de Richelieu ne lui avoit pas ſu mauvais gré d'avoir accueilli le duc de Lorraine, le duc de Guiſe & le prince de Joinville; que le prince Charles n'avoit interpoſé ſa médiation auprès de lui en faveur de Beaupuis, que par égard pour le cardinal de Vendôme, & qu'il avoit pu exercer un acte de courtoiſie ſans ſe rendre reſponſable des actions de celui qui le demandoit. Ferdinand promit à la France la plus exacte neutralité, comme il en étoit convenu

1645.

1645. avec Richelieu, & s'engagea de faire voir au frère Mazarini des effets de sa protection auprès du pape. Le cardinal feignit de se payer de ces raisons, mais il n'en resta pas moins persuadé, que le grand-duc nourrissoit des sentimens tout-à-fait opposés à ses expressions; le pape sembla toujours aussi éloigné de satisfaire les François & refusa toujours le cardinalat. Mais enfin, comme il ne paroissoit pas probable que le refus du chapeau à un moine, dût être le sujet d'une guerre, l'orgueil & la mauvaise volonté du cardinal Mazarin le couvrirent de ridicule, & l'exposèrent aux railleries des Italiens.

On prévoyoit à Rome de nouveaux désordres, tandis qu'on instruisoit le procès des Barberini. Les délits, les concussions & les vols manifestes se dévoiloient de jour en jour; mais à mesure qu'ils perdirent les tristes restes de leur réputation, ils paroissoient plus obstinés à se défendre & plus éloignés de toute humiliation. On reconnut que la chambre apostolique étoit endettée de deux millions & de trois cens mille écus, desquels le cardinal

nal Antonio ne pouvoit rendre compte. Ce cardinal, le plus fourbe, le plus hardi de ſon ſiècle, ſe permettoit encore de mépriſer tous les actes juridiques qui émanoient de cette chambre, & d'inſulter les miniſtres du pape : il étoit prêt à quitter Rome, lorſqu'enfin voyant ſa propre perſonne en danger, il réſolut de ſe retirer en France, où ſon or & l'animoſité qu'on avoit contre le pape lui promettoient un appui. Animé par des eſpérances flatteuſes, il s'embarqua ſecrètement ſur un brigantin que la tempête obligea de relâcher à Livourne durant quelques heures. Antonio étoit vêtu en marinier ; par bonheur pour lui, perſonne ne le connut, & le peu d'apparence du bâtiment n'inſpira nulle curioſité. Lorſqu'étant heureuſement arrivé à Gènes, le bruit de ſon aventure ſe répandit à Florence, le grand-duc regretta vivement une ſi belle occaſion de ſe venger d'un ſuperbe ennemi. Cette fuite condamnée par les partiſans des Barberini, fut comme celle de Mahomet, l'époque de leur rétabliſſement. 1645.

Innocent X n'abandonnoit cepen-

dant pas la poursuite de leur procès,
1645. lorsque la cour de France déclarant qu'elle les avoit reçus sous sa protection, intima l'ordre de quitter le dessein où l'on étoit contr'eux, & celui de les rétablir dans leurs possessions & dans leurs prérogatives. Les lettres royales expédiées de France, portoient pour raison, le desir de prévenir les vœux du pape en protégeant une maison à laquelle il avoit des obligations. Le cardinal qui reçut cette nouvelle à Gènes, se crut assuré de la victoire; mais le pape rempli de fureur & de mépris, répondit que dans l'administration de sa justice parmi ses sujets, il ne recevoit de loix d'aucun prince, &, qu'il n'attendoit pas non plus la protection d'autrui. Il protesta que cet acte ridicule étoit l'unique effet de la mauvaise volonté de Mazarin, dont la perversité tendoit à bouleverser toute l'Europe, pour dominer seul sur la ruine générale. Toute l'Italie trouva cette conduite injuste & dictée par un esprit de domination dangereux, & malheureusement elle aliéna presqu'entièrement de la France l'attachement des

Italiens. On crut que don Taddée seroit nommé ambassadeur, qu'Antonio retourneroit triomphant à Rome, & que la violence & la nécessité l'emporteroient sur la fermeté du pape. Le grand-duc fut sensible à cet acte de rigueur, il crut voir allumer une nouvelle guerre semblable à celle qu'on venoit de terminer; tous ceux qui chérissoient le bien public, furent indignés de voir molester le pape injustement, & précisément dans le tems où il avoit besoin du secours de tous les princes chrétiens contre les Turcs. Ceux-ci venoient d'attaquer l'île de Candie avec une flotte nombreuse; ils étoient prêts à se rendre maîtres de la Canée & de la Suda, les deux places les plus importantes de toute l'île. Le pape, le grand-duc de Toscane, le vice-roi de Naples, le grand-maître de Malthe, avoient équipé une flotte de vingt-quatre galères, qui devoit se réunir à celle de la république, qui voyant s'élever en Italie de nouveaux troubles, perdoit encore l'espérance des secours qu'elle auroit pû se promettre d'un pays tranquille. Il fut inutile de recommander au cardinal Ma-

1645.

1645. zarin la cause commune & le danger de la chrétienté ; ce ministre voyant que le pape avoit mis en sequestre les biens ecclésiastiques du cardinal Barberini, & qu'il l'avoit privé de ses charges pour être parti de Rome sans sa permission, insista encore une fois sur la restitution de ses anciennes possessions. On fit à Paris des menaces fort graves au nonce d'Innocent X, & l'on répandit des mémoires, afin de persuader que la France, quoi qu'elle eût fait pour ce pontife, ne pouvoit en obtenir comme les autres cours, l'indulgence paternelle. Le grand-duc ne négligeoit pas à Rome les soins & l'intelligence qu'il croyoit propres à rétablir la paix, & Mazarin bien instruit de ces dispositions, accusoit ce prince de toutes celles qui lui causoient des chagrins. Ferdinand avoit encore par un acte de prudence rappelé de Rome les deux cardinaux de Médicis ; mais son intelligence avec le pape étoit publique en Italie, & se répandoit également au-dehors. Le saint-père venoit d'accepter l'offre que ce prince lui avoit faite de tenir son fils aîné sur les fonts de Baptême ; il

envoya le cardinal Ludovisio en qualité de légat à Florence, & la cérémonie se fit avec beaucoup de faste & de solemnité ; le jeune prince fut nommé Côme-Innocent. Les François en conçurent encore de nouveaux ombrages, & d'autant mieux fondés, que la maison de Médicis & celle d'Autriche sembloient resserrer entr'elles les nœuds du sang par de nouvelles alliances. Philippe IV, après avoir arrêté son mariage avec une archiduchesse, conclut celui de la princesse Anne de Toscane avec l'archiduc Ferdinand, fils de l'archiduc Léopold & de la princesse Claude de Médicis. Ce mariage eut lieu l'année suivante. Le pape ne perdoit de vue ni les occasions, ni le desir de fortifier son parti en Italie ; il donna le chapeau de cardinal au prince François Farnèse, frère du duc de Parme, & comme cette faveur irrita les Barberini, elle irrita de même la cour de France, qui résolut de s'en venger à force ouverte. 1645.

Malgré le trouble où ces divers événemens jettoient l'ame des Italiens, le pape continuoit à poursuivre vigoureusement le procès des Barbe- 1646.

rini ; il étoit imposé au cardinal Fran-
1646. çois & au général Taddée, une amende compulsoire de cinq cens écus par jour, dont on exigeoit la remise à toute rigueur, & les milices du pape s'étoient emparées de la roche de Palestine, où l'on supposoit que cette famille avoit caché ses trésors : comme ils s'obstinoient tous à n'obéir à aucune loi, sous prétexte qu'ils en avoient été dispensés par le pape Urbain, leur amende fut accrue jusqu'à deux mille cinq cens écus par jour. Mais bientôt on apprit qu'on armoit une flotte en Provence, & le bruit se répandit qu'elle étoit destinée contre le pape & contre le grand-duché. L'objet du cardinal Mazarin & celui des Barberini n'étoit encore que d'effrayer Ferdinand, & de le forcer à s'unir aux François, ou du moins de réduire le pape à quelqu'accommodement. Ce mouvement leur paroissoit d'autant plus nécessaire, que le procès devoit nécessairement se terminer par une sentence qui pouvoit non-seulement regarder les biens, mais encore la personne même des Barberini. Le grand-duc craignant une invasion, crut à propos de prévenir

l'arrivée de cette flotte, de fortifier Livourne & Portoferraio, & fit avancer sur les côtes un corps de dix mille hommes, commandés par le marquis del Borro. Les Espagnols, non moins effrayés pour leur garnison de Sienne, offrirent au grand-duc de les lui céder pour la somme de quatre cens mille écus, ou bien l'engagèrent à se charger entièrement de la défendre; la première de ces deux propositions convenoit peu à Ferdinand, moins encore à Philippe. Quand ces ports auroient ainsi passé au pouvoir de la Toscane, ils n'en étoient pas moins certains d'être attaqués, & la terreur qui engageoit un roi à céder ainsi ses possessions, n'étoit pas fort estimable; quant au grand-duc, s'il eût consenti à les défendre en vertu du traité de 1557, il s'engageoit au-dessus de ses forces, & de plus, s'exposoit à une rupture ouverte avec la France. Le cardinal François & don Taddée ne pouvoient ainsi prévoir l'événement qui les attendoit : pressés par l'amende à laquelle ils étoient assujettis, & par la sentence qui les menaçoit, ils se déterminèrent cependant à prendre la

1646.

1646. fuite; ils s'embarquèrent sur un vaisseau génois, que la tempête fit louvoyer quelques jours autour de l'île d'Elba: le grand-duc en fut averti, il eut quelque desir de faire sortir du port de Livourne deux vaisseaux pour leur donner la chasse, mais la prudence l'arrêta, la flotte françoise pouvoit en tirer vengeance, & ce prince sacrifia la sienne au desir de conserver la paix.

Cependant la cour de France renouvelloit ses discussions avec le grand-duc; & l'abbé de Saint-Nicolas, envoyé de cette cour aux princes italiens, eut la témérité de soutenir hautement en présence du prince la vérité des inculpations; cette audace occasionna entr'eux une dispute assez vive, & l'abbé soutenant & son accusation & le ton dont il l'accompagnoit, osa bien exiger du souverain qu'il démentît ses ennemis, en raccommodant avec Innocent X les Barberini protégés par la France. Cet orgueil ne put abattre celui du grand-duc, il promit de faire des efforts auprès du pape pour l'engager à se réconcilier avec la couronne de France, mais déclara en

même-tems qu'il ne pouvoit lui-même donner au roi d'autres preuves de son attachement. La flotte françoise se disposoit en même-tems à sortir des ports de France ; le prince de Savoie devoit s'y embarquer avec un grand nombre de troupes & en avoit le commandement : elle portoit environ sept mille combattans sur vingt-huit gros vaisseaux, douze galères & soixante polacres ou tartanes. Les grands & les ministres de France répandoient dans Paris que cette flotte en passant sur les côtes de l'Italie avoit ordre de se venger, sur tous ceux qui les auroient causés, des dommages qu'avoient souf-ferts les Barberini. On voyoit circuler parmi les gens de la cour les plans des ports de Livourne, de Porto-ferraio & ceux des ports espagnols de l'état de Sienne, & lorsqu'on demandoit à Mazarin des déclarations publiques : « que le grand-duc, disoit-» il, fasse quelque chose de grand » pour nous, & le roi saura bien le » faire plus grand qu'il n'est ; & pour » le cardinal Jean-Charles, nous ferons » des choses qui le contenteront ». 1646.

Les négociations & la médiation

1646. de la république de Venife, celles du grand-duc n'engageoient point le pape à s'accommoder avec la France : il fortifioit fes villes maritimes, augmentoit fa marine, & déjà le roi d'Efpagne avoit expédié de Naples Charles de la Gatta pour accroître les garnifons dans les ports du Siennois & les préparer à la défenfe. La flotte françoife entra dans la mer de Tofcane vers le commencement de mai ; fon arrivée fut précédée de celle de l'abbé Bentivoglio, envoyé par le roi, pour traiter en fon nom avec Ferdinand ; il étoit d'abord chargé d'affurer ce prince que fes états ne devoient recevoir de la flotte françoife aucune infulte, puifqu'il n'avoit pas pris parti pour les Efpagnols ; il offrit enfuite cette même armée dans le cas où Ferdinand eût voulu tenter fur eux de nouvelles conquêtes, lui repréfentant que la même occafion ne pouvoit s'offrir peut-être une feconde fois ; il confidéroit adroitement combien il étoit facile de tenter la conquête du royaume de Sardaigne & de la Sicile, ou d'étendre les limites du grand-duché vers la république de Gênes &

la Lombardie : si le grand-duc, ajoutoit l'adroit ambassadeur, eût refusé 1646.
de se déclarer ouvertement contre l'Espagne, au moins il pouvoit se tenir dans les bornes d'une exacte neutralité, en observant que c'étoit se déclarer ennemi de la France, que de fournir les secours dus aux termes du traité de 1557. Et comme l'intelligence entre le grand-duc & Louis XIV pouvoit admettre encore du doute si le premier ne rendoit sa bienveillance aux Barberini, l'abbé insinua légèrement que Mazarin espéroit à cet égard quelque témoignage de déférence envers la couronne. Il n'étoit aucune de ces propositions qui, acceptée par Ferdinand, ne dût renverser le systême politique de la maison de Médicis; elle avoit en effet toujours observé la neutralité avec le roi de France, mais alors on n'entendoit pas que cette neutralité fût violée par le traité de 1557. Cependant le poids de cette obligation paroissoit depuis long-tems si insupportable à la Toscane, qui avoit plusieurs fois à ce prix racheté l'état de Sienne, que Ferdinand voulut profiter de l'occasion

1646. de recouvrer ſa liberté ſous la garantie des François. La France gagnoit beaucoup en privant l'Eſpagne de ces ſecours, & le grand-duc ne perdoit pas à ſe délivrer de ce long eſclavage; Mazarin n'avoit jamais pu imaginer de propoſition plus favorable à ſes vues. Ferdinand ſe ſervit du prétexte de la violence, & prit le parti d'accepter la neutralité. Il repréſenta au diſcret Bentivoglio qu'il n'étoit pas de ſon intérêt de ſe déclarer ouvertement contre l'Eſpagne; qu'il tenoit d'elle en fief l'état de Sienne, dans lequel il poſſédoit entre les revenus & les capitaux environ quatre millions d'or : que d'ailleurs, une pareille conduite ne ſeroit point d'accord avec la reconnoiſſance dont il faiſoit profeſſion envers cette couronne. Il lui ſembloit que c'étoit aſſez de lui refuſer ſes ſecours, mais il y conſentoit pour preuve de ſon attachement au roi de France & de ſon eſtime pour le cardinal Mazarin; en même-tems, il ſe plaignit de la requête qu'on lui préſentoit en faveur des Barberini; & ne perdant rien de ſa fermeté à leur égard, il ajouta que leurs affaires n'é-

tant pas un intérêt d'état, il se flattoit que le cardinal auroit la discrétion de ne pas exiger une bassesse de la part d'un souverain pour faire une grace aux Barberini, les moindres de ses sujets. 1646.

Le traité de neutralité fut signé le 11 mai entre Bentivoglio & Gondy; le roi de France promettoit de n'offenser à nul égard les Toscans, & le grand-duc s'engageoit à laisser passer librement ses convois, à n'entreprendre aucun acte d'hostilité contre les forces de la France, & d'accorder à l'armée du roi l'usage des ports du grand-duché, avec de certaines conditions pour ne s'exposer à aucune surprise : il permit encore le passage aux troupes de terre, pourvu qu'elles défilassent par petites troupes & non pas l'armée entière, conditions qu'il promit d'exiger même des Espagnols. Le grand-duc & le prince de Savoie ratifièrent ce traité, auquel la régence de France applaudit avec transport. Lorsqu'il fut notifié aux ministres d'Espagne, ils en ressentirent la plus vive douleur, mais les circonstances les obligèrent à dissimuler afin d'éviter de la part du

1646. grand-duc une union entière avec la France. La flotte s'approcha cependant des ports de l'état de Sienne, s'empara facilement de Talamone & de la tour du port Saint-Stephano, & presqu'aussi-tôt assiégea Orbitello par mer & par terre. Le grand-duc distribua ses troupes sur ses frontières afin de se tenir en garde; le pape fit avancer du côté de Viterbe un corps de sept mille fantassins & de mille cavaliers, & protesta de nouveau qu'il n'accepteroit la médiation d'aucun prince.

Les conditions de la neutralité s'observoient religieusement, mais Orbitello se défendoit, & don Charles de la Gatta n'étoit vaincu par aucune des attaques; les François se flattoient néanmoins de s'emparer de tous ces ports, sûrs qu'une telle acquisition leur donneroit les moyens de pénétrer dans le royaume de Naples où tendoient en effet leurs desseins. Mais la courageuse résistance d'Orbitello avoit donné le tems au vice-roi de réunir la flotte espagnole, & de la conduire au secours de l'état de Sienne: il y eut entre les deux flottes un combat qui ne fut pas décisif, mais dans lequel le duc de

Brezé, amiral françois, fut tué, & la flotte françoise obligée de se séparer & de céder à la violence du vent. Un siége de deux mois & demi ne put obliger la place à se rendre, & l'insalubrité des Maremmes affoiblit les forces des assiégeans. Les maladies consumoient les troupes toscanes mêmes; & le prince Matthias qui les commandoit, fut sur le point d'y laisser la vie. De nouveaux secours tirés du royaume de Naples, forçant les passages de l'état ecclésiastique, vinrent soutenir Orbitello; & le prince de Savoie voyant qu'il ne pouvoit soutenir cette expédition avec dignité, se retira le 24 juillet, non sans quelque désavantage. Autant ces mauvais succès humilièrent les François à la face de toute l'Italie, autant ils rendirent le courage aux Espagnols, & causèrent d'inquiétude au grand-duc, auquel la maison d'Autriche reprocha son traité de neutralité. A Rome, les ministres d'Espagne désapprouvèrent hautement la conduite de ce prince, & profitèrent de la retraite de l'armée françoise pour aigrir le pape contre lui. Son ambassadeur reçut à Madrid de 1646.

1646. telles marques de mécontentement qu'il douta s'il se retireroit ou s'il auroit la patience de souffrir les outrages de cette orgueilleuse nation. Si dans ce moment, les François n'eussent encore inspiré par de nouveaux préparatifs, un nouvel effroi, les Espagnols eussent exercé leur vengeance contre le grand-duc, & l'eussent juridiquement déclaré déchu du fief. Mais cette crainte l'emporta même sur l'esprit du pontife qui, après avoir inutilement tenté de le faire renoncer à la neutralité, en lui proposant une nouvelle confédération où les Espagnols seroient entrés, se rendit enfin aux instances des François. Dona Olympia sa sœur, gagnée par l'or des Barberini, représenta au vieillard qu'à l'âge de soixante-treize ans, il n'étoit plus tems de hazarder la tranquillité du pontificat & l'établissement de sa famille : que la mort du duc de Parme arrivée récemment, & l'impuissance des Espagnols le mettoient dans la nécessité de s'accorder avec la France, tandis qu'il pouvoit le faire avec dignité & avant que la force le contraignît à des conditions humiliantes : enfin, elle sut lui persuader

que cet acte de prudence le rendroit l'arbitre de la paix au congrès de Munster. La retraite de l'abbé de Saint-Nicolas qui sortit de Rome avec des menaces de l'arrivée d'une flotte plus nombreuse, acheva de déterminer le pape. Il déclara donc de son propre mouvement, le 18 septembre, qu'il levoit les séquestres mis sur les biens & les effets des Barberini ; qu'il leur restituoit leurs charges du moment qu'ils seroient arrivés à Avignon, qu'il leur assignoit pour demeure ; il ordonna que la chambre apostolique retînt à compte de l'amende ce qu'elle avoit reçu ou pris sur eux jusqu'à ce jour, & que la reddition de leurs comptes ne fût plus suivie au criminel, mais seulement au civil. Les François se glorifièrent sans raison d'un si heureux succès dans une si mauvaise cause ; les Espagnols en conçurent un violent dépit, eux & tous ceux qui croyoient s'élever sur les ruines des Barberini ; le peuple pensa se révolter en apprenant une semblable résolution ; & c'étoit ainsi que l'excusoit le cardinal Panfili, neveu d'Innocent X : « Que voulez- » vous, disoit-il, que fasse le pape ? 1646.

1646. » Les Espagnols ne peuvent rien, le » grand-duc ne veut rien, & le duc » de Parme est mort ».

CHAPITRE V.

La flotte françoise revient dans la mer de Toscane, & s'empare de Lungone & de Piombino. Le grand-duc refuse toutes les offres qui lui sont faites pour se déclarer en faveur de la couronne de France. Il est médiateur entre le pape & le duc de Parme dans la seconde guerre de Castro. Il recouvre la confiance des Espagnols; achète d'eux Pontremoli déjà hypothéquée par les Génois. Il leur donne secrètement des secours pour recouvrer Lungone & Piombino.

L'EUROPE fatiguée de tant de guerres longues & coûteuses, attendoit impatiemment qu'une paix générale mît un terme à ses travaux. Le congrès des catholiques à Munster, & celui des protestans à Osnabruck, étoient deux tribunaux auxquels on voyoit

accourir les différentes nations pour obtenir ce bien. La discussion des intérêts de chaque puissance, & le rapport de ces mêmes intérêts occupoient les plénipotentiaires; la France y jettoit déjà les fondemens d'une nouvelle grandeur, & la maison d'Autriche employoit tous ses soins à conserver plus sûrement tout ce qui pouvoit réparer ses pertes; entre les puissances inférieures, quelques-unes s'élevoient courageusement à l'indépendance, d'autres demeuroient attachées au parti prépondérant, & d'autres enfin ne pouvoient qu'accompagner la chûte des moins heureux. On regardoit les souverainetés d'Italie sous ce point de vue au congrès de Munster, mais les plénipotentiaires de France ne combinoient pas avec leurs desseins les chaînes imposées à ces foibles puissances par Charles V & Philippe II. Le duc de Longueville projettoit de changer le systême politique de cette partie de l'Europe, d'éloigner également de sa domination les Espagnols & les François, de former une division de ses parties plus juste & plus égale, de les répartir entre ses princes

1646. naturels & de la délivrer du joug des ultramontains. Le miniſtre étoit fortement perſuadé que ſi l'Eſpagne demeuroit puiſſante & ſouveraine en Flandre & en Italie, jamais on ne pourroit établir une paix ſolide en Europe. Quoique ces diſpoſitions dans une puiſſance prépondérante paruſſent tendre à ſon agrandiſſement perſonnel, ils n'en étoient pas moins avantageux à ceux qui ſe trouvoient accablés par le joug eſpagnol. Le grand-duc de Toſcane ſe flattoit que l'appui des plénipotentiaires françois pouvoit annuller le traité de 1557, ou du moins le réduire à des conditions moins onéreuſes ; il avoit lieu de craindre la vengeance des Eſpagnols à l'égard de la neutralité ; outre la menace juridique de le déclarer déchu du fief, ils lui avoient encore ôté toutes les aſſignations accordées pour la ſûreté des crédits, cherchoient à ſoulever contre lui les Siennois qui étoient de ſon obéiſſance, & menaçoient d'aſſiéger Petigliano. A la cour impériale, ſon ambaſſadeur avoit eſſuyé le refus des prérogatives dont il étoit en poſſeſſion depuis long-tems ; ces traits

d'une politique inconſidérée faiſoient eſpérer aux François, que le grand-duc ſeroit forcé de ſe déclarer enfin pour eux. Mais trop affoibli par les malheurs qu'il avoit eſſuyés malgré ſon penchant naturel pour eux, Ferdinand n'eut pas aſſez de courage pour franchir ce pas délicat ; il crut cependant pouvoir tenter quelque négociation au congrès de Munſter. Il expédia un miniſtre ſans caractère, ſimplement pour demander en ſon nom que la Toſcane ſe trouvât compriſe dans le nouveau traité ſous la forme de celui de Vervins ; mais en même-tems cet envoyé avoit la commiſſion particulière de conduire ſes intérêts & d'y engager les plénipotentiaires de France. Ceux-ci en avoient déjà reçu l'ordre de Mazarin ; d'ailleurs, ils connoiſſoient parfaitement les heureuſes ſuites qui en pouvoient réſulter, & ſe montrèrent d'autant plus diſpoſés à favoriſer Ferdinand, que méditant de nouvelles entrepriſes ſur les côtes d'Italie, ils ſe flattoient d'en recevoir de plus grandes faveurs. 1646.

La flotte françoiſe ſortit des ports de Provence ſous les ordres des ma-

réchaux de la Meilleraye & du Plessis-Praslin, sans qu'on eût pu prévoir
1646. à quelle entreprise elle étoit destinée. Les Espagnols fortifioient leurs places de l'état de Sienne, & le grand-duc déterminé à conserver sa neutralité, ne laissa pas de faire avancer des troupes sur les frontières & d'augmenter les garnisons de Livourne & de Portoferraio. Mais le dessein qu'on soupçonnoit le moins aux François lorsqu'on le leur vit exécuter, c'étoit celui d'entourer l'île d'Elba, & d'assiéger le port de Lungone. Mille fantassins & trois cens cavaliers débarquèrent le 27 septembre, & s'emparèrent de quelques postes avantageux pour ouvrir les tranchées & commencer le siège : la flotte poursuivit sa route, & le 5 octobre, parut devant Piombino dans le même dessein. La résistance ne fut pas longue, la place se rendit au bout de quatre jours, & servit de magasin général pour toute l'armée. Toutes ces opérations avoient été communiquées au grand-duc par un député des deux généraux qui offroient une seconde fois à ce prince les forces du roi, & lui demandoient en même-

tems la continuation du traité de neutralité & la commodité des convois. 1646.
Quoique les Espagnols crussent que Lungone ne se défendroit pas moins vigoureusement qu'Orbitello, ils furent cependant effrayés des suites qu'entraîneroit à l'égard du royaume de Naples, la perte de cette place. Ils étoient vivement blessés de ce que le grand-duc en accordant aux François la libre communication des vivres & la retraite dans les ports de Livourne & de Portoferraio, facilitoit tous leurs desseins. Il est vrai que le pape avoit rassemblé à Toscanella un corps d'observation, composé de huit mille hommes & de seize cens chevaux, sous les ordres du duc Savelli; les garnisons espagnoles étoient bien pourvues de vivres & de munitions, mais les François étant maîtres du canal de Piombino, & leur flotte étant rassemblée devant Lungone, la navigation le long des côtes étoit interrompue, de même que la communication entre Naples & l'Espagne. Pour comble de malheur, après un mois de siège, Lungone se rendit le 29 octobre à des conditions honorables, & la flotte

1646. françoise retourna en Provence après avoir muni ses deux conquêtes de garnisons considérables. Jusqu'alors les François avoient agi d'une manière convenable avec Ferdinand, ils s'étoient toujours contentés des vivres que leur avoient fournis les Toscans; mais bientôt la stérilité de l'île d'Elba & celle du territoire de Piombino firent manquer les subsistances, & les François menacèrent de faire des incursions dans le territoire du grand-duché, si l'on ne prévenoit leurs besoins. Le grand-duc ne balança pas à les leur fournir, mais par les opérations qui se faisoient à Paris, il s'apperçut qu'on tentoit de l'engager à des actes qui excédoient les termes de la neutralité. En effet, l'abbé de Saint-Nicolas ne tarda pas à paroître avec de nouvelles offres, de nouvelles espérances & de nouvelles demandes. La Sicile, l'Elba, les ports espagnols de l'état de Sienne devoient être le prix de la condescendance du prince, tandis qu'avec ses secours on auroit chassé les Espagnols d'Italie : les François avoient leurs raisons pour desirer des effets non équivoques de la bonne volonté

lonté de Ferdinand, la ſituation de la Toſcane étant très-favorable pour diriger leurs opérations dans le royaume de Naples, dans la Lombardie & pour en aſſurer le ſuccès. Mais le grand-duc ne ſe laiſſa point prendre à cet appât; il refuſa ces offres quelqu'avantageuſes qu'elles fuſſent; & démontrant qu'il ne pouvoit aller audelà des égards qu'il avoit témoignés à la France, il fit convenir l'abbé de Saint-Nicolas, qu'une bonne volonté plus déclarée lui ſeroit infructueuſe, lorſqu'on eſpéroit obtenir la paix générale au congrès de Munſter, qu'elle expoſeroit trop ſes intérêts perſonnels & ceux de ſes ſujets, l'interruption du commerce avec l'Eſpagne étant la ruine du grand-duché, & que ſans doute il n'étoit pas de la prudence d'un ſouverain de mettre au haſard d'une guerre étrangère, les fonds conſidérables qu'il retiroit des domaines de la couronne d'Eſpagne. Cependant pour ſe montrer plus affectionné aux intérêts de la France, il offrit à la régence le ſervice d'un des princes ſes frères. 1646.

La régence reçut ces marques d'at- 1647.

1647. tachement avec les témoignages de la plus ſincère reconnoiſſance ; & après avoir viſité les nouvelles conquêtes de Lungone & de Piombino, le cardinal Grimaldi ſe rendit à Florence, & remit au grand-duc le brevet d'une penſion de vingt mille ducats pour le prince Mathias, avec la charge de général des troupes de mer, à laquelle on avoit attaché les mêmes prérogatives qu'en faveur du prince de Savoie. Mais le cardinal ne pouvoit diſſimuler une condition fâcheuſe ; s'il s'étoit rencontré avec le prince de Condé, le prince Mathias devoit lui céder l'avantage du commandement. La maiſon de Médicis ne put ſouffrir cette infériorité ; le prince alléguant ſon inexpérience dans le ſervice de la marine, le mauvais état de ſa ſanté, non encore rétablie de la dernière & dangereuſe maladie qu'il avoit eſſuyée, s'excuſa d'accepter ces faveurs. Quoique ces intrigues fuſſent tenues fort ſecrètes, les Eſpagnols n'en avoient pas moins d'inquiétudes & de ſoupçons; ils croyoient Ferdinand capable d'entretenir cette bonne intelligence avec la cour de France afin d'acquérir d'eux

après la guerre l'île d'Elba & Piombino. La vente des galères du grand-duché aux François mêmes les confirmoit dans leur erreur. Cependant, le grand-duc s'étoit déterminé à cette réforme par l'inutilité dont elles devenoient, à mesure que les pavillons de différentes nations s'emparoient de la mer Méditerranée, la disproportion qui en résultoit entre le produit de ces vaisseaux, leur entretien & le service fréquent qu'ils étoient obligés de rendre à la couronne d'Espagne : il ne réserva que deux galères pour la défense des côtes, & les autres qui avoient été offertes d'abord au vice-roi de Naples, ensuite à la république de Venise, furent enfin livrées au prince de Monaco qui les acheta pour le compte de la France. Le défaut d'argent avoit arrêté la conclusion du marché avec les Espagnols ; les délais de la république avoient empêché la conclusion du sien, & lorsque le vice-roi de Naples apprit que ces vaisseaux avoient passé au pouvoir de la France, les imputations contre le grand-duc augmentèrent à la cour de Madrid ; & sa mauvaise volonté

1647.

parut plus déclarée que jamais. Comme
1647. les révolutions de Naples & de Sicile avoient obligé le ministère à demander des secours, Ferdinand eut aussi l'occasion de les refuser : sourd à ses plaintes, il attendoit que les circonstances lui pussent fournir l'occasion de justifier sa conduite ; il étoit convaincu que son système de neutralité rétabliroit avec le tems l'ordre & l'économie dans ses états affoiblis par tant de malheurs : le commerce détruit, les fonds du mont-de-piété dissipés, l'imposition de nouveaux droits, & la nécessité de maintenir des troupes pour la défense du grand-duché, demandoient toute l'application d'un souverain qui gémissoit de l'oppression du peuple. Accablés par les calamités de la dernière guerre, que le public regardoit comme l'effet d'une jeunesse inconsidérée, les Toscans n'avoient pas encore cessé leurs murmures. Leurs plaintes affligeoient sensiblement le cœur de Ferdinand, qui, desirant de les soulager & de rétablir le commerce parmi eux, ne voyoit pas de meilleur moyen que d'éloigner la guerre. Mais pour accroître l'embarras où il se trouvoit, la

diſette vint encore ſe joindre aux maux qu'il vouloit réparer ; elle étoit occaſionnée par la médiocrité des récoltes : ce fléau ſi fréquent en Toſcane n'avoit eu d'autre remède que dans les ſoins de l'ancienne commiſſion d'abondance. Le grand-duc qui connoiſſoit les défauts & les inconvéniens de ce tribunal, n'oſoit cependant détruire un établiſſement ſur lequel l'opinion du public fondoit ſa ſûreté ; cependant il falloit pourvoir aux preſſantes néceſſités d'un peuple qui riſquoit de manquer de pain. Ferdinand chargea ſix des principaux marchands de Florence, de pourvoir l'état des grains ſuffiſans indépendamment des opérations de la commiſſion, bien perſuadé que les recherches particulières étant toujours moins fâcheuſes au public que celles des tribunaux, le peuple en ſouffriroit moins de la calamité générale. Le ſuccès répondit aux ſoins d'un prince éclairé, mais le ſort ne permit pas que ces prudentes maximes fuſſent adoptées par le gouvernement. 1647.

Avec cette même prudence qu'il employoit à réparer les déſordres intérieurs, Ferdinand prenoit ſoin d'é- 1648.

1648. carter la guerre. Les François reconnoiſſans le regardoient comme leur confident & leur allié ; les Eſpagnols quoiqu'irrités craignoient de l'offenſer dans la crainte de le déterminer en faveur de leurs ennemis. Le pape avoit changé tout-à-fait de conduite & d'inclination ; la diſcorde s'étoit introduite dans ſa famille ; le cardinal Panfili, amoureux d'une fille des Aldobrandin, avoit quitté le chapeau pour épouſer ſa maitreſſe, & le pape lui avoit interdit ſa préſence : dona Olympia ſa mère, exerçoit à ſa place toute l'autorité de cardinal & de favori. La puiſſance & le parti des Barberini ramenoient inſenſiblement les maximes d'Urbain VIII, & les anciens démêlés avec la Toſcane. Un nouvel impôt ſur le papier, dont la levée comprenoit encore indirectement les eccléſiaſtiques, donna lieu à l'indignation de la cour de Rome, & à la publication des cenſures. Le cardinal Panzirolo, ſecrétaire d'état, le plus artificieux & le plus ſecret des amis des Barberini, n'oublioit rien pour brouiller le grand-duc avec le pape, & renouveller les anciennes diſcordes. La réforme du

mont-de-piété, qui blessoit l'intérêt des prêtres, irritoit le pape & les cardinaux; les ecclésiastiques prétendoient être indemnisés, leur orgueil les ayant dès long-tems persuadés qu'ils ne devoient souffrir aucune perte. On voyoit mettre en usage avec le duc de Parme, Ranuccio II, la même conduite qu'avec Odoard Farnèse, & l'on poursuivoit avec une rigueur extrême le paiement des Montisti. Les troupes que le pape tenoit obstinément & sans nécessité sur ses frontières, n'inspiroient pas moins de défiance, & forçoient malgré lui le grand-duc à soutenir également des troupes aux confins de ses propres états. On n'omettoit plus aucune occasion de lui donner des déplaisirs, & l'on profitoit même des disgraces de la Toscane pour les lui rendre plus sensibles. Deux années extrêmement pluvieuses avoient également produit une mauvaise disposition dans l'air & dans la terre même; la première fit naître des maladies épidémiques qui se répandirent dans toute l'Italie, & la seconde occasionna la disette : la peste affligeoit l'Espagne, & commençoit même à pénétrer par 1648.

1648. les frontières de la France : au premier avis reçu des maladies qui régnoient en Toſcane, la communication de cet état avec l'état eccléſiaſtique fut auſſi-tôt interdite. Sans doute cette manière indiſcrète de procéder vis-à-vis d'un prince ſouverain & conſidéré par lui-même, auroit produit une rupture formelle ſi le pape reconnoiſſant promptement l'imprudence d'un pareil édit, ne l'eût révoqué preſqu'auſſi-tôt. Cependant les grands mouvemens qui agitoient l'Italie, faiſoient regarder comme bien peu certaine la tranquillité du grand-duché. Les troupes de Naples & de Sicile, la guerre de Lombardie, la déclaration récente du duc de Modène en faveur de la France, les flottes des deux couronnes qui parcouroient la Méditerranée, obligeoient Ferdinand à une extrême vigilance pour éviter une guerre redoutable dans la ſituation où il ſe trouvoit. Le réſultat du congrès de Weſtphalie, étoit le dernier rayon d'eſpérance qui pût flatter encore les princes d'Italie : mais pour comble à leurs malheurs il n'eut pas lieu. Les traités de Munſter & d'Oſnabruck pacifiè-

rent l'Allemagne, & déterminant les droits de chacun des princes de cette partie de l'Europe, firent pour elle une époque mémorable dans l'hiſtoire. Mais la guerre demeura toujours allumée entre la France & l'Eſpagne, & cette circonſtance ne ſervit pas à calmer l'eſprit du grand-duc. Il n'avoit point été compris dans le traité de Weſtphalie, parce qu'on n'y avoit conſidéré que les vaſſaux de l'Empire & qu'il n'avoit pas voulu y être compris parmi les feudataires. Ce traité fit craindre généralement que les Eſpagnols & les François libres de tout embarras en Allemagne, ne vinſſent porter en Italie la fureur de la guerre. 1648.

A cette crainte ſuccéda un autre accident fâcheux pour la maiſon de Médicis; le prince don Lorenzo, fils de Ferdinand I, affligé depuis long-tems par des maladies graves & douloureuſes, tentoit continuellement de recouvrer la ſanté par les ſecours de l'art. On lui donna par erreur du poiſon au lieu d'une médecine qui lui étoit ordonnée. Le chagrin qu'occaſionna ſa mort prompte & cruelle fut général, & ſans doute il n'y eut perſonne qui ne plai-

H v

1648. gnît le fort d'un prince qui avoit peut-être à se reprocher quelques désordres, mais qui avoit toujours été sensible & bienfaisant. Il avoit employé le riche appanage qu'il tenoit de son père, enrichi de l'héritage de don Jean de Médicis, à soutenir les sciences & les beaux arts, & à rendre utiles à sa patrie les citoyens ingénieux, dont il encourageoit les talens par ses bienfaits. L'inutilité à laquelle le condamnoit sa naissance, le dégoût qui lui étoit naturel pour tout ce qui tenoit au gouvernement, celui qu'il en avoit conçu lorsqu'il en avoit été rejetté par le testament de Côme II, l'avoient forcé à mener une vie privée au milieu de la ville, mais il avoit su la rendre agréable & brillante par son esprit naturel, par le choix éclairé de ceux qui composoient sa cour. Les intérêts de l'état dont l'importance méritoit toute l'attention du prince, lui firent bientôt oublier cette perte.

1649. Les troubles de Naples & de Sicile ayant recommencé, don Juan d'Autriche, fils naturel du roi, préparoit à mesure une flotte pour chasser les François de l'île d'Elba & des ports

de Lungone & de Piombino. Ce général étoit encouragé à ſoutenir cette entrepriſe, par l'idée que la ſituation intérieure de la France n'étoit pas moins malheureuſe peut-être que celle d'Eſpagne. Les finances de la monarchie n'étoient pas moins épuiſées, les diſcordes entre la cour & le parlement préſageoient une guerre civile, & le cardinal Mazarin ne pouvoit manquer d'être ſacrifié au reſſentiment de la nation; les maladies avoient conſumé la plus grande partie des garniſons; les forces des François s'affoibliſſoient également en Lombardie, & don Juan ſe flattoit enfin de voir arriver le moment de rétablir en Italie la gloire & la réputation des armes eſpagnoles. On prévint le grand-duc de cette entrepriſe, afin qu'aux termes du traité de 1557, il fournît les ſecours néceſſaires pour la favoriſer. Ferdinand allégua ſon traité de neutralité avec la France, mais l'Eſpagne ne manqua pas de lui reprocher à ſon tour ſon manquement de foi, & de le menacer s'il ne ſe déterminoit pas de bonne grace à l'obſervation des traités. Cette eſpèce de déclaration de guerre donna

1649.

1649. lieu à de nouveaux armemens en Toscane, & le grand-duc fut obligé de demander des secours à la France, dans le cas de quelque violence de la part des Espagnols. Mais malgré les brillantes promesses de Mazarin, quoiqu'on eût envoyé de foibles renforts dans l'île d'Elba, il parut que la France obligée de retirer ses propres milices de la Catalogne, afin de pourvoir elle-même aux troubles intérieurs qui l'agitoient, ne pouvoit donner à Ferdinand que de foibles secours. Le gouvernement occupé à prévenir la suite des divisions que les Espagnols fomentoient avec soin, laissoit donc le grand-duc exposé à leur vengeance. Mais aussi-tôt que Ferdinand se fut apperçu du peu qu'il avoit à espérer des François, il songea à profiter des bonnes dispositions de don Louis de Haro, qui, moins orgueilleux & plus prudent que le comte-duc, songeoit à servir les intérêts de son maître & non pas la vanité de sa nation. Ferdinand démontra que si l'empereur s'étoit vu contraint à faire la paix avec la France par le traité de Westphalie, lui-même étoit bien plus mal-

heureux d'avoir signé par force le traité de neutralité; il ajouta que les actes arrachés par la violence ne décident pas de l'inclination, qu'il avoit toujours rejetté les offres des François, quoiqu'il eût été plus d'une fois provoqué par les ministres espagnols, entr'autres par l'insolence du vice-roi de Naples, dont il falloit réprimer la témérité, si l'on craignoit d'exciter des troubles en Italie : la prudence de don Louis fit accueillir cette ambassade avec grace en Espagne, & le roi promit au grand duc les satisfactions convenables. Le conseil avoit représenté à Philippe la nécessité où étoit la monarchie de s'accommoder avec ce prince, & de ménager les grands & importans services qu'il pouvoit rendre. En conséquence, le vice-roi de Naples reçut ordre de se contenir dans les bornes de son devoir, de cesser toutes expressions injurieuses contre la personne du grand-duc, & tous actes contraires aux intérêts de l'état : on rendit en même-tems les pensions & le traitement des cardinaux de Médicis établis dans le royaume de Naples : le roi ratifia ses 1649.

1649. intentions pacifiques par une lettre adreſſée au grand-duc, & déclara la conduite de ſes miniſtres d'Italie abſolument contraire à ſes intentions. Cette réconciliation étoit plus favorable à Ferdinand que toute l'aſſiſtance qu'il auroit pu tirer de la cour de France : outre l'entretien diſpendieux des troupes d'obſervation ſur les frontières, ces deux places poſſédées par les François, leur donnoient pour ainſi dire la ſouveraineté de la mer de Toſcane, & leur préſence éloignoit du port de Livourne les vaiſſeaux marchands. Quoique le grand-duc en eût porté pluſieurs fois des plaintes à la cour, jamais l'effet n'avoit répondu aux expreſſions du cardinal & de la reine-mère. Il falloit encore ajouter à tant de raiſons d'entretenir avec l'Eſpagne une bonne intelligence, l'intérêt de prévenir une nouvelle guerre prête à s'allumer encore pour le fief de Caſtro.

Les traités & les ſermens n'altéroient pas l'ambition de la cour de Rome ; la force, & non pas la volonté, l'avoit fait renoncer à l'acquiſition de Caſtro ; la mort d'Odoard & celle du

cardinal Farnèſe avoient fait ceſſer tous les égards dus à ſa famille. Ranuccio n'avoit hérité ni du génie ni du courage de ſon père; il étoit d'ailleurs gouverné par Godeffroi qui, comblé de richeſſes & d'honneurs, tyranniſoit la ducheſſe & dominoit ſur toute la maiſon de Farnèſe. Les malheurs de la guerre précédente avoient ſuſpendu l'exactitude des paiemens dus aux Montiſti; leur réclamation étoit juſtement ce que deſiroit le pape pour occuper le fief avec une apparence de juſtice : auſſi-tôt, il leur permit d'exécuter eux-mêmes, & pour les ſoutenir par la force des armes, il fit entrer des troupes dans le duché. Quoique ce pontife jaloux de s'approprier les revenus du ſaint-ſiège, ne payât pas les dettes de la chambre apoſtolique, il s'écrioit avec emphaſe, que les devoirs de ſon miniſtère étoient de garantir le paiement des dettes & la ſatisfaction des créanciers. Ranuccio fit des propoſitions pour s'acquitter, le roi d'Eſpagne offrit d'être le garant de ſes promeſſes, mais le pape ne voulant rien répondre à aucune raiſon, ſinon qu'il falloit que la juſtice eût 1649.

son cours, protesta cependant qu'il ne
1649. prétendoit pas pour cela déclarer la guerre. La mort de l'évêque de Castro, assassiné par quatre hommes inconnus, avoit fort irrité le pontife qui soupçonnoit Godeffroi de cet acte de violence, mais non pas sans le consentement du duc de Parme son maître : cet évêque de Castro étoit un frère Barnabite que le pape y avoit placé malgré le duc de Parme, auquel il n'avoit pas cessé de nuire. Les postes de Valentano & de Montalto furent cependant occupés par les troupes du saint-siège, & quoique le pape déclarât circulairement à tous les princes qu'il n'entendoit pas priver le duc de Parme du fief de Castro, mais seulement administrer la justice à ses créanciers, le duc offensé qu'on n'admît d'autre compensation entr'eux & lui que celui de la force, résolut de marcher contre l'état ecclésiastique, il avoit réuni environ deux mille cavaliers & six mille hommes d'infanterie, il promettoit de payer ses créanciers, mais il vouloit que le pape révoquât l'ordre qu'il leur avoit donné d'user avec violence de leurs droits. Tous les revenus de l'église

dans le duché de Parme furent arrêtés par repréſailles, & tous les eccléſiaſtiques étrangers chaſſés ſans rémiſſion. Le roi d'Eſpagne & le grand-duc par le miniſtère du cardinal Albornoz & du cavalier Dante, offrirent auſſi-tôt leur médiation dans la vue de prévenir une guerre qui auroit cauſé tant de déſordres. Mais quelle fut la ſurpriſe des médiateurs, lorſqu'après avoir déclaré publiquement qu'il ne prétendoit point ôter au duc de Parme le fief de Caſtro, le pape mit le ſiège devant la capitale, avec toutes ſes forces. Le duc, à la nouvelle de cette perfidie raſſembla de nouveau ſes troupes, & vouloit marcher à l'exemple de ſon père au ſecours de la ville aſſiégée. Ferdinand lui ayant refuſé le paſſage, il prétendit l'obtenir l'épée à la main, & ſon audace força le prince Mathias à courir ſur les frontières, à la tête des milices toſcanes pour s'y oppoſer : le grand-duc ne voulant pour aucun intérêt étranger attirer la guerre dans ſes états, le pape pourſuivant ſes opérations, jouiſſoit d'une occaſion favorable de ſe trouver ſeul à ſeul avec Farnèſe, & de l'avantage 1649.

1649. de faire la guerre aux portes de Rome : résolu de n'en pas venir à un accord sans retenir Castro, il avoit envoyé des troupes dans le Ferrarois & dans le Bolonois pour s'opposer aux invasions de Ranuccio. Ce jeune prince, privé de conseil & mal conduit par son favori Godeffroi, s'embarqua follement dans une guerre insensée sur la flatteuse espérance que les princes d'Italie protégeroient & soutiendroient sa cause. Il n'eut cependant pas l'assurance de conduire lui-même son entreprise, & sous le prétexte de demeurer dans ses états pour leur propre sûreté, il confia le commandement de son armée à son favori. Godeffroi ayant traversé le territoire de la Mirandole, avec le dessein de s'emparer de Saint-Pierre-de-Casal sur les frontières du Bolonois, rencontra imprudemment l'armée du pape ; il fut obligé d'en venir à une bataille, & n'ayant ni la valeur ni l'habileté du duc Odoard, il y sacrifia par son ignorance la moitié de son armée, fut contraint à retourner à Parme où il trouva au lieu d'un triomphe une obscure prison. La du-

cheſſe mère de Ranuccio, & le grand-duc ſon frère attribuoient aux perfides conſeils de ce favori, les malheurs qui depuis long-tems accabloient l'état & la maiſon de Farnèſe : autant il eſt difficile de détromper un prince abuſé par ſon miniſtre, autant la princeſſe & le grand-duc étoient attentifs à ſaiſir le moment d'éclairer celui-ci, & de lui faire ſecouer enfin un joug qui flétriſſoit ſa gloire, & l'expoſoit aux derniers des malheurs. Les diſgraces ont le pouvoir de rendre les hommes plus dociles; elles abaiſſent encore plus les princes. Au premier avis de la défaite de Saint-Pierre-de-Caſal, la ducheſſe profita de l'extrême humiliation de ſon fils; elle lui fit comprendre combien Godeffroi l'avoit éloigné de la prudence & de la circonſpection néceſſaire, & dans une circonſtance où ſon père même, ſecouru de tous les princes d'Italie, n'avoit pu l'emporter ſur le pape, qu'avec des ménagemens extrêmes & à la faveur de leurs propres intérêts. Elle lui repréſenta que la perte de l'état de Caſtro étoit inévitable; qu'il feroit mal défendu par les armes, & qu'on de-

1649.

1649. voit espérer plus de la médiation du grand-duc. Revenu à lui-même, Ranuccio ordonna qu'on arrêtât son favori, lui imputa l'audace d'avoir agi sans son consentement, & remit au grand-duc le soin d'obtenir du pape des conditions plus honorables & plus justes.

Le défaut d'application de ce prince aux affaires d'état, sa confiance absolue dans les talens & la fidélité de son favori lui avoient même laissé ignorer les résolutions, au moyen desquelles le traître abusant de son nom avoit irrité le pontife : ses papiers saisis dès l'instant de sa détention furent examinés ; on y trouva les preuves de l'assassinat de l'évêque de Castro ; alors le grand-duc essaya de faire comprendre au pape qu'il étoit seul l'auteur de ce crime, & qu'il étoit juste que la vengeance tombât sur lui seul. Les troupes romaines poussant toujours le siège avec vigueur, ce prince proposa des conditions avant la prise de la place, mais lorsque les propositions arrivèrent, elle s'étoit déjà rendue n'ayant plus de vivres & ne recevant point de secours, mais sous des conditions

honorables qui ne furent pas obſervées, car à peine le pape s'en fut rendu maître, que ſous prétexte de venger la mort de l'évêque, le ſiège épiſcopal fut transféré à Acquapendente, tous les édifices publics, les égliſes mêmes, raſés juſqu'aux fondemens, les matériaux précipités dans les vallées voiſines, & à la place où cette malheureuſe ville avoit exiſté, les Romains élevèrent une colonne, monument éternel de la rage des papes. L'Italie entière frémit d'horreur de voir que pour venger un évêque, on démolît une ville & qu'on en diſpersât les infortunés habitans; mais lorſqu'on réfléchit que Caſtro voiſine de Rome, ville floriſſante & bien fortifiée, en impoſoit & donnoit ombrage à la ſûreté des papes, on vit encore un nouveau motif à la fureur d'une telle perfidie. Petigliano & d'autres villes de la Toſcane profitèrent du malheur de ces citoyens; ils leur donnèrent aſyle, raſſemblèrent leurs triſtes débris, & augmentèrent ainſi la population. On s'imagine aiſément quel fut l'orgueil du pape, lorſqu'il reçut les propoſitions du grand-duc, & quelle fut la 1649.

1649. joie indiſcrète de dona Olympia ; à laquelle on devoit la direction de toute l'entrepriſe ; les Eſpagnols préféroient ſans doute les intérêts de leur maître à celui du duc de Parme, ſe prêtoient à toutes les inclinations du pape & à celles de *la maitreſſe*. Le grand-duc demeuroit ſeul ; & ſeul, il ne pouvoir engager le pape à la modération : Farnèſe offrit d'aliéner Ronciglione, mais Innocent X vouloit abſolument l'abandon du fief de Caſtro ; les négociations, les raiſons, la juſtice étoient des moyens inutiles : on en vint aux prières, aux ſoumiſſions, aux humiliations même : il n'en demeura pas moins fixe à vouloir que la chambre apoſtolique ſe mît en poſſeſſion de cet état, pour ſatisfaire les Montiſti avec ſes revenus, & ſous condition qu'après un certain nombre d'années, ſi le duc n'avoit point encore rembourſé les capitaux, il ne pourroit recouvrer le fief. Il demanda encore les dépens de la guerre, & s'applaudit d'une extrême clémence, en s'abſtenant de porter au criminel les procédures commencées pour la décadence du duché de Parme & de

Plaisance. Le débet de Farnèse montoit à un million sept cens mille écus de capitaux, & quatre cens mille écus d'intérêts: le revenu de l'état de Castro étoit alors de quatre millions, & dans ces circonstances, le meilleur conseil que pût adopter Farnèse, étoit de jouir au moins paisiblement de ses états de Lombardie & de profiter du tems pour accumuler la somme qui devoit racheter ce qu'il perdoit en ce moment. En effet, puisque les Espagnols se montroient si froids dans leurs négociations, le grand-duc & la duchesse, mère de Ranuccio, ne purent lui proposer rien de plus doux. Tous leurs services se réduisirent à débattre l'article des frais de la guerre, & à chercher les moyens d'obtenir un terme favorable pour le recouvrement du fief. Après une infinité de discussions, il fut enfin déterminé à huit années, sans qu'il fût possible de l'étendre à vingt comme le vouloit Ferdinand. Les frais de la guerre furent compensés, le duc de Parme fut absous de toute inculpation au criminel par des lettres de grace. Godeffroi eut la tête tranchée, sa mémoire demeura char- 1649.

gée de toutes ces erreurs ; Innocent X
1649. & dona Olympia, maîtres de ce duché, offrirent à Farnèse leur bienveillance & leur protection. Le grand-duc qui avoit conclu par ses soins un accommodement aussi onéreux, fut accusé par le public d'en avoir agi froidement à l'égard de son neveu ; mais si l'on considère que ce prince ne pouvoit s'engager seul dans une guerre avec le pape ; qu'il étoit assez éclairé pour juger que l'état de Castro, possédé par la maison de Farnèse, étoit un sujet éternel de discussions entre tous les papes, puisqu'ils avoient désormais adopté cette maxime, de ne plus souffrir la jurisdiction d'aucun prince aux portes de Rome. Si l'on observe encore les dépenses énormes auxquelles l'obligeoit l'entretien des troupes qu'il tenoit occupées à observer les François, & l'espérance d'obtenir l'achat de Pontremoli, que lui offroient les Espagnols, on conviendra sans peine qu'il étoit obligé de sacrifier à l'intérêt de sa conservation, au salut de son peuple, la gloire de soutenir les princes étrangers.

1650. Pontremoli, l'une des principales villes

villes de la Lunigiane, est située sur les frontières du Parmesan (*a*) au pied des montagnes, dans la plaine qu'arrosent la Magra & la Verde; son territoire qui s'étend depuis l'Appenin jusqu'au fleuve Cravia, avoit environ soixante milles de circonférence; on y comptoit environ six mille habitans, & la campagne, divisée en soixante-neuf villages, comprenoit un nombre considérable d'agriculteurs qui soutenoient l'industrie par l'activité de leurs travaux. Ainsi l'on y comptoit en tout quinze mille huit cens hommes. On avoit toujours regardé cette ville comme une appartenance du Milanois, quoique les loix de cette petite province & la possession immémoriale de certaines prérogatives, parussent démontrer qu'elle étoit plutôt sous la protection des rois 1650.

(*a*) Pontremoli, *Apua*, *Pons Tremulus*, ville forte d'Italie, dans la Toscane, sur les confins du Parmesan & de la république de Gênes, avec un bon château. C'est la patrie d'Antoine Corini; elle est au pied de l'Appenin, à seize lieues de Gênes, à trente de Florence. (*Note du Traducteur.*)

d'Espagne, que soumise à leur puis-
1650. sance. Le gouverneur qui résidoit à Pontremoli, non-seulement gardoit avec soin ce passage important de la Toscane en Lombardie, mais il veilloit encore à partager l'étendue de ses dépendances entre plusieurs seigneurs, afin de les rendre moins puissans & plus soumis. Cette province n'ayant jamais été comprise dans les investitures de Malaspina, ni dans la division du royaume d'Italie, suivit le sort des villes de Lombardie, & se mit avec elles en possession de ces prérogatives dont le traité de Constance les laissoit jouir avec tranquillité. Mais située au milieu des états de princes puissans, son territoire circonscrit par celui des villes les plus considérables, ne pouvant étendre ni soutenir sa jurisdiction, elle se vit toujours dans la nécessité de se mettre sous la protection des princes voisins; & comme dans ces tems barbares la protection différoit peu de l'empire absolu, Pontremoli subit tour à tour le joug des ducs de Parme, des Castruccio, des Scaliger, des Florentins, & enfin celui des Visconti, qui l'annexèrent au duché

de Milan. François I, roi de France, en inveſtit Pierre-François Noceti, 1650.
ſon premier valet-de-chambre; mais le gouvernement de ce feudataire finit avec celui de ſon maître. Charles-Quint lui ſubſtitua Sinibald de Fieſque, génois; bientôt la conjuration de la maiſon de Fieſque contre Doria, le dépouilla juridiquement de ce fief en 1546. Depuis ce tems, Pontremoli obéiſſoit directement à un gouverneur eſpagnol, ſubordonné au gouverneur de Milan. Un domaine ſi peu ſecourable, qui par ſa ſituation ne pouvoit contribuer ni à la défenſe ni à la gloire de la monarchie, avoit toujours paru inutile aux Eſpagnols, & dès le tems de Philippe II, ils avoient réſolu de l'aliéner. Les beſoins de l'état, l'impoſſibilité de ſoutenir la guerre contre la France, déterminèrent Philippe IV; il ordonna au conſeil d'Italie de traiter de cette vente, mais à des conditions très-difficiles, entre leſquelles étoit celle de ne livrer Pontremoli à aucun prince ſouverain, mais de le vendre à un particulier. On reconnoiſſoit à cet ordre le naturel jalouxdes Eſpagnols, qui ne vou-

1650. loient souffrir l'agrandissement d'aucun prince italien. Quoique le gouvernement de Florence eût toujours regardé comme utile l'acquisition d'un domaine qui unissoit toutes les jurisdictions qu'on possédoit déjà dans la Lunigiane, le prix exorbitant qu'on portoit à un million de ducats, avoit toujours rebuté le grand-duc, d'autant plus qu'entre les mains des Espagnols, cette jurisdiction n'apportoit aucun préjudice aux états du grand-duché. La république de Gènes & celle de Lucques concouroient toutes deux à faire cette acquisition. En 1647, le connétable de Castille, gouverneur de Milan, avoit vendu Pontremoli à Octave Pallavicini, comme procureur de la république de Gènes, moyennant deux cens mille pièces d'or, sauf la ratification du roi, & de suite avoit admis l'acheteur à la libre jouissance. Ce procédé excita les plaintes des habitans; ils alléguèrent leurs antiques privilèges & leurs conventions avec les gouverneurs de Milan : ils prétendoient que le roi ne pouvoit transférer leur domaine à aucune autre puissance, & ce débat devint sérieux

& juridique. Tandis que duroit cet examen, la bonne intelligence entre le grand-duc & l'Espagne fut renouvellée, & don Louis de Haro, regardant comme utile à la monarchie d'acquérir la confiance de ce prince, suspendit la ratification du contrat avec les Génois, pour l'offrir à Ferdinand. Après beaucoup de discussions sur le prix, la somme fut enfin déterminée à cinq cens mille écus, dont en effet le duc devoit payer quatre cens mille en passant le contrat de vente, mais pour le reste, les Espagnols acceptèrent tant de credits que le grand-duc put se flatter que les cent mille écus ne pouvoient désormais s'exiger. 1650.

Les Génois firent naître des difficultés sans nombre, pour retarder ou empêcher la conclusion de ce traité; ils firent suggérer aux ministres espagnols d'exiger des réserves de droits & des conditions qui auroient limité les avantages de l'acquisition, & par conséquent en auroient diminué le desir dans l'ame du grand-duc. Ils n'oublièrent pas de tenter la cour d'Espagne par des efforts considérables; mais rien ne put ébranler la rectitude de

1650. don Louis dans l'obſervation du contrat qui étoit déjà dreſſé. Le marquis de Carazena, gouverneur de Milan, fut chargé d'envoyer à Pontremoli un repréſentant de la perſonne royale, qui pût recevoir des mains de la république la poſſeſſion de cette terre, & la transférer à celui que le grand-duc auroit chargé de la recevoir en ſon nom. Le comte de Vimercato fut élu du côté de l'Eſpagne, & le grand-duc nomma l'auditeur Alexandre Vettori ; on tranſporta l'argent néceſſaire pour le rembourſement de ce que les Génois avoient avancé ; ceux-ci firent encore de nouvelles difficultés, & retardèrent pluſieurs mois l'expédition de l'envoyé de Toſcane, mais enfin il en prit paiſiblement poſſeſſion le 18 ſeptembre. Autant les habitans de Pontremoli déteſtoient le joug de la république, autant ils témoignèrent de joie & d'allégreſſe en paſſant ſous la domination des Médicis. Un grand nombre des principales familles (*a*)

(*a*) La nobleſſe de ces familles, la richeſſe & l'étendue de Pontremoli lui ont valu le titre de ville : & depuis elle a été regardée

étoient déjà, pour ainsi dire, sujettes du grand-duc, qui les avoit attachées à son service, soit dans les armes, soit dans la magistrature, ou dans l'ordre de Saint-Etienne. Ces bienfaits avoient préparé les citoyens à recevoir le nouveau gouvernement, auquel ils se soumirent avec les plus vives démonstrations de joie. Les Génois regrettèrent sensiblement une si belle acquisition, & les marquis de la Lunigiane se plaignirent de ce qu'en vendant ses domaines, le roi d'Espagne avoit aussi vendu leurs possessions. L'empereur ratifia le contrat, expédia l'investiture, mais il ne voulut pas que le roi d'Espagne abandonnât au grand-duc la protection dont il avoit honoré quelques-uns de ces seigneurs. Ferdinand demeura reconnoissant des faveurs de Philippe, & lui témoigna sa gratitude par des offres gracieuses: résolu désormais de s'allier à la monarchie avec autant de zèle que ses prédécesseurs, il offrit au roi les services des princes ses freres. Il envoya

1650.

comme la capitale de la Lunigiane. (*Note de l'Auteur.*)

1650. au miniſtre don Louis, un préſent digne du goût & de la magnificence de la maiſon de Médicis : c'étoit une table de pierres orientales rapportées avec un ſoin exquis, qui repréſentoit différens traits de la fable; ſur cette table devoit être placée une ſtatue équeſtre de Philippe : elle étoit d'or fin, ouvrage de Gaſpard Mola, poſée ſur une baſe d'une pierre rare, enrichie de ciſelures & de trophées d'or travaillés avec tant de goût, que l'art étoit bien ſupérieur à la beauté de la matière. Lorſque don Louis fit voir ce préſent au roi pour obtenir la permiſſion de l'accepter, le roi le regarda comme aſſez précieux pour deſirer de l'avoir dans ſon propre cabinet.

Ferdinand ne donna pas de moindres ſignes de reconnoiſſance à l'armée eſpagnole, lorſqu'elle fut jointe par la marine toſcane, pour former le ſiége des places conquiſes par les François : l'armée étoit commandée par don Juan d'Autriche, & avec elle ſe trouvoit le vice-roi de Naples, comte d'Ognatta; tous deux avoient prévenu le grand-duc de leur marche & du deſ-

ſein où ils étoient d'aſſiéger Lungone & Piombino. Ce prince ré- 1650.
pondit à cette marque de confiance, non-ſeulement par toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié, mais il fit encore fournir à l'armée des vivres & des munitions. Les François avoient eu le tems de ſe fortifier, & en conſéquence Piombino fut capable de réſiſter aux aſſauts par terre & par mer. Mais enfin, les Eſpagnols introduits dans la place par un ſouterrain, la mirent à feu & à ſang, prirent le gouverneur & emporterent également le château. Ils pourſuivirent les opérations ſous la fortereſſe de Lungone avec la même activité ; ils occupèrent d'abord les fortifications extérieures, & conſumant dans ce poſte les forces de la garniſon par de fréquens aſſauts, la place ſe rendit le 15 d'août, & l'armée victorieuſe ſe replia vers la Catalogne. Ainſi finit la domination françoiſe ſur les côtes du grand duché. Ferdinand mérita la reconnoiſſance de ſes ſujets & les éloges de toute l'Italie, par la prudence avec laquelle il avoit ſu ſe maintenir avec les François ſans être ſéduit par leurs offres &

ſans attirer contre ſoi l'indignation des Eſpagnols.

CHAPITRE VI.

Le grand-duc ſe ménage avec adreſſe auprès des François & des Eſpagnols, & profite de la tranquillité de la Toſcane pour encourager les ſciences & les arts. Intrigues du conclave à la mort d'Innocent X. Election d'Alexandre VII. La Toſcane eſt préſervée de la peſte répandue à Naples, à Rome & à Gènes. Les Barberini ſe rétabliſſent dans les bonnes graces du roi d'Eſpagne & dans celles du grand-duc, qui les reçoit au nombre de ſes alliés.

1651. LES événemens arrivés dans le grand-duché exigeoient du ſouverain une prudence extraordinaire, non-ſeulement dans ſa conduite politique, mais encore dans ſon économie; la puiſſance & l'autorité des François en Italie décroiſſoit de jour en jour; le roi d'Eſpagne recouvroit la Catalogne quoiqu'avec lenteur, & les diviſions

entre la cour & le parlement conti- 1651.
nuoient toujours en France, tandis qu'en général toutes les nations de l'Europe desiroient la paix, don Louis, le plus habile & le plus vertueux ministre qu'on eût vu en Espagne depuis longues années, réparoit insensiblement les pertes de l'état ; & fatiguant ses ennemis par son indolence affectée, les amenoit avec adresse à se rapprocher par un traité avantageux. La confiance établie entre le grand-duc & lui, faisoit espérer au premier qu'il en tireroit quelque profit sans se brouiller avec la France. D'un autre côté, la cour de Rome lui offroit une occasion brillante de rétablir solidement sa propre grandeur s'il eût voulu s'y prêter. Arbitre suprême des volontés du pape & de dona Olympia, le cardinal Panzirolo avoit amené le triomphe des Barberini au moment d'éclater : il ne pensoit pas à moins qu'à se préparer par leur secours un chemin à la papauté ; & pour réussir dans ses vues, il falloit encore reconcilier cette famille avec l'Espagne & le grand-duc. Ils proposèrent à Ferdinand le mariage d'une Lucrèce Barberini avec

le prince Mathias comme une alliance
1651. qui répondroit de leur fidélité, & qui rendroit le ſacré collége tributaire de la maiſon de Medicis. Si la dignité de ce prince avoit pu s'allier avec une telle propoſition, peut être le deſir d'être, pour ainſi dire, maître du conclave l'y auroit déterminé; mais juſqu'alors le nom de Barberini étoit flétri par l'inculpation de rebellion, & la cour d'Eſpagne ne pouvoit ſe repoſer ſur la foi d'une famille qui l'avoit outragée. La Lunigiane n'excitoit pas un léger ſentiment d'ambition dans l'ame de Ferdinand. L'acquiſition de Pontremoli, réunie à beaucoup de petites juriſdictions, que la république de Florence, & enſuite les Médicis avoient acquiſes, ſembloit en faciliter beaucoup d'autres. Les ſujets du fief de Tregiana s'étant révoltés contre le feudataire pour ſe donner de leur propre mouvement au grand duc, ce prince y fit entrer une garniſon ſous prétexte d'y rétablir la paix. D'un autre côté, le fils du marquis de Foſdinuovo fut accuſé d'avoir attenté à la vie de ſon père. La république de Gènes traitoit de le dépouiller de la

succession pour l'acquérir elle-même, & faisoit tous les efforts possibles pour soutenir l'accusation à la cour impériale, tandis que le grand-duc soutenoit la justification du fils, & paroissoit fournir des raisons valides. Ainsi la rivalité des deux puissances s'irritoit tous les jours de plus en plus, par rapport à la possession de ces domaines. 1651.

C'étoient là les points principaux qui occupoient le gouvernement du grand-duché, tandis que le prince mettoit toute son application à réparer les malheurs passés. Secondé dans ces desseins par les princes ses freres, dont la conformité des sentimens, le respect & l'amour réunissoient les volontés en une seule, il exerçoit avec leur secours une autorité modérée, qui faisoit l'admiration de ses sujets; tous animés par un si rare exemple, se faisoient une loi d'obéir & de remplir les vues de leur souverain. Ce prince avoit su changer les mœurs de la nation; il avoit étouffé l'orgueil & la méfiance. Une économie trop nécessaire l'avoit contraint à déposer le faste de ses prédécesseurs; son propre

1651. génie, ses profondes réflexions, lui inspirèrent le noble desir de voir ses amis & non pas ses esclaves dans les citoyens de son état : par-tout on voyoit briller sous ses loix l'affabilité, la douceur & la politesse ; une galanterie décente fut substituée à la jalousie, à l'austérité des anciennes mœurs ; & les femmes admises dans la société, y amenèrent avec elles le desir de plaire & la vivacité qu'il inspire. La cour ne fut plus le théâtre d'un luxe effréné, qui irrite, qui humilie les malheureux & n'est admiré que par les insensés ; c'étoit au contraire une assemblée de personnages aimables & instruits, dignes d'entourer le prince le plus docte & le plus éclairé de son siècle : pour briller à sa cour, il ne falloit point prodiguer l'or, mais il y falloit porter les qualités du cœur & les agrémens de l'esprit. Le grand-duc & Léopold son frère disputoient entr'eux à qui développeroit avec plus de clarté les grandes leçons de Galilée leur maître ; le cardinal Jean-Charles & le prince Mathias se livroient à l'étude des lettres & à celle des beaux-arts. L'esprit de patriotisme, le desir

de la perfection, la recherche de la vérité, préparoient la gloire du second siècle des Medicis, qui dans l'histoire des connoissances humaines, devoit être peu inférieur à celui du grand Côme & de Laurent le magnifique. 1651.

Une cour si bien composée, un assemblage si nouveau d'hommes instruits, firent bientôt l'admiration de toute l'Italie; différens princes voulurent en être spectateurs. Le duc de Modène, le duc & la duchesse de Mantoue, l'archiduc Ferdinand d'Insprnck & sa femme Anne de Médicis, l'archiduc Sigismond, se rendirent à Florence pour jouir de ce qu'offroient de rare & de brillant le souverain & la cour. On leur prépara de nouveaux spectacles dans les jardins de Boboli, au milieu desquels on ne remarqua pas moins le goût de l'invention que l'adresse dans l'exécution; les représentations, les jeux des machines, la musique, les danses, les joutes firent briller à l'envi la délicatesse des princes & le génie de la nation. Les illustres hôtes de Ferdinand le quittèrent pénétrés d'estime, & leur admi- 1652.

ration servit encore à redoubler celle
1652. des Toscans pour leur maître. Ce desir de briller dans les jeux publics, animoit la noblesse à rechercher la perfection dans tous les exercices du corps, & donna la premiere idée de quelques académies, qui subsistent encore : entr'elles se distingue celle des *Immobiles* qui dut son origine à une simple conversation du prince Lorenzo, qui fut après sa mort protégée par le cardinal Charles, & reçut de ce prince une nouvelle forme & de nouveaux emplois. On lui dut dans la suite la fondation du théâtre des *Immobiles*, & c'est la premiere époque d'une société chargée des amusemens du public sur un théâtre. Tandis qu'au sein de la capitale, on s'occupoit à polir les mœurs, à éclairer les esprits, le port de Livourne offrit un spectacle non moins curieux & non moins intéressant.

Deux vaisseaux anglois servant d'escorte à quatre vaisseaux marchands richement chargés, s'étoient réfugiés à Livourne. Deux jours après on vit aborder quatorze navires hollandois, qui demandèrent au grand-duc de

chasser les Anglois du port, afin qu'ils pussent les combattre. Une demande 1652.
aussi injuste rencontra dans la volonté de Ferdinand tous les obstacles qu'on pouvoit attendre de sa droiture, de son équité, de la sûreté du port de Livourne : mais l'amiral hollandois ayant menacé de violence, il fallut se mettre en devoir de protéger les vaisseaux anglois avec les forces de la place même ; ils furent introduits dans le môle, leurs marchandises déchargées, on se prépara à soutenir la violence des Hollandois. Ils ne l'employèrent pas absolument, mais continuoient toujours à menacer les Anglois, lorsque Cromwel & la république de Hollande avertis de cet événement, l'amiral fut rappelé par les états, & le parlement d'Angleterre envoya du secours aux Anglois ; les deux armées firent pendant quelques jours des courses aux environs de la place, la tenant comme bloquée, non sans faire perdre infiniment à son commerce. Mais lorsque les deux partis se crurent en état de mesurer leurs forces, ils quittèrent le port, & naviguant vers l'Elba, ils se joignirent

1652. près de Lungone ; après un combat sanglant, qui dura quatre heures, les Anglois furent vaincus, perdirent cinq vaisseaux & quatre cens hommes ; les Hollandois n'eurent qu'un seul vaisseau coulé à fond & perdirent environ cent cinquante hommes de leur équipage ; mais l'amiral Vangalen gravement blessé, mourut à Livourne, où il fut conduit après le combat.

1653. Si le grand-duc éprouva des chagrins de la rencontre de ces deux nations dans la mer de Toscane, ils furent compensés par l'agréable nouvelle de la reddition de Barcelone, & de la démarche du duc de Mantoue, qui s'étoit enfin mis sous la protection du roi d'Espagne, & qui avoit introduit dans Casal une garnison espagnole. Comme ces succès formoient l'époque de la grandeur renaissante de l'Espagne, aussi le grand-duc en espéroit la conclusion prochaine de la paix. La perte de Casal sembloit ôter aux François les restes de leur puissance en Italie, & la transférer toute entière aux Espagnols. Le cardinal Mazarin, qui connoissoit bien les conséquences de cette perte,

ſe flattoit encore que le grand-duc pourroit engager Gonzague à chaſſer 1653.
la garniſon eſpagnole de cette place, & y ſubſtituer des ſoldats vénitiens ou du Montferrat, fief qui lui appartenoit. Pour cet objet Louis XIV envoya au grand-duc le comte du Pleſſis; il repréſenta qu'il ſeroit d'un grand avantage pour la tranquilité de l'Italie, de mettre dans Caſal une garniſon neutre, à laquelle pourroient contribuer tous les princes d'Italie, & que le duc s'obligeât de ne céder la place que du conſentement unanime de tous ceux qui l'auroient conſignée entre ſes mains. Il fit entendre à Ferdinand que cette demande étoit ſi intéreſſante pour la cour de France, que ſi le ſuccès en eût été heureux, le roi de France en eût conſervé une reconnoiſſance éternelle: mais le grand-duc remontra l'impoſſibilité d'entamer en tems de guerre une ſemblable négociation, & promit ſimplement aux François tous les ſervices qui dépendroient de lui, lorſqu'il verroit quelqu'apparence de paix. Il ſembloit à ce prince que la perte de leur autorité en Lombardie, étoit bien com-

1653. pensée par cet empire qu'ils avoient su gagner sur l'esprit du pape, qui les rendoit les arbitres de la cour de Rome, & qui n'étoit pas moins funeste à la tranquillité de l'Italie, puisqu'on prévoyoit qu'ils en obtiendroient des facilités à remplir leurs vues sur le royaume de Naples. Le pape avoit quatre-vingts ans; son esprit étoit plus foible encore que son âge : naturellement pusillanime, livré à des inclinations basses, indignes de son rang, il étoit méprisé du sacré collége, & le petit nombre des cardinaux qui lui paroissoient attachés, ne lui faisoit leur cour que par intérêt. Il s'occupoit plus des dissentions de sa famille, & des artifices d'Olympia, que des affaires de l'église : cette femme adroite, craignant un avenir fâcheux & prochain, cherchoit à se faire un puissant appui parmi les cardinaux; lorsque le pape eut accordé sa faveur à tous ses parens, elle y rappella encore les Barberini, qui possédoient d'immenses richesses & se voyoient appuyés par la couronne de France. L'un des fils de don Taddée fut marié à une Justiniani, propre

nièce du pape, & l'autre obtint le chapeau de Cardinal. Une confédération si puissante seroit devenue l'arbitre du conclave, si elle eut été constante dans ses propres vues. Les nouveaux intérêts de famille qui changèrent les desseins du pape, changèrent aussi ses inclinations : les François eurent la préférence sur les Espagnols, avec lesquels il y eut différentes disputes dans les affaires ecclésiastiques. La cour d'Espagne en fut gravement irritée ; le cardinal de Médicis devenu doyen du sacré collège, se transporta à Rome pour y exercer sa charge de protecteur de la couronne, & tenter de diviser adroitement cette nouvelle confédération, avant qu'il y eût un nouveau conclave. En apportant avec soi la haine & le ressentiment de sa maison contre les Barberini, il ne leur en épargna point les marques les plus claires. Lorsque Rome entière étoit superbement illuminée pour le mariage & la promotion des fils de don Taddée, le cardinal fut le seul qui s'abstint de prendre part à ces fêtes. Philippe IV & le grand-duc étoient convenus entr'eux de ne leur

1653.

1653. jamais pardonner, & leurs bénéfices étoient toujours en séquestre dans les états de ces deux princes. La république de Venise qui leur savoit gré d'avoir contribué à la guerre de Candie, leur avoit rendu ses bonnes graces : Ferdinand se piquoit d'être dans ses sentimens plus constant que le sénat d'une république ; il rejetta dans toutes les occasions les demandes & les instances de la reine-mère de France & du cardinal Mazarin ; mais au milieu des contestations qui s'élevèrent à l'égard du refus que le cardinal de Médicis & l'ambassadeur de Toscane faisoient de rendre les honneurs dus au caractère d'ambassadeur de la cour de France, dont étoit revêtu le cardinal Antonio, Ferdinand déclara que comme doyen du sacré collège, Charles de Médicis recevroit les visites des Barberini ; que son ambassadeur par égard pour la cour de France, communiqueroit seulement avec Antonio, mais qu'il ne cesseroit pas de regarder les autres comme contumaces.

1654. Mais enfin la décrépitude & les infirmités du pontife faisoient regarder comme prochain à la cour de Rome

un nouvel ordre de choses ; déjà cette cour & le sacré collège animés par un esprit insatiable d'orgueil & d'ambition, cherchoient à s'assurer d'un successeur favorable à leurs intérêts. Les ministres des princes italiens soutenoient cette passion par leurs propres intrigues, & dona Olympia s'efforçoit encore plus qu'eux à placer sur la chaire de saint Pierre une de ses créatures. Le roi d'Espagne avoit confié au grand-duc le secret de ses intentions ; le cardinal Charles de Médicis devoit les conduire à leur fin, & Philippe lui avoit encore envoyé pour appui le cardinal Jean-Charles, avec le titre de conservateur de la monarchie. Antonio Barberini, confident de la cour de France, rassembloit parens & amis pour élire un pape agréable à sa protectrice : les parens du pape n'avoient pas tous les mêmes desseins ; Olympia suivoit le parti françois, & Panfili gagné par le doyen du sacré collège, penchoit en faveur de l'Espagne. Le pape se désespéroit au milieu de ces factions, de voir avant sa mort tant de tumulte pour son successeur, & pour abréger la discorde entre ses parens, il eût 1654.

1654. voulu le désigner lui-même. Le cardinal Astalli qu'il avoit adopté au lieu de Panfili & qu'il tenoit auprès de sa personne, s'étant rangé en secret du parti espagnol, fut découvert, le pape en fut instruit, il le bannit d'auprès de lui, le priva de son rang & lui ôta le revenu de toutes ses charges. Le cardinal Barberini connoissant bien le préjudice qu'apportoit à ses intentions la brouillerie de sa maison avec le roi d'Espagne & le grand-duc, affectoit la neutralité dans l'espoir de rendre un jour à ces princes quelqu'important service & de rentrer en grace avec eux; il avoit à Madrid des intelligences secrètes, & faisoit encore observer les intentions du grand-duc. Cet esprit d'intrigue & d'ambition occupoit principalement la cour de Rome, & Ferdinand ne se lassoit pas de diriger les opérations du cardinal son oncle, afin d'avoir quelque part aux décisions du futur conclave. Cela dépendoit cependant des succès de la guerre & des révolutions qui pouvoient arriver avant la mort du pape. La cour d'Espagne étoit alors dans une rupture ouverte avec la république de Gènes,

Gènes, pour une ſimple diſpute de ſupériorité ſur la mer. Tous les biens des Génois ſitués dans les domaines du roi, étoient déjà ſéqueſtrés. Le grand-duc travailloit cependant à étouffer dès leur naiſſance, les ſemences d'une guerre ſur les frontières de la Toſcane. D'un autre côté, on armoit en Provence une flotte qu'on croyoit deſtinée contre le royaume de Naples. Ces circonſtances exigeoient de la part du grand-duc une conduite prudente & délicate, afin de ne pas irriter davantage la cour de France, déjà inquiète de la bonne intelligence de ce prince avec le roi d'Eſpagne, intelligence que l'achat de Pontremoli, accordé au grand-duc par préférence aux Génois, avoit ſuffiſamment manifeſtée aux yeux des puiſſances de l'Europe. Ferdinand toujours adroit à conduire ſes projets, procura aux François un ſpectacle agréable, flatteur, & qui adoucit ſingulièrement l'eſprit du cardinal Mazarin.

1654.

Le doyen du ſacré collège ayant déclaré qu'il recevroit la viſite de l'ambaſſadeur Antonio Barberini, par égard au caractère qu'il portoit, toute

1654. la ville de Rome se mit en mouvement pour cette cérémonie : le faste, les formalités, le concours du peuple furent extraordinaires ; les Romains se réunirent tous à rendre des honneurs à un ministre de France, & des devoirs à un prince de la maison de Médicis : une nombreuse suite d'équipages remplis des parens & des amis du cardinal Barberini, formoient son cortège, & le cardinal de Médicis ne le reçut pas avec moins d'éclat & de splendeur. Quoique leur entretien eût été compassé d'avance, il ne toucha pas moins vers la fin de la conférence sur le desir qu'avoient les Barberini de se remettre en grace auprès de la maison de Médicis. Toute la ville admira le maintien de ces deux personnages, & loua également la conduite de l'un & de l'autre ; mais en France, la satisfaction de la cour fut si entière que le grand-duc en fut expressément remercié par la reine & par Mazarin. Sans cet acte de complaisance, Ferdinand auroit pu éprouver le ressentiment de cette cour ; l'accueil qu'il avoit fait au cardinal de Retz fugitif l'avoit révoltée. Ce fameux coadjuteur

de Paris, arrêté par ordre de Louis XIV depuis 1652, transféré dans le château de Nantes, s'étoit heureusement évadé & embarqué sur une galère espagnole ; après avoir côtoyé l'Espagne, il passa à Lungone, puis à Piombino ; delà prenant la route de Volterra pour se rendre à Florence, il s'arrêta dans une ville de ce territoire pour y purger les soupçons de la contagion qui déjà se répandoit sur les côtes d'Espagne ; arrivé enfin à Florence, il fut reçu par Ferdinand avec toutes les démonstrations possibles de joie & d'amitié. Il vit avec plaisir dans cette ville les illustres personnages de sa maison, & reconnut avec empressement les Agnati pour ses parens ; après un séjour assez court, il se rendit à Rome où le grand-duc lui procura des moyens de réconciliation. 1654.

Les malheureux succès de la flotte françoise, qui, après s'être emparée de Castellamare à dix milles de Naples, s'étoit retirée misérablement, jouet de la mer & des vents, paroissoient avoir rendu le repos à l'Italie. La guerre que le duc de Modène assisté des forces de la France, menaçoit de déclarer au 1655.

1655. marquis de Carazena, gouverneur de Milan, rappella de nouveau l'attention des différentes puiſſances. Chacun deſiroit avec impatience de voir finir tant de débats, & de terminer une guerre déjà trop longue entre deux puiſſances affoiblies & fatiguées l'une & l'autre, lorſque la mort d'Innocent X fixa les regards de l'Europe ſur une guerre politique, la plus terrible qu'eût jamais excitée l'ambition & l'avidité du pontificat. Les intrigues, les cabales ſecrètes & cachées durant la vie du pape, avoient tellement ſemé la diſcorde entre les cardinaux, que tous les obſervateurs prévoyoient un conclave de longue durée. La maiſon d'Autriche & la cour de France étoient les deux puiſſances entre leſquelles étoit partagé le pouvoir de faire élire un pape. Les deux cardinaux de Médicis qui avoient le ſecret de Philippe IV, ſervoient encore à la cour impériale, toujours liée avec les intérêts de celle d'Eſpagne. Le cardinal Antonio Barberini avoit le ſecret de la France & par-là ſembloit être le plus fort antagoniſte des Médicis. Chacun employoit toute ſon induſtrie pour

gagner des voix, lorſque tout-à-coup le cardinal François Barberini qui s'étoit tenu dans les bornes de la neutralité, raſſembla tous ceux de ſon parti & les fit concourir à cet avis de n'être point favorable à celui de tel ou tel prince, mais de donner librement leurs voix ſelon le ſentiment de leur propre conſcience. Cette nouvelle union fut nommée l'eſcadron volant, & l'on crut qu'elle ſeule donneroit la loi au conclave; cet eſcadron paroiſſoit n'avoir point de chef, mais il étoit ſecrètement commandé par le cardinal. Pour oppoſer une confédération à ce corps redoutable, les cardinaux de Médicis raſſemblèrent à leur tour les ſujets de la maiſon d'Autriche, & les amis du grand-duc; il y en avoit ſoixante & un qui avoient leurs voix, & pour élire un pape il ne falloit que la pluralité de quarante & une: ainſi l'eſcadron volant compoſé ſeulement de trente-trois voix ne pouvoit l'emporter, & le parti des Médicis ſe trouvoit d'une force ſuffiſante pour l'excluſion. L'eſcadron de François Barberini & les partiſans de la France vouloient placer encore une 1655.

1655. fois Sacchetti ſur le trône, ils déclaroient qu'ils vouloient mourir dans le conclave plutôt que d'en élire un autre; *ou Sacchetti ou le cercueil*, diſoient-ils à haute voix, & la phalange des Médicis répondoit négativement avec la même fureur. On blâmoit publiquement l'obſtination du grand-duc contre un Florentin ſon ſujet, contre un homme doué de beaucoup de vertus, & qui avoit tout employé pour obtenir ſa protection. La diſcorde s'anima davantage encore dans ce tumultueux conclave, lorſque l'ambaſſadeur d'Eſpagne ennemi de la maiſon de Médicis, & brouillé avec les deux cardinaux, déclara que le roi ne s'oppoſoit pas directement à cette élection. Alors on vit naître de nouveaux & de plus violens débats, on vit employer tous les ſtratagêmes, toutes les ſubtilités que purent inſpirer l'orgueil & l'ambition. On ne ſavoit plus quel moyen trouver de concilier des vœux & des intérêts ſi oppoſés; il ſe répandoit dans le conclave des écrits injurieux à tous les princes de l'Europe, & ces procédés ne ſervoient qu'à fomenter le mal & à reculer les moyens de conciliation.

Cependant la longueur & les désagrémens de la clôture amollirent les cœurs des plus obstinés ; l'escadron volant fit secrètement proposer à la faction espagnole de se désister des prétentions du cardinal Sacchetti, afin qu'elle en pût venir à quelque proposition. Mais il parut trop périlleux aux cardinaux de Médicis de la faire eux-mêmes & de révéler ainsi leur secret. Ils se déterminèrent à ne pas s'éloigner de leur systême. Changer de sujets, fit sentir à l'escadron qu'il donnoit trop d'avantage à ses adversaires ; ils en auroient facilement profité pour élire un pape sans lui ; chacun bien affermi de son côté dans sa résolution, le cardinal Barberini se procura un entretien avec les cardinaux de Médicis. Les expressions les plus flatteuses, les ostentations du zèle pour le bien public furent toutes employées dans le préambule de cette conférence, & enfin le cardinal Fabio Chigi, natif de Sienne, y fut proposé pour pontife. Ce sujet réunissoit de grands talens & de rares vertus ; il avoit montré beaucoup d'expérience dans les affaires au congrès de Munster, & dans l'exercice 1655.

1655. de la charge de secrétaire d'état depuis la mort du cardinal Panzirolo ; il avoit aussi beaucoup d'adresse à s'insinuer dans les esprits. Les services qu'il avoit rendus à la maison d'Autriche, joints à la fidélité qu'il avoit toujours professée pour la maison de Médicis dont il étoit sujet, lui méritoient l'affection du grand-duc. Il s'étoit attiré des égards de la part des Barberini & de dona Olympia, dans le tems de leurs discordes avec Innocent X. Il jouissoit de la confiance de toutes leurs créatures. La France ne l'aimoit pas, & le cardinal Mazarin lui avoit même fait donner l'exclusion ; mais tandis que les contestations du conclave se soutenoient & s'enflammoient tous les jours, François Barberini lui avoit ramené l'esprit du ministre de la cour de France. Dans les instructions secrètes de Philippe IV & du grand-duc de Toscane, il étoit le premier sujet nommé parmi ceux que les cardinaux de Médicis devoient favoriser, de sorte que la proposition de François Barberini fut accueillie très-favorablement. Comme il ignoroit encore le secret des cardi-

naux, il craignoit que Chigi fût rejetté par le grand-duc à raison de sa naissance : puisque ce prince avoit absolument exclu Capponi & Sacchetti, pour cela seul qu'ils étoient florentins, ils ne croyoient pas que le grand-duc fût plus favorable à un Siennois, sur-tout lorsqu'il n'étoit pas bien assuré de l'affection de ces peuples. Mais lorsqu'il eut reconnu l'inclination de Philippe & de Ferdinand pour ce cardinal, il feignit de s'y être déterminé par obéissance envers ces deux princes, auxquels il se remettoit lui-même pour en obtenir la grace de leur famille. L'élection de Chigi fut concertée en un espace de deux heures, & la matinée du 7 avril le vit élire avec le concours unanime de toutes les voix nécessaires; il prit le nom d'Alexandre VII, & Rome toujours empressée, lui prodigua comme à l'ordinaire les éloges & les noms les plus flatteurs. Quoiqu'après l'élection d'un pape, tous les cardinaux veuillent avoir contribué à son exaltation, le pape lui-même en attribua tout l'honneur au cardinal Jean-Charles de Médicis qui avoit mieux que tout autre, avec Barberini,

1655.

1655. disposé les esprits en sa faveur. Alexandre VII avoit cinquante-six ans, âge chagrinant pour les vieux cardinaux ; mais l'infirmité de la pierre à laquelle il étoit sujet, conservoit des espérances à ceux qui n'avoient pas renoncé au pontificat. A peine il étoit élu que prenant Pie V pour modèle, il fit apporter dans son appartement une caisse de plomb qu'il destinoit à son cercueil, & défendit en même-tems à son frère & à ses neveux qui étoient à Sienne, de paroître à Rome. Ferdinand montra la joie la plus vive de cette élection, on en donna des témoignages publics à Florence, & le grand-duc voulut que l'état de Sienne envoyât à Rome une députation de quatre de ses principaux gentilshommes. La maison de Médicis croyoit avoir élevé sur le trône un autre Pie V, mais rarement un pape conserve jusqu'au dernier moment ces sentimens que leur inspire le trouble & l'altération des esprits, aux premiers instans de leur pontificat.

Ferdinand auroit bien voulu profiter de la bonne volonté de ce pontife en faveur du duc de Parme. Le

terme de huit ans fixé en 1649 par le traité de paix, étoit près d'expirer, & cette circonstance inspiroit de justes craintes; la guerre rallumée en Lombardie pouvoit se répandre & pénétrer dans le cœur de l'Italie. François I, duc de Modène, qui, après avoir épousé une Barberini, avoit encore conclu le mariage de son fils aîné, le prince héréditaire, avec une Martinozzi, niece du cardinal Mazarin, ne pouvoit manquer d'être suspect au marquis de Carazena, gouverneur de Milan. La prospérité des armes espagnoles en Lombardie, avoit accru l'orgueil de ce ministre, qui ne tarda pas à exiger de François I une sûreté de sa foi, les armes à la main; le duc obligé à la défense, attira de nouveau les armes françoises en Italie. La maison d'Este, le prince de Savoie & la France entreprirent donc contre l'état de Milan, une guerre qui porta la désolation dans cette province. Le grand-duc craignoit de voir encore une fois le duc de Parme enveloppé dans ces terribles révolutions: ce prince desiroit vivement annuller un traité conclu par force, & retirer 1655.

1655. des mains des prêtres l'état de Castro. La duchesse Marguerite étoit à Florence, & l'occasion lui paroissoit favorable pour traiter avec un pape, élevé par la maison de Médicis. Le cardinal Jean-Charles fut chargé de lui demander une prolongation, ou du moins la permission d'aliéner une partie de l'état de Castro, pour délivrer l'autre de l'hypothèque des créanciers : on avoit lieu de présumer que la justice de la demande & la politique de prévenir une guerre en Italie, engageroient à quelque condescendance un imitateur de Pie V. Quelle fut la surprise du cardinal lorsque le pape lui répondit avec fermeté, que l'état de Castro convenoit trop bien au siège apostolique. Il parut étrange à ce prince que l'on ne voulût pas juger de la différence du prix de cet état avec la qualité des dettes de Farnèse, & qu'avec les discours éternels de justice & de bonne foi, le pape refusât de reconnoître la lésion manifeste du contrat d'Innocent X. Mais la mauvaise volonté d'Alexandre se développa mieux encore envers Ranuccio, lorsqu'il refusa de le secourir dans la

guerre de Lombardie. Ce prince se conservoit jusqu'alors neutre au milieu 1655.
des troubles, mais les armées françoises l'invitoient de s'unir à elles, & le menaçoient s'il refusoit de le faire. Le pape auquel il crut pouvoir demander du secours, répondit que si le duc de Parme avoit pu comme prince libre & indépendant, envahir l'état de l'église, il devoit comme tel, se défendre des violences d'autrui. Cette conduite confondit le grand-duc, & offensa vivement le prince Charles qui devoit s'attendre à d'autres marques de reconnoissance. Il pensoit déjà qu'il devoit sortir de Rome, lorsque le pape le retint & le chargea de la réception de la reine de Suède.

Christine, fille de Gustave-Adolphe, héritière de ses états & de ses conquêtes, venoit d'abdiquer la couronne, & d'embrasser la religion catholique; son voyage en Italie frappa l'esprit du pape; il anima tellement sa vanité, que pour la recevoir avec une pompe & une splendeur extraordinaire, il y sacrifia quatre cens mille écus qui auroient été mieux employés à secourir la république contre les Turcs. Chris-

1655. tine plus capricieuse que raisonnable, n'en fit pas moins l'admiration des Romains, & le cardinal Jean-Charles eut lieu de se distinguer auprès d'elle, lui ayant servi de parrein au nom du roi d'Espagne, lorsqu'elle reçut des mains d'Alexandre le sacrement de la Confirmation.

1656. Mais le cardinal n'étoit pas satisfait de ces frivoles démonstrations, & déjà fatigué des artifices du pape, il étoit déterminé à quitter la cour de Rome pour se rendre à Florence. Né, élevé dans une cour où régnoient des manières nobles & faciles, il ne pouvoit se plier à la contrainte, à la dissimulation, ni à la régularité des mœurs réelle ou affectée. Cardinal par politique & non par inclination, son caractère s'éloignoit trop de ses devoirs, & ne pouvoit s'assujetir à l'ostentation de son ministère. La reine de Suède répandoit plus de liberté qu'il n'étoit nécessaire dans le sacré collège, elle distrayoit prodigieusement les jeunes cardinaux de la sévérité de leur état; le pape offensé ordonna que les jeunes ne se présenteroient devant cette princesse qu'accompagnés par quelques-uns des plus âgés.

Jean-Charles n'avoit pas été dans cette occaſion l'un des plus édifians, & le 1655.
pape s'en plaignit au grand-duc, paroiſſant deſirer qu'il rappellât ſon frère auprès de lui. Cètte réſolution inconſidérée aigrit le grand-duc & le prince Charles, mais celui-ci voulut cependant demeurer le témoin de l'accueil careſſant qu'Alexandre VII réſervoit à ſes parens : l'affection envers eux, le deſir ſecret de les agrandir, avoit ſurmonté l'héroïſme dont il avoit donné de ſi glorieuſes marques au commencement de ſon pontificat. Il prit l'avis des cardinaux pour la forme ſeulement, & comme ils ne pouvoient lui être contraires, il rappella de Sienne don Mario Chigi ſon frère & ſes deux neveux. Le grand-duc dans l'impuiſſance de s'oppoſer à cette réſolution, avoit ſu du moins en tirer parti en donnant ſon conſentement de bonne grace, afin de ſe conſerver auprès d'eux la facilité de traiter des affaires dont ils alloient devenir les arbitres. Après les avoir affermis dans le devoir & la bonne volonté envers leur premier ſouverain, Charles de Médicis quitta la cour de Rome, la crainte de la peſte

1656. offrant un prétexte plausible à sa retraite. Il étoit difficile qu'après avoir parcouru les côtes d'Espagne & désolé l'isle de Sardaigne, ce fléau ne vînt à s'introduire en Italie : en effet, la négligence du vice-roi de Naples lui ouvrit l'entrée de cette ville si grande & si peuplée : il y fit de si affreux désordres qu'on vit mourir jusqu'à deux mille personnes en un jour. De Naples, la contagion gagna les provinces du royaume, pénétra jusqu'aux frontières de l'état ecclésiastique & à Rome même. Aux premiers signes du mal, le pape & toute sa cour furent saisis de crainte, & ne retardèrent pas pour arrêter ses progrès les plus sévères précautions : il se propagea cependant jusqu'aux confins du grand-duché. Mais Ferdinand avoit formé une barrière que cette cruelle influence ne put franchir : le prince Mathias, gouverneur de Sienne, avoit bordé les frontières de soldats, tous les passages étoient absolument fermés, & nul prétexte quelconque ne pouvoit autoriser aucune communication. La garde étoit exacte dans tout le grand-duché; le sénat & la bourgeoisie fu-

rent employés par le prince à préserver la patrie d'un si grand désordre. Quelque dispendieuses que pussent être les précautions du souverain, le peuple en retira sans doute un profit immense, car par un prodige qui sembloit tenir de la faveur divine, l'état demeura seul préservé de ce fléau, tandis qu'il étoit entouré de provinces & d'états désolés & dévastés par sa fureur. La défense expresse d'aucune communication fut cause que Ferdinand qui n'admit aucune exception, ne reçut point à Livourne la reine de Suède qui passoit en France, & qu'ayant employé la même rigueur à l'égard des Romains, sa correspondance avec Alexandre VII fut long-tems interrompue. 1656.

Mais tout ce qu'il avoit perdu à Rome par l'ingratitude du pape & la retraite de Jean Charles, fut suffisamment compensé par l'avantage de se réconcilier avec les Barberini. Lors de l'élection d'Alexandre VII, Charles de Médicis leur avoit promis non-seulement que le grand-duc se conformeroit à tout ce que desireroit Philippe IV à leur égard, mais encore

qu'il ménageroit même leur raccommo-
1656. dement avec le monarque. L'escadron volant conservant encore après l'élection sa première confédération & son indépendance, non sans une secrète volonté du pape, autorisoit & justifioit les soupçons du grand-duc; outre le mauvais exemple, il dérivoit encore de cette conduite un principe de discorde qui tendoit à troubler le repos de l'Italie & la tranquillité de l'église. Il n'étoit pas douteux que ce parti ne conservât des desseins contre l'Espagne, & ne lui préparât quelques trahisons dans ses domaines d'Italie. Les cardinaux de Médicis n'avoient pu réussir à dissiper cette ligue, en y introduisant la discorde & la jalousie, & l'on croyoit que l'unique moyen étoit d'en détacher le cardinal Barberini. Ferdinand le fit connoître à don Louis de Haro, & lui démontra combien le roi d'Espagne pouvoit accroître son autorité dans le sacré collège, en attirant Barberini dans la faction espagnole. Ce n'étoit pas encore le seul avantage d'un tel parti; l'alliance des Barberini avec la maison d'Este, auroit pu engager le duc de Modène à

se réconcilier avec la couronne d'Espagne, à des conditions convenables à la dignité royale, & à faire cesser la guerre en Lombardie. Le cardinal Barberini s'obligea de servir Philippe en quelque circonstance que ce fût, avec autant de fidélité que s'il eût été au nombre de ses vassaux. Le conseil d'Espagne ayant goûté ces raisons, accorda aussi-tôt les lettres par lesquelles ils étoient réintégrés dans les bonnes graces du roi, & qui leur restituoient tous les revenus qu'on avoit séquestrés dans le royaume de Naples. Le grand-duc se joignit avec la couronne d'Espagne; il permit la correspondance avec eux, & l'ambassadeur de Toscane traita désormais les individus de cette famille comme tous les autres adhérens de la maison de Médicis. Ils en témoignèrent la plus vive reconnoissance, & chargèrent expressément un de leurs parens de faire serment au grand-duc de l'attachement qu'ils vouoient à sa personne comme vassaux & serviteurs récemment accueillis & reçus dans ses bonnes graces. On fut agréablement surpris à Rome de cet événement, parce qu'on en prévit 1656.

1656. des changemens intéressans dans les alliances & les factions opposées des différentes cours. Les Barberini sincérement revenus à la raison, ne laissèrent échapper aucune occasion de confirmer au grand-duc le témoignage de leur bonne foi. L'année suivante, le cardinal Antonio passa par Florence. Le grand-duc alla au-devant de lui quatre milles hors de la ville & le logea dans son propre palais, où il fut servi & traité avec de grands égards & une parfaite cordialité. Tous les princes lui prodiguerent à l'envi les fêtes & les plaisirs; à son départ, on le pria d'accepter ce qu'offroient de plus rare & de plus élégant, les manufactures & les beaux arts. Barberini fut si flatté, si reconnoissant de cette réception, il en fit au roi de France un récit si pompeux, que Louis XIV en fit lui-même des remercîmens au grand-duc.



CHAPITRE VII.

Fondation de l'académie del Cimento. *Renouvellement de la philoſophie & commencement du ſiècle de Ferdinand II. Objet de cette académie & caractère du prince Léopold qui la préſide. Education & diſpoſitions du prince Côme, héritier du grand-duché. Contrat de mariage entre lui & la princeſſe Marguerite-Louiſe d'Orléans, conclu par le miniſtère du cardinal Mazarin.*

APRÈS tant de déſaſtres, tous les états de l'Italie profitèrent avec empreſſement de leur tranquillité; les momens les plus heureux des nations ſont toujours ceux qui ſuccèdent à de pénibles travaux. La Toſcane commençoit à réparer tant de maux qui l'avoient affligée ; l'eſprit du citoyen ſtudieux, délivré de toutes les craintes qui l'avoient agité, recherchoit avec empreſſement les objets qui pouvoient conduire à la gloire : l'inclination des princes animoit le génie des ſujets, 1657.

1657. toujours empreſſés à imiter leurs ſouverains, quel que ſoit l'exemple qu'ils offrent. Le goût du grand-duc s'étoit déclaré depuis long-tems en faveur des hautes ſciences, & l'étude de la vérité lui paroiſſoit le plus bel emploi de nos facultés intellectuelles. Les grands principes de Galilée étouffés juſqu'alors par les fléaux de la guerre, de la peſte, de l'inquiſition & de l'envie, ſemblèrent renaître aux premières lueurs de tranquillité. Ferdinand ſuivoit l'exemple du grand Côme & de Laurent le magnifique; il vouloit faire renaître ce ſiècle heureux auquel ils avoient mérité que la reconnoiſſance de leurs ſujets attachât leur propre nom. Jaloux d'égaler ce nom auguſte, il rétablit en 1538 l'académie platonique. Ce fut la première hoſtilité commiſe contre les anciens dogmes du péripatétiſme, & contre le deſpotiſme philoſophique des écoles de moines. Sur les traces de Bacon, ſur celles de Galilée, il ſe répandoit en Italie un vif deſir de perfectionner les connoiſſances humaines, de ſecouer le joug des préjugés, de dépouiller la vérité des voiles épais dont elle étoit environnée, & de ſur-

monter enfin les erreurs. On imagina qu'une communication mutuelle des sentimens & des idées entre les citoyens éclairés, seroit le meilleur moyen d'obtenir ce qu'on desiroit; des assemblées uniquement consacrées à ce but de perfection où l'on aspiroit, pouvoient insensiblement y conduire; il y avoit à Florence plusieurs de ces assemblées déjà établies, & chacune étoit consacrée à un différent objet, soit dans la littérature, soit dans les sciences ou dans les beaux arts. Elles étoient soutenues par l'émulation, animées par l'esprit national, & protégées par le souverain. La noblesse & les courtisans même s'y occupoient avec joie, parce qu'on y trouvoit facilement des plaisirs & des amusemens. Quoique l'institution de l'académie della Crusca fût particulièrement consacrée à la perfection de la langue italienne, on s'occupoit encore dans cette assemblée de différens objets propres à étendre & à développer les facultés de l'esprit: l'amour du plaisir animoit cette société; il y avoit des festins périodiques à de certaines époques, auxquels assistoient toujours quelqu'un des princes, plu- 1657.

1657. sieurs des personnages les plus distingués, & tous les savans : les autres académies étoient à-peu-près réglées sur le même plan, & ce qui contribuoit à perfectionner les sciences & les lettres, avoit encore l'avantage de polir les mœurs & d'adoucir la société générale. On distinguoit dans ces doctes assemblées celle de philosophie composée par le grand-duc de ceux qui avoient étudié dans l'école de Galilée : Ferdinand persuadé que les opinions de ce grand homme conduisoient plus sûrement à la découverte de la vérité que celles de Platon, qu'elles renversoient plus sûrement encore celles du péripatétisme, s'appliqua sans relâche à suivre ses traces : vérifier les erreurs, démontrer la vérité, ne pouvoit se faire que par des expériences, & Ferdinand rempli de zèle & d'amour pour le vrai, voulut avoir pour compagnons & pour maîtres ces heureux génies qui, sur les pas de Galilée, avoient pénétré les secrets les plus profonds de la nature.

Parmi eux, on peut compter Torricelli de Modigliana, qui mérita de succéder à ce grand homme en 1641, comme

comme professeur de philosophie & mathématicien du grand-duc ; ce fut lui qui, développant les leçons de Galilée par la démonstration, & perfectionnant ses découvertes, inspira au grand-duc le desir de suivre & de faire lui-même les opérations. Bientôt les amusemens les plus chers à ce prince furent le soin de préparer des instrumens (*a*), le travail d'inventer des machines, d'achever lui-même & de perfectionner les verres des lunettes d'approche. Si la mort n'eût enlevé Torricelli à l'âge de trente-neuf ans, les progrès de la philosophie auroient été plus rapides, & son génie l'eût conduit sans doute à de plus grandes découvertes (*b*). Tous ceux qui comme lui, avoient reçu les leçons de Galilée, formoient la plus agréable société du prince & de ses frères ; ils étoient tous 1657.

(*a*) Pour juger des inventions mécaniques de Ferdinand II, on peut voir l'essai d'histoire naturelle de Jean-Baptiste Nelli. Lett. 4 & 5. Florence. (*Note de l'Auteur.*)

(*b*) On doit cependant à Torricelli la découverte du baromètre, qui donna lieu à un grand nombre d'expériences que le grand-duc fit avec lui. (*Note de l'Auteur.*)

les maîtres de ces illustres personnages.
1657. ges. Fanciano Michellini enseignoit les mathématiques aux princes Léopold & Jean-Charles, & Ferdinand faisoit souvent avec lui des observations astronomiques. Niccolo Aggiunti, du bourg du Saint-Sépulchre, un des plus chers disciples de Galilée, fut maître de mathématiques du prince Mathias. La cour étoit environnée d'hommes instruits & laborieux ; le grand-duc les animoit, les protégeoit, assistoit à leurs assemblées. Vincent Viviani, Alexandre Marsili, Paul & Candide del Buono, Antoine Uliva & François Rédi, admis à la familiarité dans la vie privée des princes & du souverain, ressentoient l'effet de leurs bonnes graces & de leurs magnificences. Toujours occupé d'études profondes, de recherches savantes, d'expériences & de découvertes, les soins du gouvernement ne distrayoient pas le grand-duc de ces exercices ; & même pendant la guerre des Barberini (*a*),

(*a*) En 1644, Ferdinand voulant porter à sa perfection l'expérience de l'incubation des œufs, alla jusqu'à faire venir du Caire des

il n'en fuſpendit point le cours. Florence, devenue l'empire des ſciences & des beaux arts, fit bientôt l'admiration de toute l'Europe ; l'amour de la ſaine philoſophie y attiroit les étrangers jaloux de s'inſtruire ; les François qui s'y étoient réfugiés pendant les dernières révolutions, ceux qui par la même fatalité ſe trouvoient bannis de l'Angleterre, rendirent de tous côtés un glorieux témoignage de la renaiſſance des arts, des connoiſſances & du goût dans le grand-duché de Toſcane. L'exemple de ce jeune ſouverain devint un objet d'émulation parmi les autres princes d'Italie, & quoiqu'ils ne puſſent l'égaler en génie, ils eſſayèrent du moins d'encourager comme lui les recherches & les progrès dans les arts. Florence, comme une autre Athènes, cherchoit dans tous les royaumes, appelloit dans ſon ſein ces hommes rares qui, marchant dans la carrière des ſciences, y portoient de nouvelles clartés. Elle préſentoit aux ſavans de magnifiques bibliothèques, des

1657.

hommes habiles dans cet art, qui eſt commun dans ce pays. (*Note de l'Auteur.*)

1657. recueils immenses qui avoient servi à la restauration des lettres sous les Médicis ; les restes précieux de l'antiquité rassemblés & conservés avec industrie ; les ouvrages des peintres & des sculpteurs les plus fameux. L'élégance & la noblesse de la ville même, offroient à tous les yeux un spectacle intéressant. « Il est certain, écrivoit Rédi à » Athanasio Kircher, que je sers dans » une cour, à laquelle viennent se » rendre de toutes les parties du mon» de, ces grands hommes qui dans » leurs voyages recherchent les scien» ces & la vertu, Lorsqu'ils y arrivent, » ils y sont si bien accueillis, qu'ils » croyent retrouver à Florence les » délicieux jardins des Phéaciens ».

Cette célébrité non inférieure à celle des premiers Médicis forma l'heureux siècle de Ferdinand II, non moins glorieux que l'autre, & justement marqué dans l'histoire de l'esprit humain. La gloire des lettres, des sciences & des arts s'accrut encore lorsque ces expériences, entreprises seulement par curiosité, par amusement, furent soumises à une méthode exacte & sous la direction d'un chef.

Les ſujets qui devoient faire les opérations, furent encouragés par les bienfaits du ſouverain. Ferdinand leur donna en propriété des lieux favorables dans ſon propre palais, fournit à toutes les dépenſes néceſſaires, & voulut que le prince Léopold dirigeât toutes les opérations. Cette célèbre aſſemblée connue ſous le nom d'académie *del Cimento*, qui fut certainement la première de l'Europe deſtinée aux expériences phyſiques, anima les autres nations à rechercher avec autant d'application les ſecrets de la nature. Elle donna le dernier coup aux opinions du péripatétiſme & détruiſit enfin la tyrannie des moines dans les écoles. On ignore quelle fut préciſément l'influence immédiate de Ferdinand II ſur cette académie, & ſi les ſujets qui la compoſèrent étoient ceux qui dirigeoient les études & les ſavantes aſſemblées de ce prince. Il eſt à préſumer au moins qu'ils furent du nombre, eux qui étoient ingénieux & actifs, eux qui avoient déjà donné des preuves de leurs talens. La réſolution de former une académie à Florence fut ſans doute priſe à l'exemple de la cour de 1657.

1657. Vienne. On connoît le goût qu'avoit l'impératrice Eléonore pour la littérature & la poésie italienne, celui de l'empereur Ferdinand III, le zèle qu'apportoit l'archiduc Léopold-Guillaume à toutes sortes d'études. L'Italien le moins instruit des beautés de la langue & de la littérature de son pays, ne laissoit pas d'être cher à ces princes, qui l'admettoient à leur société privée. Ces deux souverains jaloux de rendre plus constans les plaisirs que leur faisoient goûter ces conversations, imaginèrent de former des assemblées. Dans le mois de décembre 1656, Léopold-Guillaume érigea une académie de belles-lettres, composée de dix sujets italiens distingués par leur naissance : ils devoient par leurs statuts s'assembler sous sa direction tous les dimanches dans le palais de l'empereur (*a*). En effet, le premier diman-

(*a*) C'étoient, le comte Raymond Montecuculi, général de la cavalerie impériale ; le général marquis Mattei, grand écuyer de l'archiduc Léopold ; le comte François Piccolomini d'Arragona ; le marquis Gibert Pio de Savoie ; le baron Horace Buccellini, con-

che de l'année 1657, les dix académiciens tinrent leur première séance sous 1657.
les yeux de l'empereur, de l'impératrice & de l'archiduc; ils eurent le pas sur les conseillers d'état; leurs dissertations furent interrompues par un concert d'excellente musique, & terminées par la lecture de quelques morceaux de poésie italienne, entre lesquels furent admirés deux madrigaux de l'archiduc Léopold. La mort de l'empereur & les malheurs de la maison d'Autriche interrompirent les progrès de cette académie si favorisée par l'impératrice Eléonore. Le systême adopté par les académiciens *del Cimento* paroît être le même que celuici, hors qu'il n'y eut point de règles établies, ni de jours d'assemblées fixés; les séances se tenoient dans le palais Pitti, le grand-duc y assistoit, le prince Léopold y présidoit comme l'archiduc. Elle commença ses assemblées le

seiller d'état à Vienne; le baron & colonel Mathias Vertemuti; l'abbé Spinola; le comte François Delci; François Zorzi, noble Vénitien; l'abbé Félix, marquis de Pistoye, résident du grand-duc de Toscane.

1657. 19 juin 1657, tems auquel la cour faisoit sa résidence à Florence. Chacun pouvoit y proposer des expériences nouvelles, & le prince Léopold qui réunissoit autant de connoissances & de talens qu'aucun de ceux qui pouvoient y être admis, avoit seul le droit de les ordonner & de les diriger.

Le prince Léopold avoit quarante ans; instruit par Galilée avec lequel il avoit eu la plus intime correspondance, son génie formé à l'étude des sciences s'étoit élevé aux entreprises les plus sublimes. Ses dispositions naturelles aux spéculations de la nature, son extrême assiduité lui donnoient la supériorité sur les princes ses frères. Ce n'est pas que le cardinal Jean-Charles & le prince Mathias fussent dépourvus des mêmes talens, mais les soins du ministère les avoient empêchés de les cultiver: Léopold, celui qui vécut toujours le plus près du grand-duc, fut celui de tous qui pût le mieux se conformer à ses inclinations & gagner sa confiance: elle commença dès leurs premières années; on vit naître dans leur enfance un amour si tendre, une si parfaite complaisance.

qu'ils n'avoient tous deux qu'un même desir & une seule volonté. Quoiqu'éloigné dès sa jeunesse des affaires du gouvernement, Léopold y acquit cependant une haute réputation de prudence & de probité dans l'esprit de son frère & de ses sujets. Il gouverna l'état de Sienne en l'absence du prince Mathias; à son retour il servit au grand-duc de premier ministre, présidant aux conseils d'état, traitant avec les ministres, & remplissant glorieusement son rôle de médiateur entre le prince & les citoyens. Ce seul emploi qui suffisoit sans doute à remplir la vie d'un homme & sur-tout d'un prince, ne suffisoit pas à celui-ci, qui, secondant la passion du grand-duc pour les hautes sciences, assista toujours à toutes les savantes assemblées, non comme simple spectateur, mais comme un président qui propose les questions & en dirige l'examen. Depuis 1640, il avoit un commerce de lettres établi avec les philosophes & les gens de lettres les plus célèbres de l'Europe, leur communiquoit ses doutes & ses observations; & par cet amour pour les sciences, il obtint avec l'estime &

1657.

1657. l'admiration des ſavans, le nom glorieux du Mécène de l'Italie. Si les bibliothèques n'étoient pas remplies de livres qui lui ſont dédiés, ſi les écrivains de ſon ſiècle ne l'avoient dépeint avec des couleurs ſi favorables, ce caractère paroîtroit ſans doute exagéré. Mais ſes talens ne ſe bornoient pas ſeulement à la philoſophie, il poſſédoit encore la littérature & le goût exquis des beaux arts. Sa correſpondance avec les principaux artiſtes de l'Italie & de l'Europe; la profuſion avec laquelle il recueillit tant d'ouvrages de peinture, tant de morceaux antiques, le goût qu'il mit dans leur choix & la diſtinction de leur valeur intrinſeque, forment encore un monument à la gloire de ce prince & de ſon génie. La douceur de ſes manières, ſa gaieté naturelle, ſon ſavoir profond, un maintien tout-à-fait éloigné de l'orgueil & du faſte, lui concilièrent l'amour & l'attachement des peuples. Sa cour étoit compoſée de perſonnes qui ſe diſtinguoient plus par leur eſprit & leur mérite perſonnel que par leur rang & leur naiſſance. Parmi les gens qui le ſervoient, il y

avoit beaucoup de ces poëtes nommés *improvisateurs ;* comme il aimoit passionnément la poésie, souvent il s'amusoit à les entendre & à juger de leurs différens degrés de talent. Il n'avoit pas cette austère sévérité qui contraint les mœurs sans les réformer, & ne refusoit point à ceux qui l'approchoient, la jouissance des plaisirs qu'il avoit aimés dans sa jeunesse. Appui des volontés & des opérations du grand-duc, c'étoit ainsi qu'il veilloit à la gloire de son frère & à la prospérité de la nation. 1657.

Devenu le restaurateur de l'académie *del Cimento*, il ne fit que changer un peu l'antique systême d'une troupe vétérante & déjà bien disciplinée. Le nombre des académiciens ne fut pas fixé, & l'on donna une liberté entière à ceux qui pouvoient concourir par de nouvelles découvertes au progrès des lettres. L'unique loi qu'on établit alors fut celle de renoncer à tout esprit de parti, à tout systême quelconque de philosophie, & d'entreprendre les opérations par le simple amour de la vérité. En conséquence, on établit une correspondance

entre tous les savans qui étoient ab-
1657. sens, & qui par leurs lumières & leur propre expérience pouvoient aider l'académie & diriger sa marche. Paul del Buono, l'un de ceux qui étoient le plus souvent appellés aux conversations du grand-duc, se distinguoit sur-tout entre les absens : il étoit alors en Allemagne chargé de la surintendance des monnoies, & de diriger les opérations des mines appartenantes à la maison d'Autriche. L'invention d'une nouvelle méthode pour extraire l'eau des mines, lui avoit acquis l'estime & la faveur de l'empereur Ferdinand III, qui lui avoit accordé le privilège de faire à son profit l'excavation de toutes les mines de Hongrie & de Bohême, en se réservant seulement le dixième du produit. La mort de l'empereur changea tout-à-fait le sort de cet habile homme qui fut contraint même de chercher une meilleure fortune en Pologne. La protection du grand-duc le soutint par-tout, & jamais il n'interrompit sa correspondance avec lui & avec le prince Léopold. Ferdinand l'ayant invité de remplir une place parmi les académiciens,

il en témoigna ainsi sa reconnoissance:
« J'ai appris avec un plaisir incroya- 1657.
» ble les soins de votre altesse, pour
» la noble académie érigée par le prin-
» ce Léopold : je ne sais à quelle plus
» glorieuse entreprise eût pu se porter
» la générosité de ce prince; aussi ce
» grand ouvrage éternisera la renom-
» mée, non-seulement de ses vertus,
» mais encore de son zèle pour la res-
» tauration & la perfection des scien-
» ces sublimes qui ont illustré les siè-
» cles antiques de la Grèce, & dont
» jusqu'à cette heure & dans tout l'uni-
» vers, il n'y avoit point eu d'autre
» exemple. Je dis jusqu'à cette heure,
» certain que par les expériences qui
» se font tous les jours dans cette aca-
» démie, par le génie des infatigables
» travailleurs qui en sont membres,
» par celui de vos altesses, elle éga-
» lera non-seulement un jour la gloire
» d'Athènes, mais encore qu'elle pour-
» ra la surpasser, supérieure en ce point
» qu'elle saura démêler la vérité trop
» souvent combattue dans la Grèce
» par les opinions opposées des diffé-
» rentes sectes de philosophie. Je con-
» fesse à votre altesse sérénissime, que

1657. » je ne me sentis jamais brûler d'une » telle ardeur aux sublimes spécula- » tions des secrets de la nature, que je » ne conçus jamais pour mes ouvrages » une si grande espérance d'une haute » renommée, que depuis cette nou- » velle grace de votre altesse : quoi- » que le plus foible sans doute, entre » tous les hommes admis à cette assem- » blée, j'espère qu'à la faveur de ce » titre si glorieux, les fruits de mon » médiocre génie pourront acquérir » quelque réputation dans l'avenir ».

Il seroit trop long de nommer ici les savans de l'Europe, & les correspondans de cette académie, avec lesquels le prince Léopold étoit en relation, sa correspondance littéraire avec eux écrite de la main d'Alexandre Segni secrétaire de l'académie, existe encore, & fait sans doute un monument honorable à la gloire du prince. Entre ceux qui se distinguèrent le plus dans l'académie par la sagacité de leurs opérations, on nomme Vincent Viviani, Candido del Buono, frère de Paul, François Rédi, Alexandre Marsili & Lorenzo Magalotti ; ils étoient tous toscans, & ce dernier succéda

à Segni dans la place de ſecrétaire de l'académie. Parmi les étrangers, on diſtinguoit Alphonſe Borelli, napolitain, profeſſeur de mathématiques à Piſe; Antoine Uliva, calabrois, & le comte Charles Rinaldini, de la Marche d'Ancône; ceux-ci compoſoient auparavant l'école de philoſophie du grand-duc. Cette aſſemblée ne dura que neuf ans, la diſcorde ſe gliſſa parmi les membres, elle occaſionna la diſperſion de quelques-uns; la politique de la maiſon de Médicis, qui vouloit toujours avoir un cardinal de ſon nom, les déſordres introduits dans le ſein de cette même maiſon, forcèrent le prince Léopold à prendre le chapeau, & l'application néceſſaire au chef d'une académie de phyſique expérimentale, ne pouvoit s'accorder avec le cardinalat, puiſqu'on avoit eu même de la peine à l'ériger dans le voiſinage de Rome, après le funeſte exemple de Galilée; heureuſement Alexandre VII ne haïſſoit pas la nouvelle philoſophie, & Ferdinand II n'étoit plus ſoumis aux volontés d'une vieille inſenſée & d'un mauvais miniſtre. Cependant la langueur des dernières années de cette académie ne 1657.

répondit pas à la gloire qu'avoient pro-
1657. mis les commencemens. Les ouvrages qui furent publiés après son extinction, furent envahis par les autres nations, comme les dépouilles d'un corps éteint que tout homme peut s'approprier. Les académies qu'on vit fonder alors en France & en Angleterre à l'imitation de celle ci, s'attribuèrent le fruit de ses travaux, il n'en resta aux Toscans que la honte d'éclater en vaines querelles consacrées encore par leurs écrits, & consignées dans leurs bibliothèques. Sur ces ruines, on vit s'élever le glorieux siècle de Louis XIV. Les écrivains françois ne pouvoient mieux exalter les louanges de ce monarque, qu'en passant artificieusement sous silence celui de la Toscane : il en est même entr'eux qui ont osé dire que l'Italie devoit à ce grand prince la restauration des lettres & de la philosophie. Le siècle de Ferdinand II resta cependant en oubli, & les progrès que firent successivement les autres nations en obscurcirent la mémoire. Si l'immortalité de leurs noms est la juste récompense de ces princes qui consacrèrent l'époque

fortunée de la renaiſſance des lettres, ſans doute les noms de Léopold & de Ferdinand II ont autant de droits au ſouvenir des Italiens, que ceux de leurs ancêtres. Alexandre, Auguſte & Louis XIV ne firent que protéger les ſavans, les lettres & encourager les arts; Léopold & Ferdinand ont eux-mêmes & par leurs propres ſoins contribué à ce grand ouvrage. Ils vivront couverts de gloire dans la mémoire de leurs ſujets tant que durera le ſouvenir des lettres, des connoiſſances humaines, & du renouvellement des beaux arts. 1657.

Malheureuſement, tandis que Ferdinand s'occupoit avec tant de ſuccès de la grandeur de ſon état, les moines lui élevoient un ſucceſſeur théologien, auquel ils inſpiroient le dégoût & l'horreur de la nouvelle philoſophie. Parvenu à l'âge de ſeize ans, le jeune Côme, l'objet le plus intéreſſant des ſoins & de la tendreſſe de ſes parens, unique héritier du trône, étoit gardé ſoigneuſement par ſa mère, qui avoit voulu l'élever elle-même & qui lui avoit communiqué ſes inclinations. Le caractère de cette prin- 1658.

1658. cesse étoit directement opposé à celui de Ferdinand : autant le grand-duc étoit affable, ouvert, libéral & magnanime, autant la princesse Victoire étoit haute, bornée, soupçonneuse & dévote ; il étoit difficile que deux personnes d'un caractère si différent se pussent aimer ; depuis la naissance de Côme III, la discorde s'introduisit entre ces deux époux, & le dégoût qui la suivit de près, entraîna la séparation de leurs personnes durant dix-huit ans. Le public attribuant au grand-duc des passions étrangères, en voulut deviner l'objet, & composa des romans sans suite, que la postérité crédule a regardés comme certains sans les avoir vérifiés. Cet éloignement né de la seule opposition des caractères, étoit cependant voilé par des égards apparens, & ces égards dus au bien de la paix, engagèrent le grand-duc à laisser à la princesse l'éducation de son fils. Toujours entourée de prêtres & de moines hypocrites & ambitieux, elle se laissoit conduire à leurs insinuations ; ils s'emparèrent absolument de l'ame du jeune prince, & lui inspirèrent des sentimens & des

maximes tout-à-fait opposées à celles de son père. On étoit surpris de voir 1658.
un jeune homme consacré à la solitude, aux contemplations, aux études théologiques, rejetter de sa présence avec une hauteur qu'il prenoit pour la majesté souveraine, tous ceux qui auroient pu tirer son esprit de l'assoupissement & le délivrer du joug de cette éducation servile: depuis l'année 1655, il eut pour gouverneur Côme Volumnio Bandinelli, de Sienne, homme savant, mais plus capable de former un ecclésiastique qu'un souverain. Alexandre VII lui ayant accordé le chapeau de cardinal, il continua de Rome même à donner à son élève des leçons toujours reçues avec la plus profonde vénération. Ces impressions du premier âge ne purent se corriger par les soins de Charles Dati, & d'autres savans instituteurs, que lui donna trop tard le grand-duc son père; invité quelquefois, & conduit par le prince Léopold aux assemblées de l'académie, il disoit à ses confidens qu'il les regardoit comme une perte de tems. Ennemi de toutes les occupations de l'esprit, de toutes

celles qui excitoient l'enjouement ; encore plus éloigné de la musique & de la poésie, il n'aimoit que la retraite, les exercices religieux & l'entretien des moines. Le grand-duc se repentit trop tard de s'être reposé sur l'amour maternel du soin de l'éducation de son fils, & voulut inutilement corriger ses défauts par un mariage heureux. La rareté des partis proportionnés pour la naissance & l'éclat, n'offrit au choix du grand-duc qu'une princesse de Saxe, ou bien une des filles du second lit du duc d'Orléans. Une alliance avec une princesse d'Angleterre auroit été onéreuse dans les circonstances où se trouvoit cette famille ; elle auroit exposé la maison de Médicis à des discussions avec Cromwel, trop puissant alors pour n'être pas respecté. Un musicien de Pistoie, puissant à la cour de Saxe, avoit déjà disposé cette princesse à embrasser la religion catholique pour accepter le fils du grand-duc de Toscane : mais l'électrice sa mère n'y donnoit pas son aveu ; elle méprisoit les princes & les puissances d'Italie, & se flattoit de marier sa fille au nou-

1658.

vel empereur Léopold. Quoique les Espagnols qui vouloient empêcher cette alliance, fissent espérer qu'ils donneroient à l'empereur une infante d'Espagne, & que d'un autre côté ils traitassent avec l'électeur en faveur du grand-duc, on comprit à Florence que ce mariage, sujet à beaucoup de longueurs, devenoit encore incertain & périlleux. Les vues se portèrent sur la maison d'Orléans, dans laquelle l'autorité du roi de France & celle de Mazàrin pouvoient fermer la voie à quelqu'obstacle que ce fût & faciliter la conclusion. Le prince Côme avoit atteint l'âge nécessaire pour un établissement, il étoit fils unique, & l'intérêt de la maison de Médicis n'étoit pas de différer. Gaston d'Orléans, second fils d'Henri IV & de Marie de Médicis, avoit eu de son second mariage avec Marguerite de Lorraine, trois filles, dont l'aînée âgée de quatorze ans, princesse belle & spirituelle, paroissoit convenir à l'héritier de la Toscane. Mais le sort de l'infante d'Espagne & la conclusion de la paix étant incertains, Gaston d'Orléans se flattoit de placer 1658.

sa fille sur le trône de France; toute
1658. la nation le desiroit, & son père lui
donnoit une éducation convenable à
ce haut rang : il avoit depuis peu re-
jetté les demandes du duc de Savoie,
& n'étoit pas disposé en faveur du
prince de Toscane. Cependant il esti-
moit la maison de Médicis, à laquelle
il auroit volontiers donné sa seconde
fille, mademoiselle d'Alençon, âgée
de douze ans, qu'il faisoit élever à
l'italienne dans ce dessein. Il aimoit
le grand-duc, non-seulement à raison
des liens du sang, mais par la pru-
dence & la sagesse qu'il admiroit en
lui & dans la conduite qu'il avoit
toujours tenue entre les deux parties
belligérantes. C'est ainsi qu'il s'en ex-
pliquoit au résident de Toscane. « Je
» porte une affection si particulière à
» la personne du grand-duc, je le
» regarde comme un prince si pru-
» dent & si digne d'une grandeur in-
» finie, que je ne négligerai jamais
» l'occasion de publier mes sentimens;
» & à vous parler sans feinte, je l'es-
» time pour le prince de l'Europe
» le plus prudent, le plus expérimenté,
» le plus sage politique & le plus affa-

» ble : je parle ainſi de bon cœur ;
» je ſors de la maiſon de Médicis, 1658.
» & je m'en tiens honoré ». Ces ſentimens exprimés ſincèrement, firent encore plus deſirer au grand-duc la concluſion du mariage ; mais la ſuſpenſion de celui du roi tenoit dans l'incertitude le deſtin des princeſſes, les réſolutions de l'empereur, du duc de Savoie & celles de Ferdinand, qui tous également attendoient avec impatience la fin des traités.

Louis XIV étoit à peine rétabli de 1659. la dangereuſe maladie par laquelle tout le royaume craignit pour une vie ſi précieuſe ; chacun s'empreſſoit de hâter la paix & la concluſion de ſon mariage ; on lui offroit une princeſſe de Savoie, & le concours produiſoit encore de nouvelles longueurs : le paſſage de la cour à Lyon rendoit apparent le projet d'un traité quelconque, qui hâta la concluſion de la paix avec l'Eſpagne. En ces circonſtances, Mazarin prévint les deſirs de Ferdinand, & lui propoſa de marier ſon fils ou avec une princeſſe de Nemours, ou avec une fille du duc d'Orléans. La première deſcen-

dant d'une branche de la maiſon de
1659. Savoie, ne pouvoit flatter l'ambition de Ferdinand, qui aſpiroit à une princeſſe du ſang royal. Le cardinal l'eût préférée à toute autre, non-ſeulement par ſes grandes qualités perſonnelles, mais encore par la dot conſidérable qu'elle devoit porter. Ses nœuds avec la maiſon de Lorraine & avec les princes du ſang la rendoient digne des égards politiques de la maiſon de Médicis, qui par ce moyen, auroit pu s'aſſurer en France un parti puiſſant. Mais à la nouvelle des préliminaires de la paix & du mariage de l'infante avec le roi, le grand-duc ſuſpendit ſes réſolutions, penſant qu'il lui ſeroit plus facile de ſe déterminer après la publication du traité. Le congrès des Pirénées arrêté entre le cardinal Mazarin & don Louis de Haro, la cour de France s'approcha des frontières pour hâter le réſultat de cette conférence. Le grand-duc y envoya ſon réſident pour lui ménager une place dans le traité & y être nommé conjointement avec les alliés des deux couronnes, dans la forme qu'avoit ſuivie à Vervins le grand-duc Ferdinand

nand I. Toute l'Europe confidéroit avec attention cette efpèce de champ 1659. clos, où les deux miniftres alloient combattre de rufes & d'artifices. Le grand-duc n'y avoit d'autre intérêt que celui de fa dignité, compromife avec la république de Gènes, à qui la cour d'Efpagne avoit promis la préféance. La bonne volonté de Mazarin triompha des obftacles, & le grand-duc fut joint aux alliés dans le même rang que le duc fon ayeul avoit occupé lors du traité de Nevers. La publication de ces accords fignés le 7 novembre, fatisfit toute l'Italie, hors le feul Alexandre VII. C'étoit d'abord l'unique traité dans lequel la cour de Rome n'eût pris aucune part, & les deux puiffances fe chargeoient de protéger les prétentions de la maifon d'Efte & de la maifon de Farnèfe contre le fiége apoftolique. Il y eut à Florence des réjouiffances publiques, & le grand-duc n'épargna aucunes preuves de fa reconnoiffance envers les deux cours. Le cardinal Mazarin témoigna la fienne à fon tour, loua publiquement la prudence du grand-duc de Tofcane, & déclara que la

1659. France lui devoit toutes sortes d'égards. Mazarin avoit à Ferdinand l'obligation de l'avoir mis dans les bonnes graces du cardinal de Richelieu, dans le tems qu'elles dépendoient de la reine Marie de Médicis, & sans doute il devoit reconnoître les attentions continuelles par lesquelles il avoit cultivé son amitié : la complaisance de ce ministre pour les productions de la Toscane, pour tout ce qui paroissoit dans cet état, de plus agréable & de plus élégant, & dont le grand-duc avoit soin de lui faire des dons aussi riches que fréquens, lui avoient fait concevoir un singulier amour pour ce prince, il sut l'inspirer à la reine-mère & à son jeune maître, & leur communiquer ses inclinations (*a*).

(*a*) En 1653, le grand-duc envoya à Louis XIV, qui les lui avoit demandés, Tibere Fiorilli, Florentin, dit Scaramouche, avec une troupe de comédiens, qui amusoient beaucoup le jeune prince & sa cour. Le roi combla le fils de Scaramouche de ses faveurs, au point d'en faire un des gentils-hommes de sa chambre & de le décorer de l'ordre de Saint-Michel. On fit venir en France des musiciens, des chasseurs, & jus-

Aussi-tôt après la conclusion du traité des Pirénées, après les formalités qu'exigeoient les nôces de Louis XIV, Mazarin crut pouvoir entreprendre de nouvelles affaires ; il s'occupa des moyens de satisfaire le grand-duc, & de traiter le mariage du prince Côme. Quoiqu'il penchât en faveur de la princesse de Nemours, auquel il étoit uni par les liens du sang, son devoir & son attachement pour son maître, l'engagèrent à favoriser l'aînée des princesses du second lit de la maison d'Orléans. La mort imprévue du duc leur père, remettant ces princesses sous la tutelle du roi, le mariage paroissoit plus facile à conclure. L'abbé Pierre Bonsi, résident de Toscane à la cour de France, pressoit continuellement le cardinal de terminer cette affaire ; cet ecclésiastique étoit Florentin d'origine, sa famille étoit depuis long-tems établie à Beziers en Languedoc ; alliée aux familles les plus considérables de la province, elle

1660.

qu'au plan de la ménagerie des bêtes féroces de Florence avec des ouvriers, pour en bâtir une semblable. (*Note de l'Auteur.*)

1660. étoit en possession de l'évêché de cette ville depuis plusieurs générations, & tout récemment encore, le roi venoit de l'accorder à l'abbé Pierre. Quoiqu'il fût tout dévoué à la cour de France par une juste reconnoissance de ses bienfaits, il ne négligeoit pas les intérêts du grand-duc, & lui rendoit de bons offices, autant par inclination que par devoir. Doué des plus grands talens, il avoit su gagner la confiance & l'estime du cardinal Mazarin, & ce fut ainsi qu'il parvint adroitement à conclure cette affaire, à laquelle s'opposoit directement la duchesse de Savoie, qui ne cessoit d'y mettre des obstacles & d'occasionner des délais. Le concours de tant de princes, qui croyoient tous bien mériter de la France par leurs services passés, rendoit difficile le développement de tant de prétentions; à tout cela se joignoit encore l'ambition de la duchesse d'Orléans, jalouse de marier à son gré les princesses ses filles: elle faisoit naître des difficultés sans nombre, & quoiqu'elle n'osât refuser ouvertement son consentement, elle ne cachoit pas son déplaisir avec

tant de soin, que le roi ne pût comprendre combien sa répugnance étoit forte. Mais comme à la cour, tout étoit subordonné à la volonté du ministre, Mazarin surmonta ces obstacles, déclara le mariage conclu, & signifia que Louis XIV regardant cette princesse comme sa propre sœur, vouloit lui marquer son extrême amitié, en la dotant de son propre trésor. Marguerite-Louise d'Orléans étoit d'une très-belle figure & d'une extrême vivacité : son père dans le dessein de la placer sur le trône de France, lui avoit inspiré la plus grande aversion pour la gravité espagnole & le cérémonial italien ; il l'avoit accoutumée à tous les plaisirs que le roi préféroit lui-même. Marguerite montoit à cheval, aimoit la chasse, la danse, la conversation libre & enjouée, les propos galans ; la connoissance de plusieurs langues, beaucoup de lecture, un esprit vif & pénétrant prêtoient des agrémens à son entretien ; tandis que ses autres sœurs étoient retenues daus les bornes d'une extrême modestie, Marguerite jouissoit d'une entière liberté. Informée de son

1660.

destin, elle parut docile aux volontés du cardinal, & donna son consentement entre les mains de la reine-mère.

1661. L'avis précipité de cette heureuse conclusion augmenta la joie & l'alégresse que la naissance d'un second prince venoit de faire naître à la cour de Toscane : après dix-huit ans d'indifférence, une réconciliation entre les deux époux avoit donné à la maison de Médicis un nouvel appui, qu'on nomma François-Marie, en mémoire de son ayeul. Mais bientôt la nouvelle de la maladie du cardinal Mazarin changea en crainte cette double satisfaction. La mort de ce ministre auroit occasionné de nouvelles révolutions en France, & son danger faisoit déjà concevoir de hautes espérances à la duchesse d'Orléans & aux ennemis de la maison de Médicis. En effet, le 9 mars, sa mort les flatta d'un heureux succès dans leurs vues. A peine avoient-ils permis à la cour de lui donner quelques regrets, que la duchesse représenta que sa fille ne pouvoit se résoudre à quitter la France pour aller en Toscane, où elle n'es-

péroit avoir ni penſion, ni jouiſſance d'aucun revenu convenable à ſon rang, 1661.
ni même aucune liberté. Elle ajouta qu'elle regardoit ce mariage comme utile & honorable pour la princeſſe, mais ne pouvant la violenter, elle demanda du tems afin de l'obliger à l'obéiſſance. Une demande ſi indiſcrète révolta la reine-mère; elle répondit à la ducheſſe qu'elle devoit ſe trouver heureuſe de marier ſa fille en Toſcane, & que le roi ne pouvoit manquer à ſa parole. Marguerite n'étoit pas d'un naturel & d'un âge à ſe faire elle-même de ſemblables idées, ainſi l'on attribua ce nouvel obſtacle à l'eſprit indocile & artificieux de ſa mère. Louis XIV, non moins indigné, fit dire à la princeſſe qu'il lui laiſſoit le choix d'accomplir ſa parole, ou de ſe retirer pour ſa vie dans un cloître. Marguerite déſaprouvant en apparence la conduite de ſa mère, ſe montra plus ſoumiſe & n'attribua ſa réſiſtance qu'aux conſeils de quelques dames lorraines, que le roi lui ôta dès ce moment. Sous de tels auſpices, l'évêque de Beziers revêtu du caractère d'ambaſſadeur, ſe hâta d'accélérer la cé-

rémonie des fiançailles, & n'oublia rien
1661. pour effacer dans l'esprit de la princesse les fâcheuses impressions qu'elle avoit reçues contre la maison de Médicis. Afin de répondre par les faits à ces paroles, il obtint du grand-duc pour elle, toutes les satisfactions qu'on pouvoit lui accorder. La magnificence du présent qui lui fut envoyé par un gentilhomme florentin, de la part du prince son mari, flatta du moins sa vanité lorsqu'on le fit voir à la cour, & qu'on le trouva plus beau que celui de l'infante même. De ce moment, elle affecta de paroître contente de son sort, & montra de l'impatience pour l'instant du départ. Après toutes les cérémonies accoutumées, le duc de Guise, en vertu de la procuration du prince Côme, épousa la princesse dans la chapelle du Louvre, en présence du roi & de la reine, des princes du sang & des principaux ministres, & la bénédiction nuptiale fut donnée par l'évêque de Beziers.

1661.

CHAPITRE VIII.

Arrivée de la princesse Marguerite à Florence, où se célèbrent ses nôces avec une grande pompe. Rupture entre la cour de Rome & celle de France. Médiation du grand-duc. Conclusion du traité de Pise. Mort du cardinal Jean-Charles. Dissentions dans la maison de Médicis.

L'ECLAT de la situation politique où se trouvoit la France depuis le traité des Pyrénées, faisoit desirer aux puissances inférieures quelqu'alliance avec elle. L'accroissement prodigieux de ses forces & de sa domination, un roi jeune & ambitieux, des ministres formés à l'école de Mazarin, faisoient espérer à l'avenir un plus haut degré de splendeur. Ferdinand persuadé que sa maison n'avoit jamais eu de bonheur plus grand que celui de s'allier à celle de Louis XIV, se promettoit la plus entière satisfaction de ce mariage. Aussi les témoignages de la joie publique furent extrêmes,

lorsqu'on reçut à Florence la nouvelle
1661. des cérémonies du mariage; on songea aussi-tôt aux préparatifs de la réception qui furent magnifiques. Le roi s'étoit engagé de faire conduire Marguerite jusqu'à Marseille, où elle devoit être remise aux personnes envoyées par le prince Côme. Le grand-duc fit préparer neuf galères (*a*); le prince Mathias fut chargé d'en diriger la conduite, & d'aller au-devant de la princesse; Ferdinand ne voulut pas souffrir que l'appareil fût moins brillant que celui qui accompagna Marie de Médicis, lorsqu'en 1600 elle vint en France épouser Henri IV; & la principale galère, celle que devoit monter la princesse, ornée & enrichie d'or & de pierreries, étoit d'un prix égal à celle qui avoit porté l'épouse du plus grand des rois. La fleur de la jeune noblesse de Toscane, & beaucoup des principaux gentilshommes des autres états d'Italie, rendoient le cortége plus brillant & plus magnifi-

(*a*) Trois de ces galères appartenoient au pape, trois à la république de Gènes & trois au grand-duc de Toscane.

que. Le prince Mathias devoit paroître à la vue du port de Marſeille le jour où la princeſſe feroit ſon entrée dans cette ville. La cérémonie du mariage étant achevée, comme on vient de le dire, l'évêque de Beziers ſe hâta d'avancer le départ ; le roi nomma pour accompagner Marguerite, la ducheſſe veuve du duc d'Angoulême, fille naturelle de Charles IX. La complaiſance du grand-duc, le deſir de rencontrer tous les deſirs de ſa belle-fille, l'engagèrent à lui permettre de conduire à ſa ſuite trente françois, avec la ſeule réſerve de renvoyer ceux qu'il lui plairoit : cette dangereuſe condeſcendance, qui eut des ſuites ſi fâcheuſes, ſervit d'exemple aux autres cours. L'évêque de Beziers partit le 9 mai avec ſa ſuite pour Fontainebleau, où le roi & la reine retinrent la princeſſe pendant deux jours : après lui avoir donné toutes les marques poſſibles d'amitié, d'intérêt, d'affection, lui avoir promis leurs ſecours & leurs conſeils, ils la congédièrent bien prévenue en faveur de ſon mari & de la maiſon de Médicis. Mademoiſelle de Montpenſier, ſa ſœur du 1661.

1661. premier lit, voulut lui tenir compagnie jusqu'à Marseille. Elle arriva heureusement dans cette ville le premier de juin ; les galères toscanes avoient paru la veille à la vue du port. Le prince Mathias, suivi d'un nombreux cortége de dames & de cavaliers toscans, l'alla joindre au palais où Louis XIV avoit tout fait disposer avec la plus grande magnificence pour la réception de ces hôtes. Elle y reçut les complimens & les expressions du respect des princes ; quelques jours se passèrent en fêtes & en réjouissances, & enfin le 9 de juin la princesse monta sur la galère du grand-duc ; la flotte fit voile vers le port de Livourne, où elle arriva heureusement après trois jours de navigation.

La duchesse de Parme & ses trois fils s'y étoient rendus pour la recevoir au nom du grand-duc & du prince, avec une nombreuse suite, qui devoit l'accompagner à Florence ; les arcs de triomphe, les ponts, les inscriptions, les statues, les illuminations & tant d'autres marques de la joie publique, ne furent pas épargnés en cette circonstance ; après avoir fait l'admi-

ration des étrangers, celle des François eux-mêmes, la description de ces 1661. fêtes fournit un vaste champ à la plume des écrivains élégans. Attaqué de la rougeole, le prince Côme ne put aller au-devant de son épouse, ni même assister à ces réjouissances : de Livourne, la princesse se rendit à Pise, où l'attendoient les mêmes démonstrations de joie ; elle poursuivit son voyage jusqu'à la porte Ambroisienne, où la grande-duchesse & le prince Côme se rendirent. Elle y fut reçue avec tous les témoignages de la plus vive affection, & parut y répondre avec tant d'amitié, que tous ceux qui étoient présens conçurent de flatteuses espérances en faveur de la maison de Médicis. A Segna, elle fut rencontrée par le grand-duc, le cardinal Jean-Charles & le prince Léopold, desquels elle reçut les témoignages les plus flatteurs de bienveillance & d'estime, & fut introduite dans la ville & dans le palais sans aucune cérémonie, pour y attendre l'instant de son entrée publique & celui des plus beaux spectacles que le goût de cette cour eût jamais imaginés.

1661. Outre les quatre perſonnages de la maiſon de Farnèſe qu'on a déjà nommés, le duc de Modène, le cardinal d'Eſte, l'archiduc & l'archiducheſſe d'Inſpruck, vinrent participer à la joie publique. La tranquillité dont l'Italie jouiſſoit alors, facilitoit à quelques perſonnes de ce haut rang, les moyens de voyager & de jouir de pareils ſpectacles. La renommée avoit déjà publié la magnificence des préparatifs, & Ferdinand avoit réſolu d'égaler au moins celle de ſes ancêtres en de ſemblables circonſtances. La princeſſe fit ſon entrée ſolemnelle dans la ville, & la cérémonie accoutumée du couronnement, à la porte, en préſence du ſénat, du clergé, des différens corps de troupes, de la cour & de la nobleſſe. La pompe décrite déjà par pluſieurs perſonnes, ſurprit cependant la foule des ſpectateurs; outre la richeſſe & la profuſion, ils purent admirer encore le goût, l'élégance & le choix des ſpectacles. Après la cérémonie du couronnement, chacun des princes voulut donner à la jeune princeſſe une fête particulière; ce deſſein produiſit entre les inventeurs, une émulation

qui leur fit aux uns & aux autres surmonter toutes les difficultés, dans ce tems où les beaux-arts, encouragés par l'exemple & les bienfaits du maître, s'élevoient chaque jour à une nouvelle perfection. Louis XIV en montra la plus sensible reconnoissance, & se déclara publiquement redevable au grand-duc de Toscane, de tous les honneurs qu'il avoit rendus à la maison régnante en France. L'estime que les vertus du grand-duc avoient inspirée à ce jeune monarque, & l'occasion de cette nouvelle alliance, l'engageoient à entretenir avec lui une étroite correspondance, & à lui demander ses conseils dans les affaires d'Italie : il ne tarda pas à faire usage de la confiance de Ferdinand lors de sa rupture avec le pape, & de son opposition à la conduite indiscrète des Chigi. 1661.

1662. Alexandre VII, irrité de se voir exclu du traité des Pirénées, mécontent de ce que les deux couronnes s'étoient efforcées de garantir les prétentions de la maison d'Este & de Farnèse, contre le siége apostolique, procéda à la prise de possession de

l'état de Castro. Comme l'acte passé
1662. en 1644, déclaroit ce fief réuni aux autres états du saint-siége, il paroissoit inaliénable ; & la maison de Farnèse n'avoit plus d'espoir d'en obtenir jamais la restitution. Quoique cette opération offensât directement la dignité de Louis XIV, ce prince crut que l'aversion du pape pour la personne de Mazarin, seroit dissipée par la mort de ce ministre, & que le duc de Créqui envoyé à Rome avec le titre d'ambassadeur, établiroit une meilleure intelligence entre les deux cours ; il se flatta qu'un nouveau traité faciliteroit aux ducs de Parme & de Modène quelques avantages. Quelques différens entre l'ambassadeur & les parens du pape, à l'égard du cérémonial, augmentèrent l'animosité des Romains, qui se changea bientôt en excès. Par une querelle imprévue entre les domestiques de l'ambassadeur, les sbirres & quelques soldats de la garde corse du pape, le corps de cette milice se mutina, & courut au palais de l'ambassadeur les armes à la main & tambour battant, tirant sur tous ceux de sa suite & sur le duc de Créqui lui-

même, lorſqu'il parut pour appaiſer le tumulte. Les Corſes non contens de cet attentat, usèrent de la même violence à l'égard du carroſſe de l'ambaſſadrice, à laquelle même ils tuèrent un page. L'impunité des coupables, le tems qu'on leur accorda pour favoriſer leur fuite, toutes les circonſtances qui ſuivirent cet acte téméraire, démontrèrent au duc de Créqui, que ſi les parens du pape ne l'avoient pas ordonné, au moins ils l'avoient permis. Perſuadé de cette vérité, le duc ſe hâta de quitter la ville où ſa vie n'étoit pas en ſûreté: il paſſa en Toſcane, où il s'arrêta à Saint-Quirico, ville ſituée entre Sienne & les frontières de l'état eccléſiaſtique. Ferdinand prévint les deſirs de Louis XIV, par l'accueil obligeant qu'il lui fit, avant d'en avoir été prié. Le prince Mathias, gouverneur de Sienne, n'épargna rien pour ſatisfaire ce miniſtre, & le grand-duc déclaré médiateur par le pape & accepté par le roi, s'occupa de ménager une réconciliation. L'indignation de Louis XIV paroiſſoit implacable, ſi le pape refuſoit de ſe ſoumettre à des conditions humilian-

1662.

1662. tes ; le nonce fut chassé de France ; on menaça de faire passer en Italie une armée contre le saint-siége, & la guerre paroissoit prête à se rallumer, si le pape & les Chigi n'y eussent apporté remède par une docilité apparente. Il s'ouvrit un congrès à Saint-Quirico, par l'arrivée du cardinal Rasponi, député du pontife. Le prince Mathias fut chargé de la médiation du grand-duc au nom de ce prince. Mais toute la prudence de Ferdinand, toute l'adresse de son frère, ne pouvoient concilier la hauteur extrême des demandes de Louis XIV, la fourberie & les artifices des ministres de Rome. Le duc de Créqui demandoit pour préliminaire l'exil du cardinal Impériali, gouverneur de Rome, & la détention de don Mario Chigi, commandant de la garde corse : le pape refusoit d'accorder l'exil d'un cardinal & la punition d'un frère sans connoissance de cause : le duc exigeoit au nom de son maître, que les Chigi convinssent avoir mérité son indignation ; & les Chigi refusoient de s'avouer complices d'un assassinat.

Il paroissoit étrange au grand-duc

que la cour de Rome opposât aux volontés d'un roi si puissant une résistance orgueilleuse & de foibles prétextes clairement imaginés pour gagner du tems ; cette cour faisoit sans cesse des expéditions inutiles, elle préparoit des brefs, mais non pas la formule d'un accord sincère. Quoiqu'absent de Rome, le cardinal Impériali étoit récompensé par la meilleure légation de l'état ecclésiastique : le duc de Créqui, las de ces délais, qui sembloient autant de moqueries, partit de Saint-Quirico & se rendit à Sienne. Le grand-duc plus patient chercha du moins à ne pas interrompre le fil des négociations : mais ses soins furent inutiles, & l'ambassadeur se rendit à Florence, où il étoit chargé par le roi de remettre la paix entre le prince Côme & la princesse Marguerite. Le sort contraire à la maison de Médicis, sembloit se plaire à l'envelopper dans une foule de travaux & d'embarras infinis, par les femmes à qui elle s'allioit. Entre deux particuliers, les circonstances qui avoient accompagné la conclusion du mariage du prince de Toscane avec la princesse d'Or-

1662.

1662. lans, auroient infailliblement rompu des nœuds ſi mal aſſortis ; mais les alliances des princes ſont toujours formées par la convenance & l'intérêt. Marguerite avoit ſecrètement diſpoſé de ſon cœur en faveur d'un prince, qui, privé de ſes états & même d'appanage, ne pouvoit prétendre à ſa main (*a*). Obligée de ſe ſoumettre à la volonté du roi, & de s'éloigner de l'objet qu'elle aimoit, elle porta en Toſcane ce ſentiment douloureux, cette triſteſſe & cette mélancolie, ſuites ordinaires d'un ſacrifice ſemblable. La ſeule vanité peut-être auroit pu ſoulager ſon cœur, ſi la liberté de la ſatisfaire lui eût été accordée. A peine étoit-elle arrivée en Toſcane, qu'elle ne put diſſimuler ſes regrets, le pays lui déplut, elle laiſſa paroître du mépris pour la nation & la plus grande haine pour les uſages italiens. Tout ce que les fêtes, les ſpectacles, lui offroient de plus agréable & de plus flateur, loin d'arrêter ſon atten-

(*a*) C'étoit le prince Charles, qui fut depuis Charles V, duc de Lorraine, la terreur des Turcs & le défenſeur de l'Allemagne.

tion, sembloit lui être à charge. Cette
disposition intérieure étoit sans doute 1662.
augmentée par les conseils des dames
françoises qu'elle avoit amenées avec
elle, qui seules possédoient sa confiance & qui avoient intérêt à flatter
ses passions pour se maintenir auprès
d'elle. Quoique le prince Côme parût
fort amoureux, son caractère n'étoit
pas propre à lui faire oublier l'objet de
ses premiers penchans; il étoit naturellement altier & sérieux, s'il vouloit
faire paroître de l'enjouement & des
complaisances, ses manières gênées
la blessoient au lieu de la gagner. Le
grand-duc n'oublia envers elle aucune
marque d'indulgence & d'amitié: elle
ne répondoit que par des mots piquans, des railleries & des marques
de mépris. La patience de Ferdinand
l'ayant autorisée, elle se livra aux caprices les plus extraordinaires, & les
déplaisirs du grand-duc & de son fils
s'accrurent en même proportion. Au
mois de février, le prince Charles de
Lorraine vint à Florence, où le secret
de sa passion étoit encore inconnu.
Après le départ de ce prince, l'humeur bizarre de Marguerite se déve-

1662. loppa plus que jamais ; les reproches fréquens & amers, les expressions insultantes, enfin les menaces mêmes lui devinrent familières ; elle ne s'inquiéta plus du soin de cacher son désespoir. Parmi les passions immodérées dont l'excès la rendoit intraitable, une des plus fortes étoit le desir illimité de disposer de tout & de tout donner aux Françoises qui l'entouroient. Lorsqu'on eut des preuves de sa déraison à cet égard, qui même jettèrent le grand-duc en d'étranges embarras (*a*), ce prince crut qu'il étoit nécessaire de changer la douceur en sévérité.

Un amour aveugle pour sa fille engageoit la duchesse d'Orléans à fomenter tous ces désordres : leur cor-

(*a*) Dès la seconde nuit de son mariage, elle essaya par des plaintes, des menaces & des caresses, d'obtenir du prince Côme la propriété des joyaux de la couronne, qui n'étoient pas d'un prix inférieur à celui des plus puissantes monarchies. Cela ne lui ayant pas réussi, elle osa bien en donner une partie à ses femmes & les forcer à la fuite. Le grand-duc fut obligé de les faire arrêter pour le recouvrement de ces dons insensés. (*Note de l'Auteur.*)

respondance secrète devenue suspecte & dangereuse, fut soumise à un examen, & cet acte de prudence fut interprété comme un esclavage sans bornes & une oppression cruelle. Les esprits s'aigrirent de plus en plus, & la prudence de Ferdinand ne lui fournissant aucun remède, il fut obligé de recourir à l'autorité de Louis XIV. Ce monarque apprit avec indignation la conduite de sa cousine: il envoya en Italie sous prétexte d'affaires politiques, le comte de Saint-Mesme, chargé de sa part de réprimer les passions de la princesse & de lui représenter ses devoirs avec énergie. Ce cavalier doué d'une rare prudence, discret & adroit, reconnut avec peine l'impossibilité de vaincre son antipathie & de calmer l'état de son ame; sans cesse agitée par des mouvemens violens, elle étoit en contradiction avec elle-même, & toutes ses actions se ressentoient de l'irrégularité de ses propres sentimens: il en obtint d'elle une confession sincère, & en même-tems celle d'un desir ardent de repasser en France, quelles que fussent les conditions qu'on voulût mettre à son

1662.

1662. retour. Réduite à ce mariage par la force & l'autorité, elle étoit persuadée que n'ayant pas donné son contentement, elle n'étoit pas tenue aux devoirs imposés par un choix libre & légitime. Elle ne trouvoit en Italie que des objets de douleur & de regret, & dans sa mélancolie elle eût préféré en France une simple cabanne à toutes les grandeurs de la Toscane. Elle avoua au comte qu'elle détestoit son mari, quoiqu'elle n'eût point à s'en plaindre; qu'elle avoit du respect & de l'estime pour le grand-duc, aux bontés duquel elle se croyoit redevable; mais elle protesta qu'elle ne pourroit jamais s'accoutumer au séjour de la Toscane, ni à la maison de Médicis, & qu'elle prioit instamment qu'il lui fût accordé de terminer ses jours en France dans un couvent. Elle exigea que le comte de Saint-Mesme fît cette déclaration de sa part au grand-duc, promettant, s'il le lui refusoit, de le publier hautement. La conduite de la grande-duchesse, princesse fort haute & fort dédaigneuse, blessoit vivement l'orgueil d'une femme qui ne croyoit pas que le sang de France dût

dût céder à celui des Médicis & des Rovère. Le grand-duc trouvoit chaque jour de nouveaux expédiens pour appaiser cette dangereuse femme, & dérober au public les pénibles secrets de sa famille. Le duc de Créqui arriva dans ce moment à la cour de Toscane, avec l'ordre d'y faire sentir tout le poids de l'autorité du roi, & de représenter à Marguerite qu'elle ne recevroit de lui ni secours ni protection, qu'elle ne fût rentrée dans son devoir. Ces menaces ne firent que l'irriter davantage; elle cacha pendant plus d'un mois sa première grossesse, afin d'essayer si les exercices les plus violens, le cheval, la chasse, la danse, les courses, ne lui procureroient pas des fausses couches. Ces marques étranges de désespoir & de folie obligèrent le grand-duc à une plus exacte vigilance, mais aussi l'espoir de multiplier sa famille fortifia sa patience & celle du prince, & tous deux étudièrent les moyens de lui procurer quelque satisfaction, pour éviter de sa part toute entreprise criminelle dans l'état où elle se trouvoit. 1662.

Tel fut le succès de la mission du 1663.

1663. duc de Créqui, qui après avoir été comblé par le grand-duc d'honneurs & de marques de bienveillance, laissa l'Italie remplie de crainte des menaces de Louis XIV & courroucée de l'obstination du pape. L'indiscrétion avec laquelle ce pontife orgueilleux exposoit les princes à des frais considérables, excitoit par-tout des murmures. Il paroissoit désormais inévitable que les armées françoises vinssent encore une fois ravager l'Italie, & l'arrivée du comte d'Aubeville confirma ces soupçons effrayans. Louis XIV l'envoyoit au grand-duc pour lui demander le passage & l'usage de ses ports pour l'armée qu'il alloit envoyer contre les états du saint-siége; il l'invitoit en même-tems de se réunir à lui, & de participer aux conquêtes qu'il avoit dessein de faire. Le grand-duc trop prudent pour se laisser flatter par de semblables apparences, accorda le passage & la sûreté des ports, mais déclara qu'il vouloit observer dans cette guerre une exacte neutralité. Les règles de politique que suivoit depuis si long-tems la maison de Médicis, l'engagoient à des égards

pour la cour de Rome, & les circonstances présentes le demandoient plus que jamais. Le 23 de janvier le cardinal Jean-Charles étoit mort d'apoplexie à Castello; ses désordres avoient abrégé sa vie, & des profusions inconsidérées avoient altéré sa fortune. Un génie élevé, une ame généreuse & désintéressée, l'humeur vive & brillante, un penchant fort vif pour le plaisir le rendoient aimable à la cour & cher à tous les ordres de l'état. Plus capable de conduire les affaires publiques que de soutenir la dignité ecclésiastique, il étoit fort chéri de son frère, qui se reposoit sur sa prudence de toutes les affaires du grand-duché. Odieux à la grande-duchesse sa belle-sœur, lui seul paroissoit avoir de l'empire sur la jeune princesse, qui ne refusoit jamais de l'écouter. Sa perte lui fut même sensible; elle le fut beaucoup au grand-duc & aux autres princes; & jugeant par la vieillesse & les infirmités du vieux cardinal de Médicis, qu'elle auroit bientôt les mêmes regrets à lui donner, elle se vit dans la nécessité de demander le chapeau pour un des princes qui

1663.

1663. reſtoient. Le pape ſembloit aſſez déterminé à l'accorder, mais on deſiroit auſſi conſerver les bénéfices conſidérables que Jean-Charles avoit obtenus de la couronne d'Eſpagne. Le grand-duc étoit en ſuſpens ſur lequel de ſes deux frères il devoit faire tomber le cardinalat. Suivant l'antique uſage de la maiſon de Médicis, cette dignité regardoit ordinairement le ſecond des enfans, & le prince Mathias avoit droit d'être préféré au prince Léopold; cependant le premier, plus homme de guerre qu'adroit courtiſan, devoit céder cet honneur à l'avantage commun. Ferdinand jaloux de ne point altérer la concorde & l'amour qui régnoit entre ſes frères, fit en ſorte que le prince Mathias fût invité par la cour d'Eſpagne, d'accepter un des plus riches gouvernemens qui dépendiſſent de la monarchie: ſans doute il eût obtenu celui de Flandre, ſi la mort imprévue de Philippe IV n'eût donné lieu à des révolutions qui élevèrent un parti oppoſé à la maiſon de Médicis. La ſanté du prince Mathias étoit chancelante, il ne promettoit pas de jouir d'une longue vie.

Léopold au contraire accoutumé à l'application, & doué de talens supérieurs, promettoit à sa famille de plus grands avantages. Tandis que l'on examinoit le cours qu'on donneroit à cette affaire, le grand-duc eut la consolation de se voir naître un petit-fils, que la princesse mit heureusement au monde le 9 d'août. 1663.

Autant les dissentions intérieures, suites funestes de ce mariage, affligeoient la maison de Médicis, autant elle sentit de joie à la naissance de cet enfant. Cet heureux événement rendit aussi plus vif le desir d'établir l'union entre ces deux époux; Ferdinand toujours occupé des moyens d'y réussir, communiqua ses intentions à Louis XIV, afin d'être soutenu par son autorité. Le prince & lui connoissoient l'ascendant des dames françoises sur l'esprit de Marguerite, leurs flatteries & sa confiance en elles. Ils crurent, en les éloignant de sa personne, arracher les semences de discordes, & Louis XIV approuva ce projet. Lorsque la princesse fut rétablie, le grand-duc fit le choix des personnes qui lui paroissoient les plus dangereu-

ses, il leur signifia leur rappel en France, en leur donnant les équipages
1663. nécessaires & à chacune une généreuse récompense. Autant d'Italiens & d'Italiennes entrèrent à leur place dans la maison de la princesse, dont on eut soin même d'augmenter l'éclat au lieu de le diminuer. Mais cette séparation offensa vivement Marguerite, non pas tant par l'amitié qu'elle leur portoit, que par le dépit de se voir soumise à l'autorité du grand-duc. Elle déclara plus formellement encore & avec plus d'emportement que jamais, le desir ardent de se retirer en France, se livra aux plaintes & au désespoir, redoubla envers son beau-père & son mari de mépris & d'injures. Louis XIV envoya une seconde fois à Florence le comte d'Aubeville, qui se trouvoit alors en Lombardie. Les remontrances, les ordres du roi, la vue des dangers, la crainte du blâme, l'espoir d'un traitement plus doux si elle changeoit de conduite, tout fut inutile, & le comte d'Aubeville après avoir usé tour-à-tour des menaces, de la douceur & de la persuasion, quitta la maison de Médicis sans aucun espoir

de réparer ses maux. Le grand-duc ayant jusqu'alors en vain tenté la douceur & les égards, voulut essayer enfin la voie de l'autorité; on lui ôta la liberté entière dont elle avoit joui jusqu'à ce moment; on interrompit de certaines correspondances, & Ferdinand la priva des complaisances qu'il avoit eues pour elle dans les choses qui la flattoient le plus. Cependant pour éviter la publicité d'une séparation nécessaire & fâcheuse, il envoya le prince Côme en Lombardie, espérant qu'en son absence Louis XIV à qui tout étoit connu, trouveroit un remède plus efficace à un mal qui augmentoit sans cesse. 1663.

Le duc de Créqui s'étant embarqué à Livourne pour retourner en France, le pape témoigna pour les menaces de Louis XIV le plus grand mépris; il prépara de l'argent, réunit des troupes, & rassembla une armée de vingt mille hommes. Les princes cependant se désespéroient de voir l'Italie exposée par le caprice & l'orgueil à une guerre inutile, & qui les obligeant à se tenir au moins sur la défensive, leur imposoit des frais aussi 1664.

1664. dispendieux que s'il eût été question de venger une offense personnelle. Le grand-duc représentoit sans cesse au pape, que l'Allemagne & l'Italie demeuroient exposées à l'invasion des Turcs; que sa gloire seroit obscurcie par une si longue obstination envers un prince, qui plus que tout autre pouvoit réprimer l'audace de ces peuples ennemis. Alexandre VII tenta cependant encore d'engager les princes à sa défense, leur proposant différens avantages auxquels ils préféroient tous la paix & le repos de la chretienté : leur refus, le desir de sauver au moins sa réputation, plus que celui d'opérer le bien public, déterminèrent ce pontife orgueilleux à envoyer le cardinal Rasponi comme plénipotentiaire à la cour de France. Louis XIV lui refusa l'entrée du royaume, mais il lui permit de traiter au Pont de Beauvoisin sur les frontières de la Savoie, & le duc de Créqui s'y rendit pour régler les conditions. Comme le cardinal n'avoit pas les pouvoirs nécessaires pour la restitution de Castro, que Louis XIV exigeoit simplement comme préliminaires, le

congrès fut rompu & les préparatifs continuèrent. Les troupes du Modénois & du duché de Parme étoient prêtes à marcher, la flotte de Provence s'armoit en diligence; mais enfin le roi doutant encore de l'aveuglement du pape, crut devoir lui déclarer lui-même ses volontés. Il lui écrivit le 8 janvier en forme de manifeste, une lettre adressée au cardinal de Médicis, doyen du sacré collége; il déclaroit qu'après avoir pendant dix-huit mois attendu en vain les satisfactions qui lui étoient dues, & souffert avec patience les artifices de la cour de Rome, il étoit résolu de faire passer les monts à son armée. Comme lui, disoit Louis XIV, avoient été outragés tous les cardinaux, qui pour avoir donné des conseils de paix, venoient d'être sévèrement réprimandés dans le dernier consistoire. Il jugeoit donc que le sacré collège s'employeroit avec raison pour ne pas souffrir de l'obstination du pape, & ne pas exposer le sacré collége à des malheurs infinis. Afin de lui fournir les moyens d'agir avec quelque fruit, il envoyoit à l'auditeur de Rote Bour- 1664.

1664. lemont, François, alors à Florence, un plein pouvoir jusqu'au 15 de février; ce terme passé sans accord, la force seule devoit décider de tout. Ce monarque ne rejettoit pas les conditions proposées au Pont de Beauvoisin, pourvu que la restitution de Castro en fût le préliminaire. Cette lettre que le cardinal Barberini, sous-doyen du sacré collège, fit passer circulairement à tous les cardinaux, les engagea d'une voix unanime à extorquer du pape l'expédition du plénipotentiaire Rasponi, & à lui donner les pouvoirs nécessaires pour la cession de Castro. La brièveté du tems accordé pressoit les ministres étrangers, & le 20 janvier il y eut un congrès ouvert à Pise, où le grand-duc se retiroit ordinairement tous les hivers. Louis XIV l'avoit élu pour médiateur, le pape se reposa sur sa prudence, & les plénipotentiaires s'accordèrent avec lui pour régler les articles.

La prudence du grand-duc, son adresse à profiter de la brièveté du tems, le zèle des plénipotentiaires surmontèrent tous les obstacles, & le 12 de février le traité se trouva

conclu & ſigné; diviſé en quinze articles, les plus intéreſſans regardoient les maiſons de Farnèſe & de Modène. Le pape promit la reſtitution de Caſtro d'après le vœu du ſacré collége; il accorda comme dans le traité de 1649 au duc de Parme, un terme de huit années pour le recouvrement de ce fief, moyennant le payement de 1629750 écus, & pour faciliter ce rembourſement au duc, on lui permit de partager la ſomme en deux payemens, au moyen deſquels il rentreroit en poſſeſſion de la moitié de ce duché en payant la première ſomme, l'autre moitié reſteroit au pouvoir de la chambre apoſtolique juſqu'à l'entier & parfait payement; & l'on convint de faire dans l'eſpace de deux mois une diviſion exacte du duché de Caſtro, & de laiſſer au duc le choix libre entre les deux portions. Pour les intérêts de la maiſon d'Eſte, il fut établi qu'en récompenſe des vallées de Comacchio & de quelques autres prétentions que le duc de Modène pouvoit avoir contre le ſaint-ſiége, la chambre ſe ſoumettroit à des arrangemens avantageux. Ces points 1664.

1664. déterminés en faveur des princes protégés par le roi, les articles réglèrent les satisfactions qui lui étoient dues pour l'insulte faite par les Corses à son ambassadeur. Le pape s'engageoit à envoyer en France à titre de légat, le cardinal Chigi son neveu; il devoit en son nom & à celui de sa famille demander publiquement des excuses à Louis XIV; la forme même en étoit dictée ainsi: « Si moi ou notre maison » avions eu part à l'attentat commis » le 20 août 1662, nous nous esti» merions indignes du pardon que » nous aurions voulu ou dû demander » à votre majesté ». Don Mario Chigi fut obligé de produire une attestation & de jurer, foi de gentilhomme, de n'avoir eu aucune part à ce crime. Don Augustin fut obligé d'aller jusqu'aux frontières de l'état ecclésiastique recevoir le duc de Créqui, qui revint à Rome: les intérêts & la sûreté de tous ceux qui ayant embrassé le parti de la France, avoient encouru la disgrace du pape, ne furent point oubliés, & l'on infligea une marque ignominieuse & perpétuelle de l'indignation publique à la garde corse qui

étoit abolie. On convint d'élever à
l'ancien corps-de-garde une pyramide 1664.
avec une inſcription portant la cauſe
de la dégradation infamante de ce
corps de milice, & déclarant que déſormais la nation étoit regardée comme incapable de ſervir le ſaint-ſiége.
Ce traité fidèlement exécuté, Louis
XIV s'engagea de remettre Avignon
au pape dès que le légat ſeroit venu
en France. Le grand-duc s'acquit un
haut degré d'eſtime de la part de ces
deux puiſſances par ſa médiation;
Louis XIV ne fut pas fâché de ſortir
d'embarras avec tant de dignité, &
le pape vit avec plaiſir les intérêts des
ducs de Parme & de Modène demeurer
dans cette ſituation; en effet, ſi les
François ſe glorifièrent d'avoir obtenu de pareilles ſatisfactions, les princes ſe plaignirent d'une aſſiſtance ſi
froide, qu'il étoit clair que leurs intérêts avoient été ſacrifiés à la vanité
du roi. La rigueur des conditions exigées par Louis XIV fut compenſée
par tant d'actes de généroſité envers
le légat, que l'on dut reconnoître
dans toute l'Europe la grandeur d'ame
& la généroſité de ce prince. Le duc

1664. de Créqui repassa bientôt en Italie, & son maître le chargea de nouveau d'essayer s'il pourroit rétablir le calme dans l'ame de la princesse & dans la maison de Médicis.

Marguerite persistoit toujours dans son état d'obstination & demandoit son retour en France, tandis que le prince Côme parcouroit les villes de Lombardie, évitant de l'irriter par sa présence : dans cette situation, le duc de Créqui vint à Florence, chargé de faire tous ses efforts pour la détourner du dessein qu'elle avoit inconsidérément adopté. La fermeté de ses premiers discours parut faire quelqu'impression sur elle ; il la réduisit à déclarer qu'en faveur du roi, elle consentiroit à un accommodement pourvu qu'on eût égard à ses demandes. Elle exigeoit cependant une entière liberté, une part dans le gouvernement des affaires, une pension beaucoup plus considérable, une entière indépendance des volontés du grand-duc & du prince Côme, & le rappel des Françoises qu'on lui avoit ôtées. Quoiqu'il parût extraordinaire que cette princesse fît ainsi des loix à ceux

qu'elle outrageoit, Ferdinand voulant prouver au roi de France qu'elle ſeule étoit cauſe de ſes propres peines, conſentit aux conditions qui pouvoient lui être accordées, mais cette condeſcendance lui faiſant imaginer qu'elle obtiendroit tout avec un peu d'obſtination, elle demeura ferme à tout exiger, & n'en cauſa que plus de peine à ſon beau-père. Autant Louis XIV fut touché de la douceur du grand-duc, autant le caractère altier de cette princeſſe l'irrita; cependant afin de cacher autant qu'il ſeroit poſſible au public une conduite ſi étrange, il voulut tenter lui-même les voies les plus prudentes. Il écrivit à ſa couſine, la remercia de ſa déférence à ſes volontés, & lui envoya la marquiſe du Deffant pour les lui confirmer encore. Cette dame qui en grande partie avoit dirigé l'éducation de la princeſſe, conſervoit ſur ſon eſprit, ou du moins ſe flatoit de conſerver cette autorité ſupérieure, heureuſe & profonde impreſſion de l'obéiſſance impoſée dès les premiers ans; on crut à la cour de France qu'il ne reſtoit plus que ce moyen de vaincre la prin- 1664.

1664. cesse, & le roi la chargea de trois différentes commissions. La première portoit de simples exhortations & de tendres remontrances; la seconde des avis plus pressans & plus sévères; la troisième des reproches amers & des menaces rigoureuses: le roi se reposoit sur la prudence de la marquise, du tems, des moyens & de la nécessité du choix. Madame du Deffant fut prodigieusement surprise à son arrivée, de l'état où elle trouva la princesse, qui dominée toute entière par sa passion, ne permettoit même aucune proposition d'accord. Négligeant tous les respects dus à la majesté royale, n'estimant ni sa tranquillité ni sa réputation, toujours en proie à des transports inconnus, elle causoit les plus vives inquiétudes au grand-duc, qui ne savoit comment dérober au public un semblable spectacle. On appella le secours de la religion, & l'on vit encore avec plus de peine, que les exhortations & les représentations des évêques, des prêtres & des religieux étoient inutiles, comme les préceptes de la morale.

1665. Le grand-duc désespérant alors de

vaincre cette obstination, & plus encore de la cacher à ses sujets, résolut, du consentement du roi, d'en venir à une rigueur nécessaire. Reléguée à la campagne dans le château del Poggio, loin de la cour, étroitement gardée sans que personne eût d'accès auprès d'elle, la princesse fut abandonnée à ses réflexions. On espéroit encore que l'ennui, la solitude, la privation des plaisirs pourroient réveiller en elle des idées plus sages & des sentimens plus conformes aux devoirs de son rang & de son état. Lorsqu'elle s'y rendit, contrainte par les ordres de Ferdinand, elle parut les braver, affecta de la joie & une secrète satisfaction de s'éloigner des objets qu'elle détestoit, & se conduisit sans admettre aucun conseil. L'inutilité de ceux que lui donnoient les personnages âgés, doctes, sages & religieux, envoyés tour-à-tour par le roi de France, par le grand-duc & par sa propre mère la duchesse d'Orléans, prouvoit le désordre qui régnoit dans ses esprits; ils ne lui inspiroient qu'horreur pour eux & tiédeur pour la religion. La violence extrême de sa passion altéra sa santé. Le grand-duc

1665.

1665. & le prince s'étant aussi-tôt rendus auprès d'elle, elle menaça son mari d'attenter à sa vie s'il osoit encore se présenter à ses yeux : cette fois, son jugement paroissant tout-à-fait détruit, le roi & le grand-duc s'en remirent au tems & aux circonstances. Toutes les voies de la prudence avoient été tentées ; les hommes les plus sages avoient échoué, les brefs oratoires du pape n'avoient rien obtenu, l'autorité de Louis XIV & celle du grand-duc étoit inutile, & pendant plusieurs mois rien ne changea de face. Mais enfin l'ennui remporta la victoire, & dans le moment où l'on s'y attendoit le moins à la cour de Toscane, Marguerite parut disposée à se réconcilier : mais toujours absolue & craignant de compromettre sa dignité, elle demanda un entretien à la grande-duchesse, & se procura par ce moyen la facilité de revoir le grand-duc. Un desir ardent de réunir ces deux époux & de rétablir la paix dans sa famille, modéra le juste ressentiment d'un père ; Ferdinand l'accueillit avec un visage riant & des manières caressantes, la prévint adroitement, & lui inspira du courage par la

promesse d'un oubli total du passé. Mais ces marques de douceur & de cordialité la rendirent plus téméraire, elle osa faire des conditions. Ferdinand indigné lui fit connoître que tous les torts étant de son côté, elle devoit donner & non pas exiger des satisfactions, d'autant plus qu'il ne demandoit en cette occasion qu'un échange sincère d'intelligence & d'amitié. Le traité interrompu, la princesse retourna à Poggio; mais après quelques jours de résidence, elle quitta sa retraite, & le soir du 6 novembre, elle vint à Florence, & se jetta dans les bras de son mari & de son beau-père, aux pieds desquels elle parut si confuse & si repentante, qu'elle réveilla en eux le plus tendre amour & la plus vive allégresse. Cette nouvelle fut douce pour Louis XIV & pour la duchesse d'Orléans : le grand-duc n'omit aucune marque de complaisance & de générosité, pour montrer la joie que lui causoit cette réunion. Les fruits en furent bientôt publics, il naquit une princesse le 11 d'août 1667.

1665.

CHAPITRE IX.

Le prince Léopold est élevé au cardinalat. Le grand-duc secourt l'empereur dans la guerre contre le Turc. Le prince Côme entreprend différens voyages pour se distraire des chagrins que lui cause sa femme. Le cardinal Léopold se distingue par sa prudence dans les intrigues du conclave. Election de Clément X. Mort du grand-duc Ferdinand II.

1666. LES peuples de la Toscane partageoient toujours les peines ou le bonheur de leur souverain; dédommagés en partie de leurs malheurs passés, à la faveur de la tranquillité publique, ils voyoient chaque jour le commerce se rétablir, les arts renaître, les finances de l'état sortir de leurs ruines. Ferdinand jaloux de la gloire & de l'intérêt de la nation, étoit récompensé de ses soins par l'amour & la vénération de ses sujets. Mais comme la tranquillité de la Toscane dépendoit en grande partie de celle de l'Europe, de

nouveaux événemens faifoient naître de juftes craintes. L'Efpagne affoiblie par des pertes graves & continuelles, demeuroit par la mort de Philippe IV, fous le pouvoir d'une régence. Le roi de France, puiffant, ambitieux & guerrier, avoit des prétentions fur le Brabant; l'Allemagne n'étoit pas tranquille, les Turcs faifoient des progrès en Hongrie, & défoloient la république de Venife devant Candie. Le pape n'étoit pas fidèle aux termes du traité de Pife, & refufoit de recevoir la première fomme pour la reftitution de Caftro. Mais un nouveau genre de vexations inconnu depuis plufieurs fiècles, vint fondre de l'Allemagne fur les différens fouverains de l'Italie. L'empereur s'avifa tout-à-coup de demander des contributions à tous fes feudataires. Le comte Piccolomini fous le titre de *commiffaire de fa majefté impériale*, parcourut toutes les cours d'Italie chargé de ces exactions. Le grand-duc foutint avec fermeté l'indépendance de l'état de Florence, la féodalité de l'état de Sienne, à la couronne d'Efpagne, & la pauvreté des fiefs qui relevoient de l'empereur: pour éviter 1666.

1666. cependant de faire une contestation grave d'un objet délicat, il déclara au comte, qu'autant il se croyoit éloigné d'une obligation quelconque envers l'empereur à titre de féodalité, autant il étoit disposé à fournir gratuitement à ce prince des secours qui contribueroient à la paix générale. En effet, il fit transporter jusqu'à Trieste une quantité considérable de poudre & de munitions, & fit expédier quatre galères pour attaquer les côtes des Turcs & les obliger à une diversion. Un pareil don venoit fort à propos pour les finances de l'empereur, & la paix qu'il fit ensuite avec les Turcs, épargna au grand-duc des requêtes semblables. Bientôt sa maison essuya une perte sensible, le cardinal Charles, doyen du sacré collège, accablé d'années & d'infirmités, termina sa carrière le 17 juin. Quoique ce prince se fût de bonne heure écarté de sa famille, à raison de quelques différens entre lui & les princesses régentes, après la mort de Christine, Ferdinand son neveu lui donna les preuves les plus sincères d'amour & d'attachement. Toujours attaché à la couronne d'Espagne,

de laquelle il étoit superbement récompensé, il avoit eu en Italie & à la cour de Rome un rang supérieur, soutenu par une haute fortune; libéral & magnifique, il disputoit noblement de richesse & de magnificence avec les princes ses neveux, lorsqu'il étoit question de donner ou de présider à des fêtes publiques. Cette perte rendoit encore plus nécessaire d'obtenir un nouveau chapeau de cardinal dans la maison de Médicis; une seule difficulté retardoit ce dessein, celle du choix entre les princes Mathias & Léopold. Le grand-duc qui connoissoit la supériorité des talens du second, l'auroit volontiers préféré à l'autre, mais la connoissance de ses sentimens auroit peut-être altéré l'amour mutuel entre les deux frères, & cette crainte suffisoit pour engager ce prince à dissimuler ses desirs. Le prince Mathias desiroit le cardinalat depuis l'injure qu'il avoit reçue à Final des ministres espagnols. Le grand-duc l'y avoit envoyé pour rendre des devoirs à l'impératrice; ces ministres orgueilleux lui avoient refusé les honneurs de son rang, & toujours outragé précisément 1666.

en présence de l'impératrice ; il étoit retourné en Toscane fort irrité contre les Espagnols.

1667. Dans ces circonstances, Ferdinand attendoit patiemment que le tems & les événemens missent fin à la rivalité des deux princes ses frères, & cherchoit les moyens d'assurer au prince François-Marie son second fils les pensions ecclésiastiques qu'avoient possédées les deux cardinaux, son oncle & son frère. Leur perte lui devint plus sensible par la mort d'Alexandre VII le 22 mai. Il n'y avoit plus au conclave aucun personnage de sa maison. Mais en cette occasion les Barberini montrèrent au grand-duc la sincérité de leur attachement à sa personne par le choix qu'ils firent de concert avec ceux de son parti, du cardinal Rospigliosi de Pistoie. Ce choix ne plut que médiocrement aux Romains, parce que tous les papes toscans s'étoient distingués par l'avarice & les concussions. Mais Clément IX sut les détromper : il avoit toujours paru doué de qualités supérieures, & sa conduite irrépréhensible étoit le modèle de la prélature. Il étoit du petit nombre de ces pontifes qui pratiquèrent

pratiquèrent plus de vertus sur le trône qu'avant d'y être placés. Protégé par 1667.
les Barberini dès le commencement de sa carrière, & guidé par sa propre prudence dans les différens troubles qui s'étoient élevés entre la cour de Rome & toutes celles d'Italie, il ne s'étoit jamais écarté des devoirs & de la soumission qu'un souverain a toujours droit d'attendre de son sujet. Lorsqu'il exerçoit la charge de secrétaire d'état auprès du pape Alexandre VII, il donna de fidèles témoignages de son amour à son prince, & l'on ne dut pas être surpris à Florence, si l'avis de son élection causa tant de joie à Ferdinand. Outre les fêtes publiques ordinaires, lorsqu'un Toscan parvenoit à ce rang suprême, ce prince voulut encore honorer sa famille, & lui faire partager son extrême satisfaction. Lui-même en informa le bailli Rospigliosi, frère du nouveau pape, & combla cette maison d'honneurs & de présens. Clément IX se montra reconnoissant, & sans en être sollicité, fit déclarer par l'ambassadeur de Toscane, que son intention étoit de donner le chapeau de cardinal à l'un des deux princes, &

1667. qu'il supplioit le grand-duc de vouloir bien l'informer de son choix, parce que connoissant leur rivalité, il craignoit d'obliger l'un & de déplaire à l'autre. Des offres si obligeantes & en même-tems si délicates, flattoient sensiblement le grand-duc qui demanda pour se résoudre, le tems de voir quelle seroit la suite de la maladie du prince Mathias, qui étoit alors à Sienne. L'attente ne fut pas longue, la violence du mal rendit les remèdes inutiles, & l'emporta le 11 d'octobre. Cette nouvelle perte causa des regrets universels, non-seulement par l'amour qu'il avoit inspiré à tous les sujets de son frère, mais encore par sa réputation de valeur, & sa prudence singulière dans le maniment des affaires. Cet événement hâta la promotion du prince Léopold au cardinalat, qui fut publiée dans le consistoire le 15 décembre.

C'est une opinion reçue parmi les gens de lettres, que la promotion de Léopold au cardinalat fut un artifice de Clément IX pour détruire l'académie del Cimento : il en est beaucoup qui, peu instruits du systême politique de la maison de Médicis, ne sa-

chant pas qu'il exigeoit qu'un de ses membres le fût toujours du sacré collège, ont imaginé que le prince avoit été porté à ce degré d'élévation par ruse, & dans l'intention de lui ôter la gloire dont il se couvroit à la tête de cette célèbre académie. Tous ceux qui admiroient ses ouvrages & ses découvertes, furent surpris sans doute de la voir disparoître dans un instant, disperser les sujets qui la composoient, & peu de tems après, son chef devenir cardinal. Depuis le mois de mars, neuf mois avant la nomination de Léopold, les assemblées avoient cessé parce que les académiciens manquoient en grand nombre. La discorde & l'envie, compagnes inséparables de tous les travaux des hommes, de tous les états, de toutes les assemblées, avoient répandu leur fureur dans le sein de cette académie; les artifices & l'intrigue arrachoient les savans à leurs travaux, & leur ôtoient la liberté d'esprit nécessaire aux spéculations importantes. Les disputes élevées entre Viviani & Borelli, la part qu'y prirent le grand-duc & le prince Léopold, plongèrent l'académie dans une telle

1667.

1667. division que l'on vit tour-à-tour Borelli, Oliva, Rinaldini quitter la Toscane. Les dons de Louis XIV répandus avec profusion sur Viviani & Charles Dati, les expressions flatteuses dont le grand Colbert en accompagnoit l'expédition, augmentoient la mésintelligence. Comme ces distinctions sembloient décider de la supériorité du mérite, elles offensoient les autres sujets qui ne pouvoient s'avouer inférieurs. Le dégoût, l'impatience, les infirmités de Viviani, l'absence de Segni & de Magalotti qui avoient entrepris des voyages en Europe, les occupations de Léopold qui depuis la mort du cardinal Jean-Charles, se trouvoit chargé de tout le poids du gouvernement par la mauvaise santé du grand-duc, accélérèrent la ruine de l'académie sans aucun artifice de la part du pape. Léopold élevé au cardinalat, ne rougit pas de continuer ses correspondances littéraires, & d'être encore l'appui de tous les hommes qui se distinguoient par leurs talens & leurs connoissances; cependant Clément IX se glorifioit de l'employer dans les affaires les plus intéressantes du pontifi-

cat, de lui demander des conseils & de les suivre. Son autorité fit cesser les poursuites contre les prosélites de Galilée, & ceux qui furent persécutés trouvèrent en lui un protecteur. Le jésuite Onorato Fabbri, qui par son application continuelle à l'étude de la physique, s'étoit attiré la haine de ses confrères, éprouva ce que pouvoit le crédit du prince. Sacrifié par les jésuites à la fureur de l'inquisition, Léopold le sauva. Tant de faveur accordée aux sciences ne fut jamais séparée de l'exercice des vertus morales & chrétiennes, desquelles il ne cessa de donner des marques exemplaires. Toujours pénétré de respect & d'amitié pour le grand-duc, il n'omettoit aucuns des soins nécessaires pour le service & l'avantage de sa famille, & ne cessa de compatir au malheur du prince Côme, à qui désormais il sembloit impossible de recouvrer la tranquillité.

1667.

Autant la manière étrange dont la princesse étoit venue se reconcilier avec son mari avoit causé de joie, autant elle fut condamnée lorsque la suite de ses procédés répondant mal aux

1667. commencemens, fit connoître que ses sentimens n'étoient pas changés. La prudence du grand-duc & de toutes les personnes de la cour parvint à entretenir quelques mois de suite une intelligence, au moins apparente, jusqu'au moment où l'on découvrit dans la princesse des passions peu convenables à son rang, & qui l'avoient conduite à projetter sa fuite avec un François, d'une naissance obscure & d'un état mercenaire (*a*). On employa tous les soins imaginables pour l'observer. Cette vigilance ne fit que redoubler en elle le desir de fuir; mais personne n'eût cru qu'étant à Pise, elle eût formé le dessein de s'enrôler dans une

(*a*) Il y a peu d'apparence qu'une passion si basse ait jamais occupé cette princesse; celle qu'elle conservoit pour le prince Charles, quoiqu'illégitime depuis son mariage, étoit plus excusable & plus digne d'elle. Cette passion sans doute causa en elle le desir de prendre la fuite, & dans ce dessein, elle ne pouvoit se confier qu'à un homme de basse extraction. Quel est l'homme fait pour approcher cette princesse, qui oseroit favoriser l'évasion de sa souveraine? (*Note du Traducteur.*)

troupe de Bohémiens qui s'y trouvoit alors. Son entretien avec eux & leurs arrangemens furent heureusement écoutés, & entendus une nuit par une fenêtre du palais. Le désordre de son esprit ne se borna pas à cet excès; enceinte de quatre mois, elle chercha une seconde fois la mort & la destruction de l'enfant qu'elle portoit, en s'exposant aux exercices les plus immodérés; bientôt arrêtée dans l'exécution de ce nouveau projet, elle résolut de mourir de faim: mais une si longue & si pénible opération, l'excès des souffrances tempérèrent cette frénésie, & permirent au grand-duc d'apporter des tempéramens doux jusqu'à l'instant de l'accouchement qui fut heureux. Après la naissance de la princesse Anne-Marie-Louise, le grand-duc voulut encore une fois éloigner la cause du mal; il fit entreprendre de nouveaux voyages au prince Côme. Dans le mois d'octobre il le fit partir pour les Pays-bas; Côme se rendit à Inspruck, où l'archiduchesse sa tante l'accueillit avec toutes les démonstrations possibles de joie & de tendresse. Après un séjour assez court en cette ville, il alla s'embar-

1667.

1667. quer ſur le Rhin, pour paſſer en Hollande. La peſte qui déſoloit quelques parties de l'Allemagne, l'avoit contraint à prendre le cours de ce fleuve, quelque rude & périlleux que fût ce voyage dans une ſaiſon cruelle. Quoique le prince voyageât *incognito*, il reçut par-tout des électeurs & des princes ſouverains un accueil honorable. Après avoir viſité toutes les villes des rives du Rhin, il arriva en Hollande, & ſe rendit à Amſterdam, où il logea chez un riche marchand florentin, nommé Féroni : il y trouva réunis beaucoup de commerçans ſes ſujets, qui l'attendoient pour le ſervir. La Hollande étoit alors au comble de ſa grandeur, abondante en richeſſes, cultivant avec fruit les ſciences & les arts. La réputation de Ferdinand II, comme prince éclairé, protecteur des artiſtes & des ſavans, s'étoit répandue dans les Provinces-unies : les plus inſtruits des Hollandois ſe crurent en droit de rendre au prince Côme un hommage qui lui témoigna leur reſpect pour ſon père & ſa maiſon. Ce genre de gloire que le prince préféroit à tout autre, lui fit chercher les moyens de répondre à

des ſoins flatteurs. Il refuſa l'honneur que vouloient lui faire les miniſtres envoyés auprès de ſa perſonne par les bourguemeſtres & les états généraux pour l'accompagner & le ſervir, & ne retint auprès de lui que Nicolas Heinſius & l'imprimeur Pierre Bellaw qui ne le quittèrent jamais. Il ne put cependant éviter aucune des marques de conſidération que lui avoit préparées la république. Cette nation voulant reconnoître l'aſſiſtance qu'elle avoit reçue du grand-duc dans le port de Livourne, cherchoit à le ſurprendre continuellement pour des fêtes qu'il trouvoit dans tous les lieux de ſon paſſage. 1667.

Son ſéjour à Amſterdam dura plus d'un mois, & pendant ce tems, les marques d'une curioſité digne d'un prince, annoncèrent aux ſavans qui lui faiſoient leur cour, une éducation digne de ſon père, & firent eſpérer pour ſon règne une gloire héréditaire (*a*). Il paſſa d'Amſterdam à Leyde, 1668.

(*a*) L'auteur ayant annoncé dans le chapitre VII, le prince Côme comme un prince livré à la ſeule étude de la théologie, aux pratiques d'une dévotion outrée, aux erreurs

1668. où il fut accueilli par les plus célèbres professeurs de cette université, qui avoient chargé Gronovius de le complimenter au nom de la ville, & de le conduire dans tous les endroits curieux. Après trois jours de résidence, il se rendit à la Haie. Là, il fut plus difficile de garder *l'incognito*, parce qu'il y reçut les complimens des états généraux, ceux du prince d'Orange & des ministres des souverains qui résidoient dans cette ville. Il poursuivit son voyage du côté d'Anvers, où il fut suivi & conduit par les imprimeurs de la *Plantiniana*, la plus célèbre société typographique qui fût alors dans l'univers. Dans cette partie de la Flandre sujette à la domination espagnole, l'esclavage lui fit moins de caresses

superstitieuses, à l'aversion pour les sciences & les lettres, auroit dû indiquer par quel miracle il étoit parvenu au point de les connoître & de les aimer. S'il avoit été ignorant & foible d'esprit jusqu'à dix-huit ans, comment avoit-il ainsi changé depuis cinq ans ? & s'il étoit en Hollande ce qu'on le représente ici, il est impossible qu'il fût aussi borné qu'on l'a dépeint ailleurs. (*Note du Traducteur.*)

que la liberté républicaine ; auſſi paſ-
ſa-t-il plus rapidement, & ſans y faire 1668.
un long ſéjour. Il retourna vers Brème d'où il ſe rendit à Hambourg : il y ſéjourna aſſez long-tems pour entretenir & admirer la reine Chriſtine qu'il y rencontra. Après quelques jours de repos, il réſolut de retourner en Italie : traverſant les états des électeurs de Saxe & de Brandebourg, laiſſant de côté celui de l'électeur de Bavière, il paſſa par Nuremberg, & retourna voir l'archiducheſſe à Inſpruck. Enfin, les premiers jours de mai, il eut le bonheur de ſe voir au milieu de ſa famille. Ses manières polies, ſa libéralité, les connoiſſances qu'il avoit montrées, lui avoient acquis beaucoup de réputation dans les lieux où il avoit paſſé : on n'avoit eu à blâmer en lui que ſon intolérance qui pouvoit avoir quelquefois choqué les proteſtans & les calviniſtes. Ceux qui l'avoient accompagné avoient tous de l'eſprit, du ſavoir & l'uſage des cours ; il fut joint en Hollande par Paul Falconieri & Lorenzo Magalotti qui le ſuivirent à ſon retour. La manière libre & facile dont il avoit parlé en Hollande

1668. aux ſavans qui l'entouroient, répondant en latin à leurs diſcours, lui concilia leurs eſprits dans un tems où rarement les princes voyageoient & où plus rarement encore, ils avoient l'uſage des langues mortes. Son voyage ayant auſſi bien réuſſi, ſes parens lui en témoignèrent leur ſatisfaction, ſe flattant qu'il ſeroit un digne héritier de leur gloire. Le cardinal Léopold qui arrivoit de Rome, applaudit lui-même à la conduite de ſon neveu, qui eût pu ſe croire heureux par les conſolations des autres, s'il eût trouvé dans la princeſſe Marguerite un amour égal au ſien. Elle parut déſeſpérée de ſon retour, elle évita ſa préſence, & continuant toujours les mêmes irrégularités dans ſa conduite, augmenta les inquiétudes de ce prince. L'amour qu'il avoit pour elle, le chagrin de ſe voir dédaigné, de voir admettre dans ſa confiance les plus vils perſonnages, le mettoient dans une agitation continuelle d'eſprit propre à lui faire perdre la ſanté. Quoique ſes voyages n'euſſent pas apporté de remède à l'état de ſon ame, ils avoient fait dans ſa machine un effet merveilleux : il étoit devenu

robuste, de foible & délicat qu'il étoit
auparavant. Il ne lui manquoit enfin 1668.
pour son repos que de convertir son amour en indifférence, & son père espérant tout de l'absence & du tems, lui fit concevoir le projet de parcourir l'Espagne, le Portugal, la France & l'Angleterre, de visiter les cours & de se faire connoître aux souverains.

Déterminé de nouveau à suivre ce dessein, il choisit pour l'accompagner les hommes les plus polis & les plus cultivés de la cour, au nombre desquels étoient Paul Falconieri & le comte Magalotti. Il partit de Livourne avec deux galères, & sous peu de jours, il aborda heureusement à Barcelone à la fin de septembre. Il garda l'*incognito* comme dans ses premiers voyages, & résolut de ne voir les ministres & les personnages d'un rang élevé, que dans des endroits particuliers, pour conserver ses commodités & sa liberté : il refusa donc le logement dans les lieux marqués pour le roi, & toutes les marques publiques de respect, mais il ne put empêcher qu'en différentes villes on ne le prévînt par des honneurs qu'il ne cherchoit pas. Ma-

gnifiquement reçu à Barcelone par les
1668. ordres de la cour & par ceux des magiſtrats de la ville, à peine il put refuſer dans le palais l'appartement de la reine qui lui étoit deſtiné. Après huit jours de réſidence dans cette ville, il paſſa à la vue de Lerida, d'où il entra dans l'Arragon, & les équipages du vice-roi le conduiſirent à Sarragoſſe: la garde de ce miniſtre l'eſcorta juſqu'aux frontières de la Caſtille, où l'attendoient de nouveaux équipages qui le conduiſirent juſqu'à Madrid, où il arriva le 20 octobre. Il ne voulut accepter ni les logemens, ni les voitures de la cour; conſerva entièrement ſon caractère de ſimple particulier, parcourut la ville, & vit les égliſes & les couvens qui en ſont la ſeule beauté. Il viſita les maiſons royales répandues dans la province, & trouva par-tout un accueil gracieux & empreſſé. Il vit en particulier la reine régente & le jeune roi dont il reçut des marques d'amitié, mais ſans manquer à aucune des formalités du cérémonial. Après un mois de ſéjour, il quitta Madrid & paſſa d'Aranjuez à Tolède pour traverſer la Sierra-Mo-

rena, & s'arrêter à Cordoue. Les campagnes désertes, les villages dévastés & malheureux de cette province, ne fournirent au voyageur que des incommodités, & le désagrément de les partager avec sa suite; mais arrivé à Cordoue, les ordres de la reine y avoient prévenu son arrivée, & préparé toutes les fêtes qu'elle n'avoit pu lui donner à Madrid. L'excès des attentions du gouverneur, un desir extraordinaire de le voir & de le servir de la part des habitans, le forcèrent malgré lui d'accepter les fêtes publiques qu'on lui offroit continuellement. On lui fit voir les spectacles les plus brillans qui fussent connus en Espagne, les joûtes & les combats des taureaux. Enfin le prince reçut tant d'honneurs & de marques de respect dans cette ville, qu'il en conserva la mémoire, & qu'il invita depuis beaucoup des principales familles de venir s'établir à Florence. Il prit ensuite son chemin vers la province de Grenade, où il vit avec curiosité l'Alhama (*a*), antique séjour 1668.

(*a*) *Artigis*, jolie ville, autrefois un lieu de délices pour les Maures; la terre y est fer-

1668. des Maures, traversa de nouveau la Sierra-Morena, passa à Seville, entra dans l'Estramadure, & se rendit heureusement à Badajoz les premiers jours de l'année.

1669. Il entra dans le Portugal, où il trouva l'hospitalité la mieux établie ; & à quelques distance de Lisbonne, il fut complimenté au nom de l'infant don Pierre, régent du royaume. Il trouva des Florentins établis dans cet empire, qui l'accompagnèrent jusqu'à Lisbonne où il logea comme à Madrid, en simple particulier. Il vit sous ce titre l'infant don Pierre, & fut satisfait des marques de son amitié, & des dons qu'il lui offrit des choses les plus précieuses de l'Orient & du Brésil. Ce prince y demeura un mois, examina la construction du port, observa l'étendue du commerce qui s'y faisoit, & le concours des différentes nations

---

tile & produit tout ce qui rend la vie agréable & commode ; il y a des bains chauds au-dessous, qui sont les plus beaux & les mieux entretenus de toute l'Espagne ; les eaux en sont très-salutaires. (*Note du Traducteur.*)

qui venoient y aborder. De Lisbonne, il passa dans la Galice, & après avoir rempli à Compostelle les devoirs de sa religion, il s'embarqua pour l'Angleterre au port de la Corogne. Aux incommodités qu'il avoit souffertes dans ses voyages, il manquoit encore les dangers de la tempête; à peine fut-il embarqué qu'elle vint l'assaillir, & le détournant de sa direction, elle le contraignit à prendre terre en Irlande au port de Kinsal, & à Sainte-Marie des îles Sorlingues (*a*). Les vents s'étant appaisés enfin, Côme arriva sans autre danger à Plimouth, où il étoit attendu des négocians florentins avec de vives inquiétudes. Outre les salves de canon des forteresses (*b*), & les complimens dus à son rang, il 1669.

(*a*) Sorlingues, en latin *Sillinæ*, îles d'Angleterre à huit lieues de la pointe de la province de Cornouailles; elles abondent presque toutes en bons pâturages; on y trouve beaucoup de gibier, d'oiseaux aquatiques, quelques mines d'étain & des rochers en grand nombre. (*Note du Traducteur.*)

(*b*) Plimouth, *Plimuthum*, est défendu par trois forts & une citadelle. (*Note du Traducteur.*)

1669. fut surpris de se voir accueillir à Plimouth au milieu des acclamations & des cris de joie d'un peuple nombreux, & sans doute il dut attribuer cette réception aux bons traitemens que la nation angloise recevoit à Livourne. Côme poursuivit sa route jusqu'à Londres, accompagné & servi par les principaux gentilshommes de la province de Devonshire. Sous le règne de Charles II, l'Angleterre jouissoit d'une plus grande prospérité que sous les règnes précédens : le commerce avoit détruit le fanatisme, la paix faisoit renaître les arts & les sciences ; les connoissances s'étendoient dans ce royaume & sur les pas de Galilée ; l'Europe étoit prête à posséder Newton. Les Anglois, admirateurs du grand-duc de Toscane & de la maison de Médicis, n'épargnèrent au prince Côme aucune des marques d'une bienveillance & d'une estime particulière. Charles II le conduisit à Newmarket, où sous prétexte de lui faire voir une course de chevaux, il le retint auprès de lui, loin du cérémonial de la cour, le traitant avec une familiarité fraternelle. Les principaux seigneurs se disputèrent

l'honneur de le recevoir dans leurs châteaux & celui de le traiter avec magnificence. A la faveur de l'eſtime du peuple, ce prince parcourut les principales villes des environs de Londres, & ſe rendit à Cambridge où dans l'univerſité, aſſiſtant à une leçon ſur la doctrine de Galilée, il entendit faire l'éloge de ſa maiſon & celui de ſon père. Retourné à Londres, le roi lui donna de nouvelles marques de ſon amitié, & avant ſon départ alla dîner avec lui dans ſon logement à la mode italienne; il y éprouva tant de ſatisfaction qu'il y reſta trois mois; il en partit au grand regret des Anglois, accompagné, par ordre du roi, de deux des principaux perſonnages de ſa cour juſqu'au port d'Harwick, où il s'embarqua pour la Hollande. Après un trajet de vingt heures, il débarqua au port de Rotterdam, où il trouva Féroni & les autres commerçans italiens qui l'attendoient; il revit une seconde fois les principales villes, repaſſa par la Haie, Amſterdam & Utrecht; il s'arreta à Aix-la-Chapelle pour y admirer les reſtes de Charlemagne & honorer ſa mémoire; enſuite il alla

1669.

1669. aux eaux de Spa, & traverſant les Ardennes, arriva à Sedan ſur les frontières de la France.

A peine entré dans ce royaume, il fut rencontré au nom du roi par quelques compagnies de cavalerie qui devoient l'accompagner & le conduire juſqu'à Paris, où il arriva le 1 août. Il y fut complimenté au nom du Souverain & des princes, & le duc de Guiſe étoit nommé pour le ſuivre & le conduire par-tout. Il fut introduit en particulier en préſence du roi qui lui donna toutes les marques d'intérêt & d'amitié qu'il pouvoit exiger, dans les termes les plus polis & les plus flatteurs; mais Côme remarqua dans les princes du ſang, dans les miniſtres même un orgueil qu'il n'avoit éprouvé dans aucune cour de l'Europe. Cet orgueil lui fut d'autant plus ſenſible, qu'à Londres même il n'avoit point éprouvé cette diſtinction. Il ſe conforma cependant aux circonſtances avec aſſez d'adreſſe, d'autant plus que les manières du roi le dédommageoient de celles des particuliers. Il vit avec ce monarque même ſes maiſons royales, les exercices de ſes troupes, & la cérémonie d'une ſéan-

ce publique de ce prince au parlement. A son départ, le roi lui laissa le choix des plus belles tapisseries de ses manufactures, & lorsqu'il prit congé, Louis XIV voulant lui donner une marque singulière de sa confiance & de son amitié, lui fit présent de sa propre épée. Les manières nobles & réservées du prince de Toscane n'avoient point déplu à la cour de France, & l'on peut dire en effet que dans cette occasion il surpassa tout ce qu'on pouvoit attendre de lui. Les mauvaises impressions que le dégoût & l'aversion de la princesse Marguerite avoient fait naître, attiroient sur lui les regards & les observations de toute la cour. Il importoit à sa réputation & à son repos de se montrer peu digne des mépris & des railleries de son épouse. Il demeura six semaines à Paris, & n'y négligea aucun de ces actes généreux, humains ou magnifiques, qui pouvoient lui concilier l'estime publique & soutenir la gloire de sa famille. De Paris il passa à Lyon, pour s'embarquer à Marseille, d'où les galères toscanes le reconduisirent à Livourne dans le mois de février 1670. Reçu tendrement 1669.

1669. par ses parens, il trouva plus de douceur dans l'accueil & le maintien de la princesse, & se flattant encore une fois d'une vie plus tranquille, se livra plus volontiers aux affaires du gouvernement, auxquelles le grand-duc voulut l'appliquer. Ce moment étoit favorable à l'exercice des lumières qu'il pouvoit avoir acquises : il étoit question de l'élection d'un pape, objet toujours majeur des intérêts de la maison de Médicis.

Clément IX étoit mort le 8 décembre : il avoit emporté les regrets universels, non-seulement dans ses états, mais dans ceux des autres princes de l'Europe ; depuis long-tems la chaire pontificale n'avoit été occupée par un homme vertueux, clément, charitable & paisible. L'heureux naturel de ce pontife, son expérience & sa capacité lui avoient gagné la confiance des cours & sur-tout de celle de France, qui, se prêtant à ses vues pacifiques, avoit suspendu l'exécution du traité des Pirénées, par rapport à l'état de Castro. Quoiqu'il fût exact à remplir envers tous les devoirs de l'humanité, il négligeoit, pour y satisfaire, l'agran-

diffement de fa famille : fes parens n'étoient pas, felon l'ufage, les arbitres des graces ; fon règne ne fut point celui de fes neveux, il les laiffa fans richeffes & fans appui. Don Camillo fon frère étoit un homme fage, vertueux, éloigné de toute intrigue ; le cardinal Rofpigliofi fon neveu étoit prudent, déjà formé dans le manîment des affaires : mais le caractère de Clément IX & la briéveté de fon règne ne lui permettoient pas de fe flatter d'avoir part à l'élection. Les pontificats de peu de durée ne donnent pas le tems à un feul parti de devenir affez puiffant pour l'emporter fur les autres ; mais le facré collège partagé en différentes factions, rendoit les conclaves plus longs & plus tumultueux. La faction des Chigi & celle des Barberini étoient les plus nombreufes. Celle des indépendans, appelée l'efcadron, quoique plus foible en nombre, n'étoit pas moins confidérable par le mérite des fujets & par leur union entr'eux. L'efprit d'indépendance qu'ils affectoient, leur concilioit entièrement l'eftime des autres partis, qui voyoient entr'eux la différence de l'homme libre à l'efclave. Ils n'avoient

1669.

pas à eux ſeuls la puiſſance d'élire;
1669. mais ils avoient celle d'exclure, & comme leur parti étoit ferme & conſtant dans ſes opinions, ils obligeoient tous les autres à demeurer en obſervation. Contraires à quelque ſujet que ce fût, s'il profeſſoit l'obéiſſance à la couronne d'Eſpagne, ils deſiroient élire un pape de leur faction, afin de ſe ſoutenir toujours dans les mêmes honneurs. On imagine facilement d'après ce plan de conduite, qu'ils n'aimoient point dans le ſacré collège l'introduction des cardinaux d'une haute naiſſance, ni des alliés de la couronne d'Eſpagne. Offenſés de la facilité avec laquelle Clément IX avoit donné le chapeau à Léopold de Médicis, ils craignoient que ce prince ne mît à leurs deſſeins des obſtacles inſurmontables. Ils avoient encore le ſouvenir du pouvoir des autres cardinaux de Médicis, mais ils craignoient encore plus ſes vertus, ſon génie, ſa gloire & ſa réputation qui par-tout le rendoient ſupérieur à tout autre. De plus, Léopold avoit le ſecret de la cour d'Eſpagne, le parti de cette nation lui étoit dévoué, & d'autres cardinaux alliés ou ſujets de

de la maison de Médicis, n'étoient pas moins soumis à ses volontés.

Les cardinaux étant entrés dans le conclave avec ces vues, il n'y eut personne qui ne le regardât comme devant être long, ni personne qui pût en prévoir le succès. Tandis que les factions sembloient s'accorder pour un sujet, elles se divisoient pour un autre. Comme celles des Chigi & des Barberini étoient les plus nombreuses, elles attiroient aussi les moins puissans à leur parti. Les Chigi opposés aux Barberini, se trouvoient unis avec les Médicis & avec les Espagnols; Barberini étoit lié avec les François & avec l'escadron; Rospigliosi & les serviteurs de Clément IX, peu unis entr'eux, paroissoient indifférens, faute de bien distinguer encore le côté le plus favorable à leurs intérêts particuliers. Lorsque le prince Léopold vit commencer l'assemblée par des débats violens entre l'escadron & les Chigi, il prévit des longueurs interminables. Le premier parti portoit avec une extrême ambition le cardinal Vidoni une des plus attachées de ses créatures. Mais quoique né sujet de la couronne

1670.

1670. d'Espagne, ce prélat intrigant & factieux étoit exclu par elle : malgré cette opposition, l'escadron obstiné à ce choix, rejettoit tout autre sujet, & sur-tout, ceux qui paroissoient avoir l'approbation des Chigi. Toutes les tentatives furent inutiles, & l'obstination des uns & des autres retarda d'autant plus l'élection qu'elle aigrit davantage les esprits. Léopold ne cessa cependant de faire usage de toute sa prudence & d'une extrême sagacité pour concilier tous les partis, ou pour détacher de l'escadron celui des Barberini & l'unir aux Chigi. Il établit d'abord comme préliminaires que Chigi renonceroit à la prétention d'élire aucune de ses créatures; que Barberini abandonneroit le cardinal Vidoni, & qu'on éliroit le pape dans le sein même des autres factions. Tout le sacré collège applaudit à la prudence de Médicis & à la docilité des deux cardinaux ennemis, qui venoient de sacrifier au bien public leurs volontés & leurs choix après les plus cruelles contestations. Chacun attendoit avec impatience une prompte élection, lorsqu'un événement imprévu renversa toutes

les espérances qu'on avoit conçues. Vidoni avoit des partisans à la cour de Madrid ; le conseil y étoit composé de ministres peu d'accord entr'eux, & les fauteurs du cardinal parvinrent à faire lever l'exclusion déjà publiée dans le conclave. Outre le tort que faisoit au cardinal de Médicis cette étrange révolution, elle encourageoit la faction contraire, & donnoit lieu au renouvellement des premiers débats. Léopold réfléchit qu'il y avoit un grand nombre de cardinaux qui s'étoient ouvertement déclarés contre Vidoni, & comme l'exclusion est une offense qui ne se pardonne jamais, il imagina que ceux qui l'avoient donnée en seroient plus acharnés à la soutenir, & dans cette persuasion, lui-même demeura ferme dans son opinion, malgré les ordres prétendus de la cour d'Espagne. Ses réflexions étoient justes; ses collègues s'unirent à lui & formèrent un complot qui exclut pour jamais Vidoni de la thiare. Le calme rétabli dans le conclave par la sage prévoyance de ce prince, toutes les vues se portèrent unanimement sur le cardinal Altieri, vieillard octogénaire. On crut ainsi dé- 1670.

1670. poſer ſeulement le pontificat en des mains prudentes, & quand même ce ſujet auroit pu cacher des inclinations oppoſées aux deſirs communs, on crut qu'un règne de peu de durée ne pouvoit produire une altération ſenſible dans les vues de chacun. Il fut élu le 29 d'avril, après cent trente & un jours de clôture, & prit le nom de Clément X.

Le cardinal Léopold remporta l'applaudiſſement du conclave & celui des Romains, après avoir triomphé de l'eſcadron, & avoir également corrigé les erreurs de la cour d'Eſpagne : la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans la brillante carrière des arts, des lettres & des ſciences s'accrut encore par la manière ſage & prudente dont il ſavoit traiter les affaires d'état. Le grand-duc de Toſcane fut content de cet avantage ; outre l'honneur qu'en retiroit ſon frère, il reconnoiſſoit dans le nouveau pape les diſpoſitions pacifiques qu'il pouvoit deſirer. Le cardinal obtint dans le nouveau pontificat la part qu'il méritoit par les ſervices qu'il avoit rendus, & ſa réſidence à Rome fut la ſuite de la confiance du pape dans le tems

où sa présence étoit cependant nécessaire à Florence. La santé du grand-duc déclinoit depuis long-tems, & toute la cour s'allarmoit à l'égard d'une vie si précieuse; fils du grand-duc Côme II, qui avoit été d'un tempérament foible, il n'avoit jamais été d'une complexion robuste, & des maux éprouvés dès son jeune âge, avancèrent en lui le terme ordinaire de la vieillesse. Attaqué de l'hydropisie, long-tems il tint ses sujets entre l'espérance & la crainte, mais enfin il mourut d'un coup de sang, le 24 mai, âgé de cinquante-neuf ans, après en avoir régné quarante-neuf. Malgré la délicatesse de sa santé, on espéroit que sa carrière seroit de plus longue durée. 1670.

Ce prince fut universellement regretté dans toute l'Europe; l'estime qu'on y avoit pour sa personne étoit générale; l'opinion de sa prudence, la renommée de ses vastes connoissances (*a*),

(*a*) Ce caractère fut exprimé par Charles Dati, qui fit l'inscription du tombeau de ce prince.

Principum sapientissimus, sapientum princeps,
Fovit artes & auxit, adamavit scientias & habuit.

De tous les princes qui eurent la sagesse

1670. la protection qu'il accordoit aux arts & aux lettres, n'étoit ni moins connue, ni moins admirée. Ses sujets lui donnèrent des larmes, & sur-tout ceux qui avoient éprouvé ses bienfaits. Son caractère fut celui de la douceur & de la modération, & quoiqu'il eût laissé subsister la rigueur des anciennes loix, il ne laissa pas d'exercer la clémence à beaucoup d'égards. Les connoissances n'étoient pas répandues au point de modérer la férocité des tribunaux, & les princes ne se faisoient pas encore une gloire d'adoucir l'humanité & de prévenir ses erreurs. Si dans le tems de ses inimitiés avec les Barberini il tint auprès de lui des assassins, il se servit des armes qu'on employoit contre lui, sans s'écarter du caractère qu'il avoit adopté dès les premiers momens de son règne, & que lui-même avoit exprimé par ces mots : *gratia obvia, ultio quæsita.* Entre les princes de la maison de Médicis, ce fut sûrement

en partage, il fut celui qui en eut le plus; il favorisa & perfectionna les arts; il aima les sciences & les cultiva. (*Note de l'Auteur.*)

le plus affable, le plus populaire & le moins orgueilleux. Il réforma le faste de sa cour, se plut à revêtir l'intérieur & les manières d'un simple particulier; comme tel, il aimoit à être admis aux assemblées, aux conversations des hommes privés, afin d'écarter de lui la gêne & la cérémonie, & de partager leurs plaisirs. Jaloux de mériter l'amour de ses frères, il sut se concilier leur respect & leur tendresse, & conserver dans sa famille une concorde dont l'histoire de peu de princes offre l'exemple. Cette habitude de paix & d'union intérieure, lui rendit plus sensibles les malheurs du prince Côme, & le chagrin qu'il en ressentit, fut peut-être une des causes principales de sa mort. Bienfaisant & généreux, son trésor fut toujours ouvert pour les malheureux, toujours prodigué aux savans & à ceux qui excelloient dans les arts. Ferme & sincère dans les traités, ami fidèle, exact observateur de sa parole, il aimoit & pratiquoit une austère intégrité. Ses défauts naissoient d'un tempérament vif, & quoiqu'il fût aisément emporté par la colère, il étoit aussi facilement 1670.

ramené à soi-même. Le public, obser-
1670. vateur indiscret des actions des princes, lui a reproché quelques désordres dans sa jeunesse, & beaucoup de tolérance pour ceux de ses frères. L'esprit du siècle dans lequel il vivoit, exemptoit les princes de la régularité qu'on avoit droit d'attendre des sujets : quelquefois même ces excès avoient aux yeux du peuple un caractère de grandeur & d'indépendance. Mais déjà le tems en effaçant les défauts de ce prince, a immortalisé le souvenir de ses vertus.

CHAPITRE X.

Forme du gouvernement de Ferdinand II. Systéme politique. Variation des mœurs. Administration. Etat de l'agriculture, des arts & du commerce.

LE vaste génie, les rares talens qui élevèrent Ferdinand II au-dessus de tous les princes de l'Italie, auroient préparé des biens plus durables à la Toscane, s'il eût ainsi que les scien-

ces & les arts, perfectionné les loix & la constitution intérieure de l'état. Mais les principes qu'il avoit reçus dans son enfance, lui inspiroient de la crainte pour toute espèce de changement, & une profonde vénération pour tous les monumens du règne de Côme I. Dans le moment où la France & l'Angleterre faisoient tous leurs efforts pour secouer les restes de l'ancienne barbarie, il demeuroit constant dans le systême établi par ses ancêtres. Cependant l'expérience lui ayant fait connoître les maux qu'avoit produits le pouvoir absolu de Cioli, premier secrétaire d'état, il modéra l'autorité de sa charge, en la subordonnant aux délibérations du conseil, & donnant part aux autres ministres dans les affaires d'état. Gondi, successeur de Cioli, eut tous les honneurs, mais non pas le pouvoir de son prédécesseur, tandis que Vincent Salviati jouissoit de la confiance particulière du souverain & dirigeoit le corps entier des affaires publiques. Afin qu'il ne pût jamais s'élever un premier ministre entre les secrétaires d'état, Ferdinand établit que chacun en exerceroit les fonctions

tour-à-tour, & seulement pendant une semaine, & ne jouiroit que pendant ce court espace des prérogatives de premier secrétaire. Une telle coutume devenoit d'autant plus convenable, qu'après avoir admis les princes à la conduite du gouvernement, le souverain avoit rendu ses ministres simples exécuteurs des conseils d'autrui. On juge aisément de la plus rare des qualités de Ferdinand, de l'oubli de soi-même & de sa propre autorité, par le pouvoir qu'il laissa aux princes ses frères; tous avoient l'entrée au conseil, chacun avoit le droit de traiter les affaires les plus importantes, & le public qui les aimoit, leur donnoit une confiance plus entière qu'à aucun ministre. Le prince Mathias, gouverneur de Sienne, étoit souvent absent de la capitale; & quoiqu'il dirigeât aussi les affaires d'état par ses conseils, il étoit chargé de veiller à l'ordre, à l'entretien, à la surintendance des troupes & à toutes les fortifications du grand-duché. Le cardinal Jean-Charles & le prince Léopold présidoient aux conseils, & régloient avec beaucoup de prudence les affai-

res politiques. Ils possédoient la confiance de tous les ordres de l'état, prévenoient les désordres & appaisoient les différens; on remettoit à leur décision les affaires les plus graves entre les citoyens; leurs jugemens reçus avec respect, étoient exactement suivis. Le grand-duc qui demeuroit la plus grande partie de l'année hors de la capitale, toujours informé de leur conduite & de leurs opérations, jugeant qu'il étoit servi avec amour & fidélité, applaudissoit à toutes leurs actions. Cette concorde si rare entre des frères, si frappante entre des princes, excitoit l'admiration des peuples, comme aussi leur estime & leur attachement à la maison de Médicis. Quoi qu'ils fissent par leur seule autorité, le public l'enduroit facilement; s'ils se trompoient ou dans leurs vues ou dans le choix des moyens, ils étoient excusés par la connoissance qu'on avoit de leur grand & noble caractère; le grand-duc réunissoit ainsi à sa tranquillité, la sûreté de ses sujets, & celle de sa maison. Cette forme de gouvernement quoique passagère, faisoit regarder ce prince comme un père de

famille, & non comme un souverain. Les Toscans le préférèrent à tous ses prédécesseurs, & depuis, il fut l'objet de leurs regrets & de leurs inutiles desirs, lorsqu'ils virent régner sur eux un prince dont les inclinations lui étoient tout-à-fait opposées.

Tous les inconvéniens du systême adopté par les régentes, disparurent dès que Ferdinand eut terminé la guerre contre les Barberini. Le premier il déposa cet orgueil insensé qui lui avoit été inspiré par son éducation, & jetta par son exemple les fondemens solides sur lesquels il vouloit élever de nouveaux usages, des coutumes & des mœurs plus humaines. Son affabilité, la popularité des princes ses frères, la propagation des sciences, les assemblées, les conversations produisirent de tels changemens, qu'en 1670, les Florentins sembloient un autre peuple qu'en 1645. La politesse, la décence, la galanterie surent bientôt voiler & affoiblir les vices nationaux; on vit disparoître en même-tems la haine, l'envie, l'excessive jalousie & les cruelles vengeances qu'elle inspiroit. Les crimes devinrent moins

fréquens dans les villes policées ; mais ils ne purent diminuer en même proportion dans l'étendue du grand-duché où les guerres de Lombardie & les révolutions du royaume de Naples multiplioient les assassins & les scélérats. La rigueur des loix & la vigilance des tribunaux, qui poursuivoient également ces misérables, rendirent les exécutions fréquentes, & le plus souvent Florence en étoit le théâtre.

Sous ce gouvernement, les magistrats furent restreints à la seule connoissance des loix & des causes civiles; ils furent exclus des affaires de l'état, & leurs tribunaux & leurs conseils furent réglés & conçus de manière à prévenir les abus, à les contenir dans leur devoir. La paix & la tranquillité furent rétablies par-tout, il ne manquoit au bonheur du grand-duc que de l'obtenir des ecclésiastiques : mais la haine des Barberini les avoit trop animés à l'indépendance, & Rome jouissoit trop bien des fruits du bouleversement qu'ils produisoient dans l'état. Leurs prétendues immunités leur fournissoient toujours un prétexte pour s'opposer aux délibé-

rations du prince, pour refuser de contribuer au fardeau des impositions; l'indépendance des tribunaux laïques les encourageoit aux mauvais exemples & aux délits. Les évêques n'étoient plus des pasteurs zélés pour leurs diocèses & leurs paroissiens; c'étoient de simples exécuteurs des ordres de leurs congrégations; ils ne s'occupoient que d'attenter aux droits du souverain. Le gouvernement trop foible par les principes de sa constitution, trop timide parce qu'il considéroit le pape comme un ennemi dangereux, toléroit ces abus & ces usurpations, & s'avilissoit même jusqu'à reconnoître les prétendus droits de la cour de Rome. Cette foiblesse l'autorisant, la rendoit plus orgueilleuse & plus hardie. Lorsqu'en 1645, on établit un nouvel impôt sur le papier timbré, quoique les ecclésiastiques en fussent exempts, comme ils sentirent qu'ils le payeroient indirectement, ils s'y opposèrent: la cour de Rome ordonnoit impérieusement, les nonces du pape menaçoient aussi-tôt des censures, & tout ce qui pouvoit troubler la tranquillité, paroissoit redoutable au sou-

verain & aux miniſtres. Qu'on ajoute encore les inquiétudes & les vexations que ſa foibleſſe autoriſoit à l'égard des dépouilles mortuaires, du quinzième denier, des vacances des bénéfices, des tribunaux de l'officialité deſquels on imploroit l'indulgence, plutôt que de leur réſiſter avec fermeté; indulgence qui ne s'accordoit encore que quand les papes étoient en bonne intelligence avec la maiſon de Médicis.

Il n'eſt donc pas étonnant que ſous le règne de Ferdinand II, la magiſtrature ſoit tombée dans une décadence totale en Toſcane, & que les abus s'y ſoient multipliés; les anciennes loix de la république, les ordonnances du grand Côme & de François demeurèrent inutiles & infructueuſes, & les uſurpations s'étant inſenſiblement introduites; la juriſdiction eccléſiaſtique devint bientôt auſſi puiſſante dans l'état que celle du prince. Les patentes que le nonce, les inquiſiteurs, les évêques diſtribuoient à leur gré, rendoient ce corps plus nombreux & plus redoutable, tandis qu'il ne cherchoit qu'à ruiner l'obéiſſance des ſujets à leur ſouverain. Sous

le pontificat d'Urbain VIII, le tribunal de l'inquiſition animé par la mauvaiſe volonté des Barberini, ſecoua tout-à-fait l'obéiſſance due à Ferdinand, & ſur le pied d'une indépendance illégale, exerça ſans meſure toute ſa fureur. Les détentions, les confiſcations & les peines devinrent très-fréquentes en Toſcane, & le peuple s'accoutuma inſenſiblement à goûter l'horreur de ces funeſtes ſpectacles dont le tribunal renouvelloit ſouvent en public l'odieuſe cérémonie. Le grand-duc n'oſoit mettre un frein à ces excès, & les inquiſiteurs couroient bride abattue au-devant des crimes, ſans aucun reſpect ni aucune retenue. Mais l'eſprit de contradiction ordinaire aux hommes, ſur-tout quand on emploie la force & la rigueur pour les convaincre, fit propager l'héréſie au lieu de l'extirper, & la vigilance de l'inquiſition devint encore plus néceſſaire à meſure qu'elle s'efforçoit d'arrêter les progrès d'une nouvelle doctrine; on en vit un exemple frappant ſous le règne de Ferdinand même.

Le chanoine Laudolfe Ricaſoli étoit un eccléſiaſtique ſavant, d'une con-

duite auſtère en apparence, fort eſtimé de la cour & du public : il avoit acquis une réputation ſupérieure dans la conduite des monaſtères, dans la prédication & les inſtructions paſtorales. Une certaine Fauſtine Mainardi, femme d'une naiſſance obſcure, avoit établi à Florence une école de filles; Ricaſoli dirigeoit la maitreſſe & les élèves, mais ſa direction paſſoit les bornes de la ſpiritualité; il abuſa de la religion pour ſéduire ces enfans, & avec le libertinage, il introduiſit, dit-on, les principes du quiétiſme. Un frère de l'ordre de l'école pie révéla à l'inquiſiteur la confeſſion d'une de ces jeunes filles, & le tribunal entreprit l'inſtruction du procès. Il fut facile de convaincre les coupables & les complices de ces excès, mais on condamna généralement la publicité donnée par le tribunal à ces crimes. Le 26 novembre 1641, on éleva dans le réfectoire des frères de la Sainte-Croix, un échaffaud tendu de noir : on y appela le cardinal Charles, les princes cadets de la maiſon de Médicis, tout l'ordre théologal, la nobleſſe & les perſonnes qualifiées.

Sur l'échaffaud parurent les coupables, revêtus d'habits semés de flammes, à genoux aux pieds des inquisiteurs. Un moine lut à haute voix le procès, les chefs d'accusation & tout ce que les coupables avoient confessé. Les assistans se retirèrent plus irrités de ce scandale, que des crimes qu'avoient commis ces misérables. Ricasoli & Faustine furent condamnés à une prison perpétuelle, & les autres à des peines proportionnées. L'inquisiteur fut sévèrement repris d'avoir employé trop de douceur; il fut destitué de sa charge, & un autre dominicain d'un caractère plus dur en fut revêtu. Le grand-duc refusa de se mêler de cette affaire, mais intérieurement la conduite de ces moines lui déplut, il en prévit les suites & ne put modérer les marques de son indignation contre le délateur (*a*).

(*a*) Les crimes de Ricasoli, ceux de l'infâme Faustine, méritoient la rigueur des loix civiles, & réclamoient la sévérité d'un prince ami de l'ordre & des mœurs. C'étoit aux tribunaux civils qu'il falloit les attaquer; c'étoit aux magistrats protecteurs de l'innocence, à

La congrégation des *pauvres de la mère de Dieu*, *des écoles pies*, fondée par l'autorité de Clément VIII,

---

les punir, à délivrer la société de ces pernicieux séducteurs, à faire par leurs châtimens un exemple rigoureux, qui pût effrayer dans tous les états, chez toutes les nations, ceux à qui la jeunesse est confiée. Si la magistrature eût fait son devoir, que restoit-il donc à faire à ce tribunal inconnu, qui n'est ni le dépositaire, ni l'organe des loix civiles? Quelle confiance inspire un juge, qui n'étant point soumis à la loi qu'il prononce, est l'ennemi de la société générale & celui du coupable, qui cherche le crime dans la personne de l'accusé & non pas dans la vérité du fait? Eh de quel exemple peuvent être ces jugemens détestés du peuple, désavoués par le législateur? Pour être craintes & révérées des peuples, les loix, seules amies des hommes, incapables d'animosité, d'intérêt & de vengeance, doivent être craintes & révérées de leurs interprètes. Mais sur quelque fondement que soit érigé un tribunal arbitraire, tel que l'inquisition, il sera toujours le fléau des hommes qui en seront la proie, & l'indignation des autres peuples; la postérité plus heureuse peut-être, aura peine à croire les excès qu'il a commis, & les noms des souverains qui l'auront aboli ou qui l'auront rejetté avec horreur, deviendront chers à toute l'humanité. (*Note du Traducteur.*)

confirmée par Paul V en 1617, érigée en ordre régulier par Grégoire XV en 1621, s'introduisit en Toscane en 1628, sous la protection de la grande-duchesse Christine ; cet institut faisoit vœu de pauvreté, de chasteté, & se consacroit à l'éducation de la jeunesse. Joseph de Calasanzio, son fondateur, animé d'un véritable zèle pour le bien public, parcouroit les environs de Rome, rassembloit tous les pauvres enfans & les conduisoit aux écoles. Cet exemple de piété admiré en Allemagne, en Pologne & dans toute l'Italie, attira par les ordres des souverains, une très-grande quantité de ces instituteurs. Portant le nom de pauvres, ils faisoient aussi preuve de leurs vœux par la mauvaise chère & la grossièreté des vêtemens. Comme beaucoup de Toscans attirés par la nouveauté de cet ordre, éblouis par l'admiration universelle, l'embrassèrent avec empressement, il se multiplia prodigieusement dans le grand-duché. Les villes & les campagnes les plus peuplées appelèrent ces nouveaux instituteurs, les invitèrent à s'établir dans leur sein, leur offrirent des écoles

publiques & leur élevèrent des maisons; ainsi l'on vit rapidement se former dans la Toscane une province de cet ordre. L'exemple du fondateur invitoit les individus à travailler pour le bien public & pour les progrès de l'institut, mais tous n'étoient pas animés du même esprit de piété & d'humilité. Il y avoit dans le nouveau couvent de Florence un père Mario de Montepulciano, homme inquiet & turbulent, agité par un esprit d'ambition insatiable : il étoit peu estimé du fondateur, lorsqu'il révéla à l'inquisiteur la confession de cette élève de Faustine; comme cette bassesse le rendit odieux au peuple, il ne pouvoit être approuvé ni par ses confrères, ni par le fondateur, parce que c'étoit toujours un obstacle aux progrès de l'ordre. Le général le rappela à Rome pour y rendre compte de sa conduite, mais avec l'appui de l'inquisition, cet homme éluda non-seulement les ordres du général, mais il l'obligea même à le nommer provincial de Toscane. Muni d'une semblable autorité, bientôt il souleva l'ordre même & déclara la guerre au fonda-

teur. L'école de Pise jouissoit du privilége de ne dépendre que du général seul, & cette prérogative, cause de beaucoup de contestations & de scandales occasionnés par la violence de ce téméraire, obligèrent Ferdinand à l'exiler. Mario trouva facilement avec son caractère & dans les circonstances, un appui auprès des Barberini. Ceux-ci embrassèrent une occasion de contrarier le grand-duc, & fortifiés par l'autorité de l'inquisition, ils exigèrent de ce moine qu'il accusât Calasanzio même de le persécuter, parce qu'il avoit révélé les crimes de Ricasoli, & d'avoir sollicité son exil auprès du grand-duc. Un décret émané du tribunal de l'inquisition, déclara le frère Mario calomnié, persécuté injustement, le général fut privé sans procès de son autorité, & le visiteur apostolique nommé par le pape, eut pour assistant le frère Mario. Ainsi la tyrannie de ce tribunal bouleversa l'ordre en entier, & le grand-duc demeura enveloppé dans cette guerre de moines. Mais les jésuites qui voyoient multiplier cet ordre, occupé aux mêmes objets qu'eux, craignirent qu'un jour

il ne devînt leur rival & leur destructeur : en conséquence ils s'occupèrent des moyens de le détruire avant qu'il fût assez puissant pour les expulser ; ils obtinrent qu'un jésuite seroit leur visiteur ; ils firent changer les constitutions, & enfin l'ordre se réduisit à une congrégation de prêtres séculiers. Un nommé Michelini, qui sous le nom de François de Saint-Joseph, s'étoit associé à cet institut, poussoit le grand-duc à protéger Calasanzio, tandis que l'inquisiteur & les Barberini ne se lassoient pas de le persécuter. Les inimitiés du grand-duc & des Barberini ayant fini leur cours, cette persécution cessa, & l'ordre réformé & rétabli, occupa depuis les écoles du grand-duché, où le successeur de Ferdinand II le trouva depuis assez bien disposé à seconder ses vues.

Si un seul frère étoit cause de tant d'embarras & de contradictions, on peut imaginer si la multiplication des ordres réguliers en Toscane y apporta le bon ordre & la tranquillité. Dès 1634, on y avoit vu s'introduire les hermites déchaussés de S. Augustin ; en 1616, les feuillans de S. Bernard,

ensuite les thérésiens d'Espagne ; les couvens de jésuites se multiplioient à leur tour, sous la vaine persuasion, reste d'une ancienne barbarie, que les villes & les états recevoient un nouveau lustre de la grande quantité des couvens & des ordres religieux. Rome accroissoit le nombre de ses sujets, & les princes servoient eux-mêmes à autoriser la foiblesse de leurs peuples. Les richesses, les commodités, le crédit des religieux attiroient en foule dans les cloîtres une jeunesse oisive, ennemie des travaux périlleux & incertains des armes ou du commerce, envieuse de se faire un sort indépendant, & croyant, au prix de sa liberté, jouir dans les cloîtres de la tranquillité, du repos & des agrémens de la vie. Une éducation sévère dans leurs familles, les flatteries & les insinuations des moines, non moins que l'ambition de parvenir aux dignités ecclésiastiques, excitoient la jeunesse à se consacrer à cette vie, & tous les ordres de l'état fournissoient des sujets aux congrégations régulières. Leur grand nombre, leurs liaisons & leurs pratiques secrètes, les rendoient puissans,

&

& dans les diſſentions du grand-duc avec la cour de Rome, ils furent les fidèles exécuteurs des mauvais deſſeins des Barberini envers la maiſon de Médicis, & les flambeaux de la diſcorde répandue dans toute l'Italie. Cette prépondérance dont les tribunaux eccléſiaſtiques jouiſſoient avec impunité, les encourageoit au ſcandale & aux mauvais exemples, ſans que le prince osât arrêter directement la cauſe de leurs déſordres. C'eſt ainſi que les querelles & les diſputes devinrent fréquentes dans les cloîtres, que le relâchement de la diſcipline fut total, que toute l'Italie deſiroit une réforme qu'on n'ordonna jamais de bonne foi. Cependant le public irrité de ce relâchement intolérable, favoriſoit les ordres naiſſans qui conſervoient un extérieur plus édifiant. Par eux ſeuls, le gouvernement toujours inquiété, troublé dans ſes opérations, imploroit lâchement de leurs chefs, un frein à cette licence qui leur étoit trop favorable pour la réprimer. Diſtraits de leurs études & de leurs exercices de piété, ils devinrent par leur profonde ignorance & par leurs

mœurs honteuſes, inutiles à l'égliſe autant qu'ils étoient peu édifians pour le public. Ces maux eurent des conſéquences moins funeſtes lorſqu'on vit ſur la chaire de Saint-Pierre des pontifes, qui dépouillés d'ambition temporelle, s'appliquèrent à la réforme des mœurs & montrèrent aux eccléſiaſtiques l'exemple d'une vie auſtère & du véritable zèle de la religion. Cependant aux déſordres des moines, on voyoit répondre encore ceux des couvens de filles dirigés par eux. La clôture établie n'avoit pas diminué le nombre des religieuſes dont les maiſons croiſſant de jour en jour en commodités & en richeſſes, ne ceſſoient d'appeler le plus grand nombre des jeunes filles. Côme I n'avoit pu, comme on l'a déjà remarqué, les ſouſtraire à l'autorité des moines; celle *de la députation ſur les monaſtères* étoit devenue très-foible; & les congrégations romaines s'en attribuoient tous les droits. La faveur extrême que les tutrices de Ferdinand II avoient accordée à tous les aſyles des femmes, avoient donné lieu dans la ville de Florence à d'autres inſtitutions qui, ſous le voile utile

de l'éducation des enfans, prenoient peu-à-peu la forme de monastères. Toutes ces circonstances fortifioient le parti ecclésiastique, qui appuyoit ainsi son indépendance sur le nombre & les richesses. D'un autre côté la constitution intérieure du grand-duché accablée par d'autres calamités, désolée par des impositions onéreuses & nécessaires, engageoit le peuple à se jetter en foule dans un état indépendant & libre.

Les dépenses occasionnées par la guerre & par la peste, demandoient une réintégration dans les fonds du mont-de-piété & dans les caisses publiques ; elles exigèrent de nouvelles impositions permanentes, on augmenta les anciennes, on érigea de nouveaux monts-de-piété, & en 1642, on rendit tous les Florentins sujets à un tribut particulier, comme l'avoit déjà fait Côme I. Les droits déjà établis par les autres souverains, devinrent plus onéreux au peuple, parce qu'on en exigea la levée avec plus de rigueur que jamais ; en même-tems que le peuple imaginoit de nouveaux artifices pour éluder le payement des taxes,

les gens chargés des levées inventoient des moyens de prévenir les fraudes. L'imposition qui fit le plus de bruit, non-seulement en Toscane, mais encore dans toute l'Italie par sa nouveauté, fut celle de la teinture du sel (*a*), qui fut imposée même à ces villes & à ces campagnes, qui par les priviléges de leur assujettissement aux loix de la Toscane, payoient moins cher que les autres. Les arts & les manufactures ne furent pas exempts de nouvelles taxes, sur-tout celles de laine & de soie, qu'on regardoit comme le soutien du commerce : l'administration intérieure de ces deux plus importantes branches de la subsistance publique auroit dû faire un des plus intéressans objets des observations du

---

(*a*) L'art de teindre le sel avec du bois du Brésil, étoit une découverte du docteur Uliva ; elle fut regardée comme fort utile pour empêcher la fraude ou la reconnoître, le grand-duc l'établit comme une loi expresse en 1664. Elle étoit accompagnée de la menace des peines les plus graves & de tant de détours insidieux pour tromper le peuple, qu'elle en irrita vivement la plus grande partie. (*Note de l'Auteur.*)

gouvernement & des peuples. Mais les manufactures de laine, auparavant la richesse principale de la Toscane, y étoient tombées dans une décadence totale, tandis qu'elles s'élevoient ailleurs. L'Angleterre avoit appris à travailler ses laines, & transportoit ses draps dans toute l'Europe. L'Espagne, la France & la Hollande en faisoient également une branche de leur commerce, après avoir perfectionné l'art, qui né en Italie y paroissoit oublié. Parmi ces nations, les manufactures étoient en vigueur, parce que les laines y étoient abondantes, le commerce facile, & que les loix protégeoient sa liberté. Mais à Florence, elles languissoient dans les entraves d'un esclavage insensé. Une nation qui perd son commerce extérieur, doit s'attendre qu'en proportion de cette perte, les arts qui le soutiennent doivent décheoir eux-mêmes. Les Florentins ruinés au-dehors, voulurent se soutenir au moins dans l'intérieur de leur patrie; ces manufactures faisoient la subsistance de beaucoup de citoyens; le gouvernement crut que les mêmes loix qui l'avoient fait fleurir lorsque les

Espagnols & les Anglois ne savoient pas faire usage de leurs laines, seroient aussi favorables lorsque l'Italie étoit remplie de leurs draps. Alors il redoubla la rigueur des prohibitions de marchandises étrangères dans l'étendue du grand-duché; il remit en vigueur les anciens règlemens pour fabriquer & pour vendre les draps, & malheureusement il renouvella l'odieuse distinction entre le citoyen & l'habitant de la campagne. Cette absurde politique, qui fait regarder l'artisan comme plus utile à l'état que le cultivateur, adoptée par le prince & par le peuple même, faisoit toujours accorder à ceux-là des avantages, dont l'autre portion se voyoit privée. En province, les manufactures liées par une multitude de règlemens, d'entraves perpétuelles, languissoient & se détruisoient chaque jour; dans la capitale, trop d'impositions à la fois & trop de faveurs en faisoient hausser le prix, & les manufactures y devenoient encore une charge inutile. Les emprunts considérables faits dans cette année malheureuse de 1630, devant se rembourser au moyen des taxes sur les

manufactures, ajoutèrent encore de nouveaux moyens à la ruine totale; les guerres qui suivirent, ébranlèrent les restes du commerce, la subsistance des fabricans désormais inutiles à l'état, devint une charge très-onéreuse. Léopold fut chargé par le grand-duc de trouver des moyens de relever les manufactures de laine & d'en faciliter le débit. Mais quelques remèdes qu'il pût apporter, il ne put faire changer le systême général, ni mettre un obstacle au cours universel des circonstances.

Les manufactures de soie n'étoient pas dans une meilleure situation; soumises aux mêmes usages, elles étoient dans la même langueur, à la honte de leur ancienne constitution. Cependant la culture des mûriers encouragée avec tant de soins par les grands-ducs François & Ferdinand I, avoient fait quelques progrès; quoiqu'ils ne fussent pas parvenus à produire les avantages qu'on en attendoit. En 1610, les soieries de Toscane se fabriquoient avec trois-quarts de soie étrangère; en 1650, on y employoit deux tiers de soie recueillie dans le grand-duché.

Mais dans l'eſpace de quarante ans, la fabrique des étoffes diminua conſidérablement. Relevée en 1650 par le commerce avec les Anglois, on défendit aux ouvriers de porter leur ſecret hors de l'état ſous peine de la vie; mais en 1663, le parlement Anglois ayant réfléchi aux défenſes de tranſporter en Toſcane les draps & les marchandiſes fabriqués en Angleterre, interrompit auſſi le commerce des étoffes de ſoie, dans le moment où il étoit le plus en vigueur; ce qui cauſa ſa ruine. L'agriculture négligée ne pouvoit ſuppléer à cette chûte fatale des arts & des métiers. Les anciennes conſtitutions étouffoient dès leur naiſſance, tous les efforts qu'on faiſoit pour les ranimer dans l'état de Sienne. Depuis que cet état étoit ſous les loix de la maiſon de Médicis, on avoit fait pluſieurs viſites générales, ſans qu'elles euſſent produit aucun avantage: la peſte & la misère avoit forcé le plus grand nombre des habitans à s'expatrier (*a*). Cependant en 1640,

(*a*) Par le réſultat de la viſite de 1640, qui parut la plus raiſonnable, il ſemble que tout

la ville de Sienne contenoit environ 15998 personnes, tandis que le reste de la province ne fournissoit que 96021, nombre qui paroît disproportionné & qui ne l'est pas cependant, à l'étendue du territoire & à la population du domaine de Florence. Les restes de l'esprit républicain, les maximes de la maison de Médicis, de ne point irriter ses nouveaux sujets, les égards du prince Mathias pour la noblesse, formoient à Sienne un gouvernement presqu'aristocratique, favorable sans doute à un état florissant, mais tout-à-fait impuissant pour relever une province affoiblie. Le corps de la noblesse divisé en quatre cens vingt familles, partageoit entr'elles la propriété de ces vastes terreins, & n'en retiroit qu'une rente annuelle de deux cens mille écus. Le gou-

l'état de Sienne contenoit 112019 personnes, 2043 prêtres, moines ou religieuses; qu'on semoit environ 14000 boisseaux de grain, & qu'on en recueilloit 70000; environ 287000 écus de capitaux circuloient dans le commerce, & il sortoit de l'état annuellement plus d'argent qu'il n'y en rentroit. (*Note de l'Auteur.*)

vernement adoptoit toutes les maximes de ce corps, l'économie publique étoit dirigée par ses conseils, & les réformes & les opérations servoient à leurs propres intérêts. La noblesse ainsi maintenue par la maison de Médicis, dans les droits & les prérogatives dont elle avoit toujours joui, s'étoit attachée à son gouvernement, & trouvant son intérêt particulier dans la décadence publique, secondoit l'ancienne politique de faire servir l'état de Sienne à tous les avantages de la ville de Florence. En conséquence la traite des grains étoit absolument défendue, & le prix de ceux qui se transportoient dans le Florentin, soigneusement fixé. Ce corps trop puissant négligeoit l'économie des patrimoines publics, & l'administration déjà défectueuse dans ses principes, étoit encore soumise au pouvoir & à l'intérêt des particuliers. Ces désordres étoient cependant fort secrets, & l'on attribuoit généralement la décadence de cet état, à l'insalubrité du climat & au voisinage de la Maremme.

Quoique les soins de Ferdinand I & de Côme II pour la réduction de

ces marais eussent été infructueux, les régentes tutrices de Ferdinand II, & ce prince lui-même, suivant les traces de ses ancêtres, n'abandonnèrent pas cette entreprise. Le premier objet de la réduction avoit été de procurer aux eaux un écoulement, d'empêcher les débordemens des fleuves & l'écoulement du lac, de dessécher les terres de manière à les rendre plus favorables à la culture, afin de rendre les transports des grains plus faciles par mer. Côme II voulut forcer la nature, & rendre navigables les plaines de Grossetto. En 1614, il fit creuser un canal qui communiquoit au port de Castiglione. On crut alors qu'entretenir la communication entre ces deux villes, par le moyen de ce canal, arrêter les épanchemens du lac & les débordemens de l'Ombrone, étoit le dernier effort du génie pour l'avantage de cette province; mais ce plan ne se concilioit guère avec la situation du lieu & l'intérêt particulier. Le canal, ou plutôt le fossé navigable fut engorgé sans cesse par les débordemens de l'Ombrone. Il ne fut soutenu pendant le cours de vingt-six ans, qu'avec des

dépenſes exorbitantes ; ſans ceſſe il falloit élever des digues contre un fleuve d'une extrême rapidité, capable de renverſer les ouvrages les plus ſolides. Les eaux du lac n'étoient pas dirigées ſelon ce nouveau plan, mais le cours qu'on leur avoit fait prendre avoit eu pour objet de favoriſer la pêche comme celles de Commachio. La terre de Caſtiglione devenoit tous les jours plus déſerte & plus inſalubre que jamais ; les exhalaiſons du lac nuiſoient à cette ſalubrité qui ſe trouve pour l'ordinaire ſur les bords de la mer. Dans une telle incertitude, Ferdinand II auroit conſenti d'abandonner les anciennes maximes, & d'obtenir par de nouvelles entrepriſes, ce qu'on avoit juſqu'alors inutilement tenté. Il croyoit que le deſſéchement total des eaux du lac de Caſtiglione étoit l'unique moyen de réparer ces déſordres, & de rendre inſenſiblement à cette province la fertilité tant deſirée. Les ingénieurs Jean-François Cantagallina, Alexandre Bartolotti, Guillaume Gargiolli & Pierre Petruccini, reconnurent qu'en introduiſant l'Ombrone dans le lac par la partie ſupérieure, le courant de ce

fleuve se répandant également sur le fond, pourroit y former un juste niveau. Mais l'éloignement entre le fleuve & le lac confondoit leurs idées par l'excès des dépenses nécessaires pour creuser des collines, & pour applanir des terreins d'une vaste étendue. Le trésor du grand-duc étoit épuisé, & les peuples déjà trop surchargés pour souffrir des impôts aussi graves. On fut obligé de recourir aux anciens moyens : on rétablit le port de Castiglione, & quoique les anciennes opérations fussent opposées également à l'art & à la nature, on continua de les suivre. La communication entre les deux villes fut de nouveau réparée sous les ordres de Benedetto Castelli. Mais tous les efforts possibles ne pouvoient soutenir des ouvrages qui partoient d'un principe faux : en 1646, le canal ne fut plus navigable, & malgré les tentatives, & les efforts de Ferdinand, il vit avec chagrin cette malheureuse province décroître & s'affoiblir considérablement (*a*).

(*a*) Pour surmonter ces difficultés, il eût alors fallu en Toscane un de ces rares génies, qui honorent les lieux & les siècles où ils sont nés. Les obstacles qu'offroit le plan

Ainsi l'agriculture ne gagna point en Toscane sous le gouvernement de ce

---

adopté par les ingénieurs du grand-duc, ne sont peut-être pas plus difficiles à vaincre, que ceux qu'a présentés en France pendant l'espace de deux cens ans, la possibilité d'un canal qui pût joindre l'Océan à la Méditerranée par le centre du royaume, en unissant la Saone & la Seine. Vauban lui-même avoit échoué; le tems n'étoit pas encore arrivé. Joseph Abeille, né d'une ancienne noblesse, originaire de Provence, ingénieur du roi, déjà connu dans le royaume & dans les pays étrangers par de savans ouvrages, entreprit en 1724 par les ordres de Mgr le duc de Bourbon, alors premier ministre, l'ouvrage difficile du canal de Bourgogne; les difficultés disparoissoient devant son vaste génie; il surmonta toutes celles de la nature: rassembler des eaux, éviter des rochers, abaisser le seuil des terrains qui s'opposoient à sa marche rapide, rien ne put résister à ce génie créateur, & bientôt il déposa entre les mains des états de la province de Bourgogne le projet complet de ce canal, projet magnifique, qui fait également la gloire de son auteur, celle du royaume & celle du prince sous le règne duquel il a été conçu. Ferdinand eût donné beaucoup sans doute, pour qu'un homme tel que Joseph Abeille, fût né italien & toscan; mais la nature en produit rarement de semblables, & l'un des regrets de l'humanité, est qu'on les voit jouir plus rarement encore de toute leur gloire.

prince, & si les dernières années de son gouvernement furent heureuses, on en doit plutôt attribuer la cause à la paix de l'Italie qu'au bon ordre établi dans ses états.

Ses soins eurent pourtant un plus heureux succès relativement au commerce & aux embellissemens du port de Livourne. Le systême de neutralité, l'observation des priviléges de Ferdinand I, & la sûreté de l'asyle appelloient les marchands de toutes les nations*; ils avoient enrichi la ville d'une foule d'habitans, embellie de bâtimens, & l'avoient rendue agréable & florissante. Les François qui se défioient alors des ports qui obéissoient au roi d'Espagne, avoient établi à Livourne le siège de ce commerce qu'ils faisoient le long de la côte d'Italie. Les Anglois & les Hollandois attirés par les mêmes causes, y formoient insen-

* Il n'est pas de citoyen qui puisse fixer son attention avec regret sur un hommage rendu à un grand homme de sa nation; mais cette note trouvera grace auprès de tous les lecteurs, si l'on ajoute que le traducteur de l'histoire de Toscane est un des descendans de Joseph Abeille, & n'est pas le moins respectueusement attaché à sa mémoire. (*Note du Traducteur.*)

fiblement des corps entiers de ces différentes nations, & ces corps devenant chaque jour plus considérables, le commerce & la population croissoient en proportion l'un de l'autre d'une manière surprenante. La prospérité de ce port faisoit supposer aux étrangers celle de l'état, & Ferdinand passoit pour le prince de l'Italie le plus sage & le plus prudent. Il n'omettoit effectivement aucun des moyens de rétablir ses états, & jugeant désormais inutiles les soins qu'il employoit au dedans, il en tenta d'autres pour étendre le commerce au dehors, & procurer à ses sujets des facilités & des commodités chez les autres nations. Déjà il avoit obtenu de la cour impériale pour quelques-uns de ses sujets, le privilége exclusif de tirer le caviart de Moscovie (*a*). Il sut profiter des circonstances pour établir une correspondance avec cette cour. En

---

(*a*) Ferdinand I avoit eu des correspondances avec le faux Demetrius & avec le czar Boris Federowits : il en avoit obtenu pour quelques Florentins la permission de négocier à Moscow & dans le port d'Archangel. (*Note du Traducteur.*)

1656, deux ambaſſadeurs du czar Alexis Michaelowitz débarquèrent à Livourne dans l'intention de paſſer à Veniſe. Une nation peu connue des parties méridionales de l'Europe, ſi différente d'elles dans ſes mœurs & ſes uſages, formoit un ſpectacle nouveau pour les Toſcans & pour le ſouverain même. Outre les offices qu'on rend d'ordinaire aux étrangers, Ferdinand donna toutes les marques de conſidération poſſible à ces ambaſſadeurs. Ce brillant accueil, ces manières prévenantes & polies d'un prince à qui ces Ruſſes n'avoient eu juſqu'alors aucune affaire, ces marques d'amitié favorables à leur poſition, excitèrent une vive reconnoiſſance dans l'ame du czar, à qui ſes ambaſſadeurs en rendirent compte dans leurs dépêches. Ils demeurèrent pendant un mois à Livourne, où ils s'appliquèrent à étudier des mœurs ſi différentes de celles de leur pays. De-là, ils paſsèrent à Florence, où Ferdinand redoubla envers eux d'honneurs & de magnificences; il leur accorda le même rang qu'aux ambaſſadeurs de l'empereur; il leur fit remettre une ſomme d'argent pour les frais de

leur voyage, & des présens en étoffes, en armes, en drogues médicinales & en choses de prix. Ils y répondirent par de riches dons de martres zibelines & d'autres peaux plus rares de la Sibérie, & après deux jours, ils partirent pour Venise, pénétrés de respect pour le grand-duc. De retour chez leur maître, ils lui rendirent compte du gracieux accueil du souverain de Toscane, & du desir qu'avoit témoigné ce prince d'ouvrir une voie de commerce entre leurs états. Le czar à cette nouvelle résolut d'envoyer deux ambassadeurs à Ferdinand, non-seulement pour lui exprimer sa reconnoissance, mais pour conclure un traité d'alliance, de commerce & d'amitié. Il choisit deux hommes qualifiés de sa cour, les chargea d'un présent des plus belles fourrures du pays, & les envoya sur un vaisseau anglois dans le mois de janvier 1660. Le grand-duc les reçut à Pise, & les conduisit ensuite à Florence où ils furent logés dans le palais Pitti. Ceux-ci parurent aux Toscans moins ignorans que les premiers ; ils virent avec plus d'intérêt les beaux édifices, les ornemens extérieurs & les

trésors antiques que possédoit la ville de Florence ; ils en observèrent même assez attentivement les coutumes. Ils présentèrent au grand-duc un diplome du czar, par lequel les sujets de la Toscane étoient libres de venir dans le port d'Archangel avec leurs vaisseaux, & de négocier à Moscow & dans toute la Russie, pourvu que les Moscovites pussent espérer du grand-duc une pareille faveur dans toute la Toscane & sur-tout à Livourne; les négocians florentins avoient pour sept ans la continuation du privilége exclusif d'exploiter le caviart : & après avoir demeuré plus d'un mois à Florence, les ambassadeurs s'en retournèrent très-satisfaits de la douceur & de la générosité du grand-duc.

Ce prince ne travailla pas avec moins d'ardeur pendant son règne à rétablir le commerce du Levant pour la satisfaction de ses sujets. Les Florentins étoient dans l'opinion, que sans cette branche de commerce, il n'étoit pas possible de soutenir à Florence les manufactures de laine & de soie, & qu'une paix avec les Turcs auroit attiré à Livourne plus de vais-

ſeaux & plus de marchandiſes. Les galères de l'ordre de Saint-Etienne avoient toujours été le principal obſtacle pour obtenir cette paix, & depuis long-tems ces galères paſſoient plutôt pour l'inſtrument d'un faſte inutile, que pour celui de la ſûreté publique. Mais comme la dignité du grand-duc ne permettoit pas qu'un ordre agrandi & fondé par ſes ancêtres, tombât dans le mépris & dans l'inutilité, il imagina que ſans interrompre les courſes des galères, il pourroit ménager à ſes ſujets les moyens de ranimer le commerce dans les ports du grand-ſeigneur. Après une guerre longue & obſtinée, l'empereur Léopold & la cour ottomane étoient ſur le point de conclure la paix; Ferdinand imagina de ſe faire comprendre dans ce traité comme allié de la maiſon d'Autriche, afin que ſes vaiſſeaux portant pavillon impérial, puſſent parcourir les échelles & les mers du Levant. Quoique cet article du traité n'eût d'abord ſouffert aucune difficulté au Divan, les François ſurent inſpirer à ce conſeil tant de défiance & de ſoupçons qu'il éleva bientôt des difficultés preſqu'inſurmontables. Ils prétendoient que les ſujets

des princes italiens ne devoient naviguer qu'avec leurs propres enseignes, & n'objectoient pas sans raison, que tandis que le grand-duc feroit la guerre avec ses galères, ses sujets à l'abri d'un pavillon étranger jouiroient de tout le profit de leur commerce. Mais ces obstacles étant vaincus, Ferdinand obtint en 1668 un firman, par lequel le grand-turc accordoit aux Toscans la permission de naviguer & de commercer dans le Levant, sous la foi du pavillon impérial & du passe-port de l'empereur. Les tributs payables au grand-seigneur, furent déterminés à trois pour cent de toutes les marchandises achetées ou vendues, & à deux pour cent pour le ministre impérial résidant à Constantinople ou dans les autres ports. Le ministre impérial s'attribuoit encore la connoissance des contestations qui pouvoient s'élever entr'eux, & le droit d'inventaire en cas de mort. On établit encore que si les droits des marchandises étoient une fois payés dans un port, ils ne seroient pas exigibles dans les autres. Ces opérations réveillèrent de nouveaux projets de commerce, qui sans doute auroient produit un

accroiſſement avantageux au port de Livourne. Les négocians allemands propoſèrent de former dans cette ville une compagnie qui entreprendroit le trafic du Levant, avec un capital de deux millions d'écus. Une correſpondance ſoutenue entre Trieſte & Livourne, & enſuite avec les principaux ports de la puiſſance ottomane, auroit porté cette branche de commerce au plus haut degré d'avantages & de proſpérité. Mais cette compagnie exigeoit des priviléges contraires à l'égalité établie dans ce port entre toutes les nations, & à la neutralité profeſſée par le grand duc avec toutes les puiſſances belligérantes. Les diſtinctions favorables aux Allemands, pouvoient brouiller ce prince avec les François. Il falloit trouver un tempérament, Ferdinand s'en occupoit, mais ſa mort interrompit le cours de ſes deſſeins. Ce prince fut enlevé à ſes états au moment où les déſordres de l'ancienne adminiſtration pouvoient s'effacer par les ſoins & la prudence d'un ſouverain rempli de zèle & d'amour pour la véritable gloire.

Fin du Tome ſeptième.

